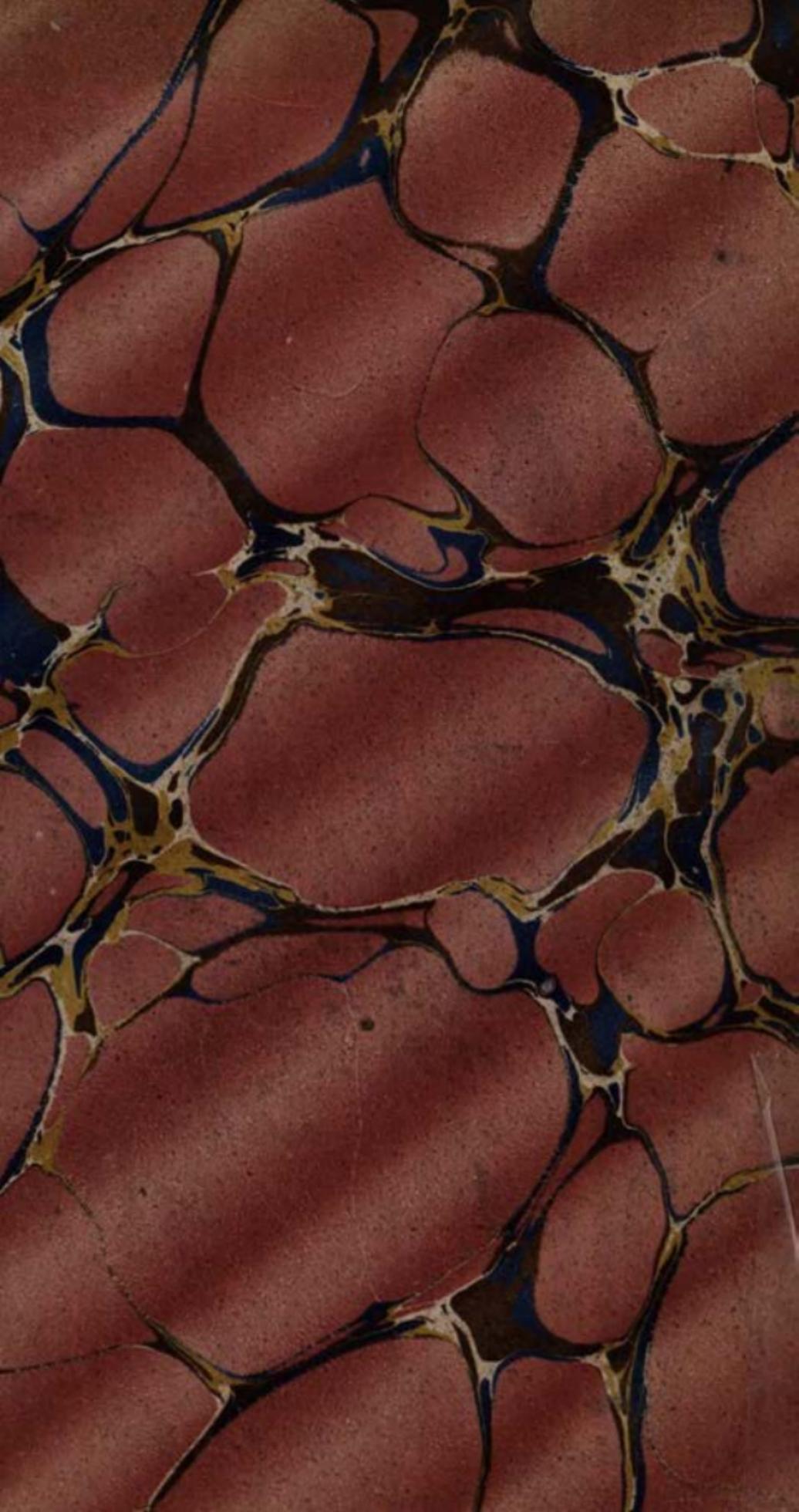
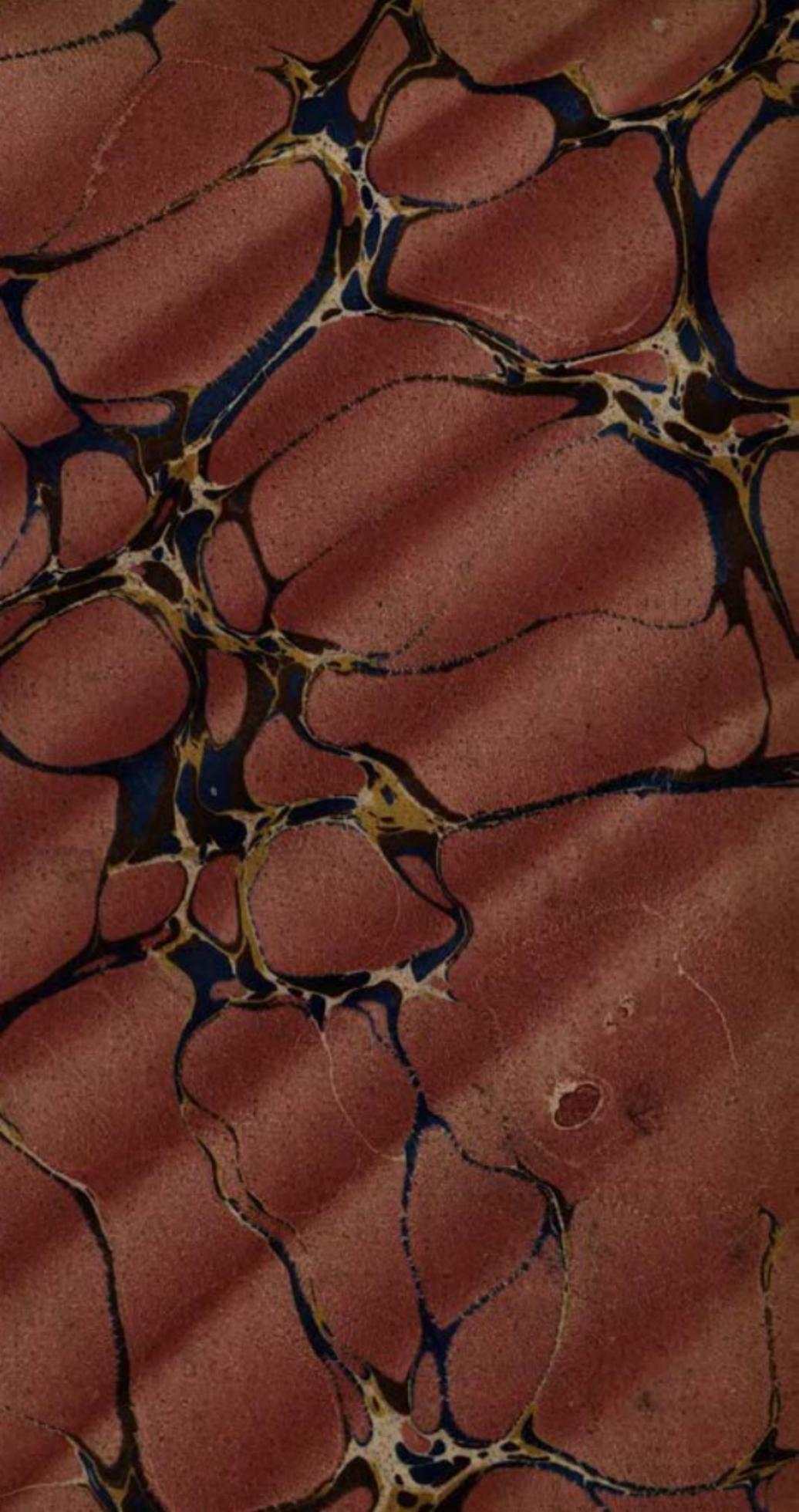


10660 [1]







VOYAGES

DU

CAPITAINE COOK.

PREMIER VOYAGE.

I.

Se trouve aussi chez

DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.

BRUNOT-LABBE, Libraire, Quai des Augustins.

M.^m ARLAUD, Libraire, Galerie Delorme.

Les exemplaires d'usage ont été déposés conformément à la loi.





JACQUES COOK.

VOYAGES
DU CAPITAINE COOK,
DANS LA MER DU SUD, AUX DEUX PÔLES,
ET AUTOUR DU MONDE,

PREMIER, SECOND ET TROISIÈME, ACCOMPAGNÉS

DES RELATIONS DE BYRON, CARTERET ET WALLIS,

ET

D'UNE NOTICE, ou NOUVEAUX DÉTAILS EXTRAITS
DE DIFFÉRENS VOYAGES PLUS RÉCENS,

Sur la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les Iles de
la Société, les Iles des Amis, les Iles Sandwich, l'Indien
OMAÏ, et la révolte de l'Équipage d'un vaisseau pour se fixer
à Taïti.

DE 1764 à 1804.

TRADUCTION NOUVELLE, réduite à la partie historique; précédée d'un
COUP D'ŒIL GÉNÉRAL sur l'intérêt des Voyages qui composent cette Collec-
tion, et d'un PETIT VOCABULAIRE des termes de Géographie et de Marine.

PAR M. G T.

ORNÉE de la Carte générale et de 50 figures.

TOME PREMIER.

PARIS,
LEROUGE, LIBRAIRE, COUR DU COMMERCE,
FAUBOURG SAINT-GERMAIN

1811.

CBGIOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5152558



10660 [1]

NH-45988/ITMK

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

SUR L'INTÉRÊT DES VOYAGES

QUI COMPOSENT CETTE COLLECTION.

ON ne lit jamais sans enthousiasme les relations de ces intrépides navigateurs que le dix-huitième siècle vit s'élaner vers les plages lointaines et infréquentées, de l'immense Océan Pacifique : ces marins n'étaient pas entraînés par cette ambition injuste et cruelle qui fut si souvent funeste aux contrées où la nature avait enfoui des trésors ; ils allaient accroître les progrès des connaissances humaines , ajouter à l'extension des branches commerciales , et porter aux peuplades barbares les avantages et les lumières des nations civilisées.

L'histoire de ces longues et généreuses expéditions maritimes devait avoir son héros également fameux par ses travaux et par ses malheurs ! Cook, le plus illustre de ces navigateurs, devait aussi n'être pas moins célèbre par son infortune. A trois reprises, il avait osé s'élaner sur cette mer parsemée d'écueils ; il l'avait explorée dans tous les sens , sur tous les points accessibles ; il avait parcouru un espace de plus

de soixante mille lieues , et ajouté , en quelque sorte , une vaste région à la sphère du monde ; pour la troisième fois , achevant la circonvallation autour du globe , il revenait vers sa patrie , environné de sa gloire immense , de ses fatigues incalculables , du prestige de ses brillantes découvertes , et la mort la plus cruelle allait tout-à-coup l'arrêter dans sa carrière , elle devait être le seul prix de son long courage et de ses nobles travaux.

Le grand intérêt que fait naître la pensée , toujours présente , de la catastrophe horrible réservée à ce navigateur , s'accroît sans cesse , dans ses Voyages , en s'alliant au sentiment toujours progressif , d'admiration et de reconnaissance qu'inspirent la grandeur et l'importance de ses opérations. Cet intérêt m'a semblé constituer une sorte d'action principale qui , au milieu des tableaux les plus séduisants et les plus variés , entraîne l'imagination du lecteur vers un point fixe auquel se rapportent ses diverses émotions ; tous les faits s'y rattachent et le font ressortir ; les moindres détails y sont comme médités , les événemens amenés avec art , les tableaux , les épisodes , ménagés pour produire l'effet des contrastes. Il n'est pas jusqu'au plan général des diverses expéditions qui ne semble fixer la durée de cette action et indiquer le moment terrible où , les divers points qu'il expose étant remplis , l'on ne doit plus s'attendre qu'à la catastrophe qui forme le dénouement.

Cette manière de considérer des Voyages peut avoir quelque chose de frivole ; mais ceux de Cook en auront-ils moins l'importance et l'utilité de l'histoire , pour se présenter avec tout le charme des fictions les plus attachantes ? Un léger examen justifiera mes assertions et donnera une idée générale du plan de cet ouvrage.

Les trois petites Relations placées en tête de cette Collection , sont comme autant de petits préliminaires qui doivent habituer le lecteur au langage, au caractère, aux habitudes, à la vie périlleuse des marins et le préparer à un plus grand essor. Elles ne sont pas elles-mêmes sans une action qui leur soit propre , et qui leur donne des charmes. Le commodore Byron visite la race gigantesque des Patagons, peuple que l'on crut imaginaire et qui, par son extrême douceur, offre un contraste frappant avec sa force et sa taille colossales. Le capitaine Carteret présente la situation attachante d'un navigateur intrépide, embarqué sur un navire frêle et dépourvu des approvisionnemens nécessaires pour un voyage d'un long cours, et qui cependant achève le tour du monde. On verra que la relation du capitaine Wallis est absolument inhérente à l'action principale. Mais venons-en à ce que j'ai regardé comme l'exposition du sujet.

Depuis long-tems l'esprit de découvertes s'était considérablement affaibli, et toutes les tentatives, qui ne s'étaient jusque-là succédées

qu'à de longs intervalles, ne donnaient encore que fort peu de notions précises sur la vaste étendue de l'Océan Pacifique. Les physiciens, les géographes à systèmes, empressés de soumettre cet espace incommensurable et non parcouru, aux calculs de leur science spéculative, créaient arbitrairement et avec assurance une théorie de cette vaste partie du monde : l'un plaçait un continent dans l'hémisphère austral; l'autre n'admettait que des mers dans l'hémisphère boréal, et rendait ainsi probable au nord la communication de la mer Pacifique à la mer Atlantique; cette seconde opinion paraissait même une conséquence de la première, et ces dispositions n'avaient rien moins en vue que la précaution de conserver l'équilibre du globe. Ils se trompaient les uns et les autres, mais qui osera pénétrer ces grands secrets du système du monde. Tout-à-coup une expédition se prépare. La certitude doit remplacer les conjectures, ces plages immenses seront explorées. Cook est prêt à s'élancer sur ces mers périlleuses. Rien d'égal à la magnificence de l'entreprise. Des astronomes, des naturalistes, des peintres font partie de l'expédition. Tous les arts, toutes les sciences vont à la fois accroître leur domaine. Tandis que le compas du mathématicien déterminera les gisemens et les distances, l'herbier du botaniste recueillera les plantes nouvelles; le crayon du dessinateur tracera les vues, les sites des divers pays, la physionomie des différens peuples;

la plume de l'observateur décrira les usages , les mœurs , les institutions civiles et religieuses : et comme un tableau magique présentera tout-à-coup aux regards de l'Europe la scène animée d'un nouveau monde.

Une découverte intéressante ajoute en ce moment à l'enthousiasme. Le capitaine Wallis venait de toucher , sur ce même Océan , à une île délicieuse et fortunée , remarquable par son extrême fertilité , par son aspect enchanteur , et surtout par la douceur , la grâce , la touchante hospitalité de ses habitans. Rien de plus tendre , de plus caressant que ces bons Insulaires. Tous , à l'aspect des étrangers , accouraient sur leurs pirogues chargées de présens , tandis que des femmes d'une beauté enchanteresse , nageant avec grace autour du navire , présentaient le spectacle ravissant de Naiades nouvelles se jouant mollement sur les ondes. Pour compléter ce tableau , une reine gouvernait cette île. Rien ne manquait au prestige qui assimilait cette contrée aux plus rians mensonges qu'eût jamais enfantés l'imagination.

Cette île était située au milieu de l'Océan Pacifique et parut favorable pour une observation astronomique , qui était un des principaux motifs de l'expédition. Cook , d'ailleurs , avant d'aller examiner la disposition du globe à l'un et à l'autre pôles , devait en explorer le point central que représentaient différemment aussi

les spéculateurs, et préluder ainsi, en quelque sorte, aux deux objets les plus importans. La relation du capitaine Wallis a donc, en quelque sorte, montré le lieu de la scène et formé le nœud des plus jolis épisodes. L'action commence. Déjà le navire s'est élancé sur la surface des ondes, il cingle vers cette île enchantée dont Cook médite un examen attentif, qui prévienne des recherches tardives et assure à son pays tout l'honneur d'une aussi séduisante découverte. Mais malgré tout mon zèle pour l'homme illustre que je contemplerai toujours avec tant d'admiration, puis-je oublier tout ce qui se rattache à la gloire de mon pays ? Une autre nation rivalisait de gloire avec la Grande-Bretagne, dans ces grands et généreux desseins qui eurent pour but l'intérêt des sciences, des arts et de l'humanité : si le capitaine Wallis avait eu son *Ile de Georges III*, presque aussitôt M. de Bougainville, plus profond observateur, avait eu son *Ile de Taïti*, et déjà le pavillon français avait été arboré sur la Nouvelle-Cythère (1).

Mais plus heureux, Cook devait, en quelque sorte, agrandir ce point imperceptible vers lequel se portaient tous les regards, et révéler un groupe d'îles voisines, dont les habitans ont, sous bien des rapports, une grande

(1) Nom que les Français avaient d'abord donné à Taïti.

analogie avec ceux de Taïti. Tandis qu'il passe de Madère à Rio-Janeiro; que portant vers la mer du Sud par le détroit de Lemaire, il contemple les côtes désertes et glacées de la Terre-de-Feu, déjà le lecteur, qui s'est empressé de se joindre à cette brillante entreprise, a lié connaissance avec tous les marins, avec tous les savans, qui composent ce nombreux équipage : tous l'intéressent ; il n'est pas jusqu'à l'homme brusque et insouciant des matelots qu'il n'observe souvent avec un plaisir inexprimable. Mais il se sent surtout entraîné vers le généreux M. Banks et son compagnon de voyage, le docteur Solander. Toujours il les accompagnera dans leurs courageuses excursions botaniques. Déjà, les suivant par des terrains marécageux, d'épaisses et sombres forêts, gravissant des rochers escarpés, bravant tous les périls, toutes les fatigues, il fait avec eux ce Voyage à une montagne, où tout à coup un engourdissement, causé par un épuisement excessif, les provoque à un sommeil qui serait celui de la mort et qui cependant semble insurmontable : « Quiconque s'assiera, disait gravement le docteur Solander à la troupe, quiconque s'assiera, s'endormira, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus ; » il dit et le premier il s'assied et s'endort ; sans M. Banks il succombait. Tableau intéressant, qui prouve combien le courage de l'ami des sciences et des arts consulte peu l'insuffisance des forces humaines.

Cependant Cook aborde cette mer immense qui doit être le théâtre de sa gloire. Il touche les parages où l'île délicieuse est située. Déjà tout l'équipage rassemblé sur les ponts est impatient de la contempler. Je me contenterai souvent de faire remarquer la variété des tableaux et l'enchaînement naturel des événemens, mais puis-je ne pas m'arrêter un instant à présenter au lecteur cette terre heureuse et fertile qui doit si souvent et avec tant d'intérêt fixer son attention. J'emprunte ici divers passages de la narration. « L'aube du jour pré-
» senta enfin à nos yeux cette côte délicieuse,
» Taïti s'offrait à nos regards. La terre exhalait
» un doux parfum, qu'un souffle léger nous ap-
» portait en ridant la surface des eaux. Nous
» apercevions les montagnes couvertes de fo-
» rêts, élevant leurs têtes majestueuses. Près de
» nous se voyait une chaîne de collines, d'une
» pente douce et boisées comme les montagnes,
» que terminait une plaine couverte d'arbres à
» pain et de palmiers. Tout dormait encore :
» une paisible obscurité enveloppait ce pay-
» sage. Les Insulaires, qui se levaient, ani-
» mèrent peu à peu cette scène charmante.
» Bientôt, à la vue de nos vaisseaux, plusieurs
» lancèrent leurs pirogues en mer et ramèrent
» vers nous. . . Ils agitaient une feuille large
» et verte en répétant par acclamation, *tayo*,
» *tayo*, expression qui, chez eux, annonce
» l'amitié. L'extrême douceur de leur carac-
» tère se décelait dans leurs regards et dans
» toutes leurs actions. Il nous prodiguaient

» des marques de tendresse et d'affection ; ils
 » nous prenaient les mains ; ils s'appuyaient
 » sur nos épaules ; ils nous embrassaient. »

C'est l'histoire entière de ce peuple si aimable que le lecteur va connaître. Déjà , toujours accompagnant son héros , il s'élançe au milieu des riens paysages qu'habitent ces Indiens , il pénètre dans leurs cases , il s'y voit reçu avec une touchante hospitalité. Il étudie leurs mœurs , leurs usages , il écoute leurs chansons , il assiste à leurs jeux , à leurs spectacles , il s'y voit fêté par des vers improvisés. Touché de la bonté , de l'intelligence , de toutes les qualités attachantes de ces Insulaires , il cherche à concevoir quelle a pu être l'origine de cette peuplade isolée au milieu de ce vaste Océan. Bientôt les événemens se succèdent. L'observatoire a été dressé : le lecteur voit le camp , la garde qui entoure le fort. Combien il gémit si les étrangers sont parfois obligés de faire usage de leurs armes contre des hôtes si intéressans. Tous les habitans des îles situées sur cette mer ont une propension insurmontable à tout dérober ; ces hommes de la nature ne considèrent pas qu'ils causent un dommage , ils pensent pouvoir s'approprier sans crime tout ce qui leur plaît , tout ce qui peut leur être utile. Malheureusement les Taïtiens suivaient ce système dans toute son étendue. Ce penchant insurmontable amena quelques malheurs ; mais combien ces bons Indiens en sont plus touchés encore , lorsqu'à la moindre apparence d'ami-

tié toujours ils accourent du fond des montagnes où ils s'étaient enfuis , lorsqu'on les voit toujours s'empressant autour de leur ami *Toote* (Cook), jamais ne montrant de ressentiment et donnant tant de larmes au départ de leurs hôtes.

Ce tableau charmant s'est prolongé en abordant successivement aux diverses îles de la Société, ce groupe voisin de Taïti, dont la découverte est due au premier voyage de Cook. Cet aspect séduisant d'une contrée fertile et de ses bons habitans va ressortir par des contrastes. Maintenant se présente la contrée inculte des Zélandais errans et anthropophages ; plus tard se montrera le farouche habitant de la Nouvelle-Hollande , qui aujourd'hui encore, se refusant à toute espèce de civilisation, conserve avec orgueil son antique et bizarre usage de se suspendre un bâton aux cartilages du nez.

A l'utilité séduisante de l'histoire , faisons succéder un des plus grands intérêts de l'expédition , et les travaux importans du navigateur. Deux régions voisines étaient supposées n'en former qu'une , il fait une circonvallation autour de ces deux terres immenses , décrit son passage au milieu d'elles , et , en révélant le détroit qui devait porter son nom, il détruit la chimère d'un continent méridional. A ces notions , maintenant irrécusables , il joint la découverte et le relèvement exact de toute la côte

orientale de la Nouvelle-Hollande , île qui n'a pas moins d'étendue que l'Europe entière.

Une main invisible l'a-t-elle donc soustrait sans cesse à une mort inévitable ! Il vient de traverser un espace de plus de treize cents milles, sur une mer parsemée de roches pyramidales, dont la cime menaçante semble atteindre la surface des ondes. Que de fois, il osa les contempler de sang froid ! Tout à coup les flots s'affaissent, et le vaisseau, comme précipité, reste vacillant sur la pointe aiguë d'un roc dans lequel il s'est enclavé. Reste-t-il un espoir à tous les efforts humains dans une aussi terrible situation ? le navire, quand ils parviendraient à soulever une telle pesanteur, ouvert maintenant à l'impétuosité des ondes, ne sera-t-il pas aussitôt englouti ? Une sorte de prodige se manifeste, et les efforts humains semblent l'avoir opéré. Le vaisseau, fortement ébranlé, cingle de nouveau et sans que l'eau y pénètre : la cime du roc s'est détachée de sa base et restant fixée dans l'ouverture qu'elle avait faite, elle-même écarte les maux qu'elle avait dû causer.

Le souvenir d'un danger aussi épouvantable pouvait ralentir un courage encore intrépide. Mais Cook ne sut jamais craindre les périls. Déjà il court en braver de plus prévus peut-être, et qui ne sont pas moins effrayans. Sa seconde expédition commence. Il va reconnaître ce continent austral, objet continuel de

l'étude des spéculateurs. Déjà il pénètre au milieu des îles et des montagnes de glace. Il s'avance sous un ciel nébuleux et toujours chargé de brumes épaisses, en luttant contre des roches flottantes qui toujours s'approchent sans avoir été aperçues, et dont le moindre choc ne manquerait pas de briser le vaisseau. « Nos cordages, raconte-t-il, étaient aussi durs que du fil d'archal, nos voiles semblaient être de bois ou des plateaux de métal. Toutes les manœuvres devenaient impraticables. » Cependant il poursuit ses recherches; il passe cinq semaines dans cette situation, « toujours cherchant à pénétrer sur divers points, partout ne rencontrant qu'obstacles insurmontables et les dangers les plus imminens. » Enfin tout passage lui est intercepté. Il ne compte pas moins de quatre-vingt-dix-sept collines de glace devant lui; d'autres, en outre, se voyaient sur les côtés, qui, entassées les unes sur les autres, formaient des montagnes dont la cime s'élevait jusqu'aux nues.

Du tableau de ces longues et courageuses fatigues, le lecteur passe toujours à des scènes charmantes qui viennent le délasser et le distraire. Il n'a plus avec lui ni M. Banks, ni le docteur Solander, mais il a les deux MM. Forster, et plusieurs autres savans également distingués. Il se trouve avec eux et M. Hodges, le dessinateur, à cette scène pittoresque et que le burin a si souvent retracée sous le titre de *Monumens de l'Île de Pâques*, où, tandis que

nos graves observateurs restent pénétrés d'une admiration profonde et silencieuse à la vue des statues gigantesques, une foule active d'habitans des deux sexes, groupés autour d'eux et se faisant mille signes expressifs, les dévalise avec une maïce peinte sur toutes les physionomies. Il se plaît surtout dans cette réunion joyeuse, et bien plus aimable des civils habitans de Tanna, qui, assis en cercle autour des étrangers, après avoir successivement consenti à faire entendre les diverses chansons de leurs pays, invitent à leur tour chacun de leurs hôtes à chanter la sienne, et accueillent surtout avec tant d'enthousiasme les tons suédois du docteur Sparmann.

Un Taïtien avait partagé l'honneur de cette glorieuse expédition vers le pôle austral. Cook avait donc revu Taïti avant de faire route au Sud. A son retour, il touche encore à cette côte chérie et qui toujours présente un nouveau charme. « Les malades eux-mêmes, dit la relation, se traînèrent sur le pont, afin de contem-
 » pler de nouveau cette terre délicieuse, dont la
 » vue seule faisait déjà oublier tous les maux
 » et toutes les fatigues. » Chaque fois aussi le lecteur y trouve une grande variété d'événemens. Déjà, sous ses yeux, les tribus divisées par des dissensions intestines, se sont livrés différens combats. Cette fois une expédition navale se prépare, il voit la grande flotte de Taïti. L'autorité, la vie même d'un jeune et aimable prince, qui est le fidèle ami de Cook,

sont menacées : quelle source d'intérêt ! qui déjà prépare un autre voyage. Au milieu de ces grands objets politiques, on écoute en souriant les récits merveilleux et toutes les expressions figurées de ce Taïtien qui vient de suivre le vaisseau dans un climat dont la température produit des effets absolument inconnus dans son île. Et la *pluie blanche*, et la *terre blanche*, et la pluie changée en pierres, et les rochers blancs, et les montagnes solides que l'on convertissait en eau douce, et le jour perpétuel du pôle antarctique, où, en effet, à minuit on voyait assez clair pour écrire à la lueur du soleil : que de sujets qui étonnent les Taïtiens et que les étrangers leur font concevoir comme autant d'effets naturels. Ainsi ce peuple commence donc à s'apercevoir que l'intelligence humaine est susceptible de s'agrandir, et le lecteur entrevoit un germe de civilisation.

Cette idée est le plus consolant espoir de Cook. Mais, hélas ! doit-il jouir du fruit de ses travaux ! Comme un sinistre présage fait déjà pressentir le sort cruel qui lui est réservé. Treize hommes de l'un de ses équipages viennent de trouver la mort la plus épouvantable sur une côte souvent désastreuse, et signalée dès sa découverte, par le nom donné à l'une de ses rades, de *Baie des Assassins*. Telle est l'impression douloureuse qui accompagne la fin du deuxième Voyage. Cook, rentré dans sa patrie, semble quelque tems avoir trouvé, dans la

retraite honorable de Greenwich, un doux repos qui va embellir le reste de sa carrière. Mais la question du passage au nord n'était pas résolue, et cette recherche importante appartenait au navigateur qui avait prouvé la non-existence du continent austral. Impatient d'offrir, en quelque sorte, le complément de ses travaux, Cook s'arrache à sa retraite paisible : pour la troisième fois il s'élançe sur les parages de l'Océan Pacifique.

Un épisode charmant occupe le commencement de ce voyage. Cook était chargé de rendre à sa patrie un Taïtien (1) qui était venu visiter la Grande-Bretagne ; l'établissement d'Omaï est le premier objet dont s'occupe le navigateur. Voilà donc au milieu des habitans des îles de cet Océan, un Indien qui fut le témoin de la magnificence des cités européennes. Tous les détails relatifs à cet épisode ne peuvent manquer de fixer vivement l'attention, mais Taïti intéresse encore et le lecteur ne la quitte de nouveau qu'avec de vives alarmes, qui lui font désirer des renseignemens ultérieurs sur des contrées si chères. Pour la dernière fois Cook les contemple, il va s'en éloigner pour toujours ; lui-même il n'espère plus les revoir. Je citerai ici, comme une sorte de dis-

(1) Omaï n'était pas précisément un Taïtien, mais un habitant des îles de la Société. J'ai dit que je considérerais ce groupe sous le même point de vue que Taïti.

position méditée qui se remarque dans la marche progressive de l'action, les adieux que fit à Cook son ami le vieux roi O-Réo. Celui-ci ne pouvant obtenir de son hôte la promesse de revenir dans son île, lui demanda le nom du lieu où devaient reposer ses cendres. Idée touchante et qui fait éprouver une bien vive émotion. « Je répondis, sans balancer, dit » Cook, *Stepney*, nom de la paroisse que j'habite à Londres. » O-Réo lui fit plusieurs fois répéter ce mot, afin de le bien prononcer, et cent bouches aussitôt s'écrièrent en même tems : *Stepney, morai no Tooté!* (*Stepney, le tombeau de Cook!*) Un des Anglais présens, à qui l'on fit la même question, répondit « qu'un » marin ne savait pas où il serait enterré. »

Toutefois il semble que les Arts, près de perdre celui qui avait tant contribué à leurs progrès, et voulant charmer ses derniers instans, se soient empressés de réunir sur son passage tout ce que, dans ces îles, ils pouvaient montrer de magnificence. Cook aborde aux Iles des Amis. Là, ce ne sont que des fêtes, des jeux, des danses, des spectacles, des combats simulés de lutte et de pugilat. Rien de somptueux et de recherché comme ces divertissemens; rien de plus méthodiquement exécuté que toutes les évolutions militaires, que toutes les situations théâtrales. Les plus grands personnages y prennent part; et telle est l'importance attachée à l'ensemble de ces représentations, toujours animées par

le son des instrumens, que souvent c'est le roi lui-même qui joue le principal rôle, ou qui dirige l'orchestre.

C'est en les quittant qu'il découvre les îles Sandwich. Au nom de cette contrée où doit se terminer, d'une manière si tragique, la glorieuse carrière de cet illustre et infatigable marin, le lecteur éprouve une secrète émotion ; mais Cook ne fait qu'entrevoir d'abord cette terre qui doit être son tombeau. De grandes opérations l'appelaient encore : il fait le relèvement de près de douze cents lieues de la côte occidentale de l'Amérique, il reconnaît une partie de la côte des Tschutskis, détermine la position des îles situées entre l'Amérique et le Kamtchatka, et résout enfin le grand problème d'un passage au nord : il devait ne s'être arrêté à l'un et à l'autre pôles que là où il plut au Créateur de mettre une barrière insurmontable aux tentatives ambitieuses des hommes. Ces derniers travaux, qui seuls suffiraient pour illustrer un autre navigateur, ne satisfont point son cœur insatiable de gloire. Il ne veut que suspendre ses recherches et médite de nouveaux efforts au retour de la saison favorable à la navigation. Il s'agit de trouver quelque port commode, pour attendre ce tems propice ; plusieurs avis sont ouverts, qui presque tous différent entre eux ; mais l'heure de Cook est marquée, son destin l'emporte, lui-même il veut revoir les îles Sandwich ; déjà les vaisseaux rétrogradent, ils se

hâtent vers cette côte funeste qu'ils devraient éviter.... ils arrivent, ils mouillent à Owhyhée.

C'est surtout ici que les événemens semblent disposés avec le plus d'art. Cette terre fatale est d'abord une terre amie et hospitalière ; jamais Cook ne fut même accueilli avec plus d'empressement, avec plus de magnificence ; jamais il ne reçut de plus grands honneurs ; ces Insulaires vont jusqu'à lui rendre des hommages divins ; c'est l'*Orono*, disent-ils ; c'est un de leurs dieux : comme si ce peuple, qui allait être son assassin, et qui devait donner un jour tant de regrets à sa mémoire en le reconnaissant pour un des bienfaiteurs de l'humanité, eût dès-lors commencé son apothéose.

Cependant de sinistres indices font bientôt naître de tristes pressentimens ; déjà l'horizon s'obscurcit et l'on s'aperçoit qu'un crage s'amoncèle. Un moment encore, la force puissante qui dirige ce terrible dénouement, semble vouloir en écarter l'horreur et méditer même un autre plan : les vaisseaux lèvent l'ancre ; ils partent, la victime semble arrachée à son sort. Mais à peine ils ont gagné la haute mer, qu'un vent impétueux s'est élevé ; un mât se brise ; cette perte exige une prompte réparation ; les bâtimens étaient encore en vue d'Owhyhée : ils reviennent, ils rentrent dans le hâvre. Dès lors tous les événemens se

succèdent avec rapidité. Un enchaînement de circonstances inévitables aggrave une rixe légère. Les esprits s'échauffent, les nattes de combat sont revêtues; ce n'est plus que trouble et confusion. Cook est presque seul au milieu des Insulaires menaçans : tant qu'il les regarde, aucun n'ose porter sur lui sa lance meurtrière : mais il n'est occupé que d'épargner leurs jours : vivement soutenu par les siens, il contemple avec douleur l'effet terrible des armes à feu, il veut l'arrêter, il se retourne.... Ce mouvement généreux est le funeste signal, il est frappé, les Indiens s'arrachent le poignard l'un à l'autre, il est percé de mille coups; il expire.

Certes jamais intérêt dramatique ne fut mieux conduit. Cook n'est plus ! Ce cri terrible a retenti sur ce vaste Océan qu'il avait rempli de sa gloire et de son nom. Les personnages principaux semblent se réunir en ce triste moment, tous sont présens à l'esprit du lecteur. Que de larmes vont verser les bons et sensibles habitans de Taïti, quand ils sauront que *Toote* a cessé d'exister ! Quelle sera la douleur du bon roi O-Réo; que de regrets lui donneront tous ces peuples qu'il avait comblés de tant de bienfaits ! Mais l'affreuse nouvelle pénètre en Europe. Peindrai-je ce qu'elle va produire dans sa patrie, les regrets de son prince, de ses protecteurs, de ses amis ; quand les cours étrangères, quand des puissances ennemies de

la Grande-Bretagne, elles-mêmes, prirent tant de part à ce terrible événement! L'illustre navigateur, en ce moment même, recevait le plus beau témoignage d'estime qui jamais eût honoré un grand homme : la France, en guerre avec la Grande-Bretagne, avait ordonné à ses flottes que les vaisseaux de Cook fussent respectés.

Un triste rapprochement, à ce tableau douloureux, en rend l'impression plus vive encore pour le cœur d'un Français. Deux navigateurs, rivaux de gloire et de talents, devaient donc se ressembler aussi par leurs malheurs, et l'homme sensible ne pouvoir s'attendrir sur le sort de Cook, sans se rappeler aussitôt l'infortuné La Pérouse!

Toutefois, lorsque le navigateur anglais est tombé sous les coups de ses assassins, l'intérêt de l'expédition est loin de cesser encore. Le lecteur fixe un regard attentif sur la position de l'équipage : il entend le cri de vengeance ; lui-même il partage ce ressentiment, et pourtant il contemple avec émotion ces hommes de la nature qui peut-être ont cru moins se porter à une violence criminelle, que veiller à leur propre sûreté. Arraché enfin à cette funeste plage, il voit deux jeunes capitaines exécuter au nord les nouvelles tentatives que Cook avait méditées ; toute la fin du voyage lui procure encore les plus douces jouissances.

Les détails de ces grandes expéditions produisirent en France tout l'enthousiasme qu'ils devaient inspirer , mais les derniers évènements surtout y furent reçus avec un sentiment d'intérêt qu'il est difficile d'exprimer. Le nom de Cook était partout répété; le burin multiplia son image, les théâtres représentèrent sa mort, la poésie célébra ses malheurs, et M. Delille, les consacrant dans son poème des *Jardins*, leur adressa l'hommage de ces vers :

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages,
 Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages,
 Cherchaient et répandaient les arts consolateurs;
 Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
 Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
 Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
 Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
 Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
 Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
 Et des brigands d'Europe expiais la furie.
 Ta voile, en arrivant, leur annonçait la paix;
 Et ta voile, en partant, leur laissait des bienfaits.
 Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
 Et que fait son pays à ma reconnaissance?
 Ses vertus en ont fait notre concitoyen;
 Imitons notre roi, digne d'être le sien.
 Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
 Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers glace;
 Que des peuples, des vents, des ondes révérent,
 Seul sur les vastes mers, son vaisseau fût sacré,
 Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
 L'ami des arts, hélas! meurt en proie aux Sauvages!
 Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
 Mêlez donc son image à ces bustes chéris,
 Et que son doux aspect, ses malheurs et vos larmes,
 A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Le chantre de *la Navigation*, à son tour,

digne interprète de l'art divin qu'il célébrait ,
 offrit un tribut de reconnaissance à l'immortel
 Cook, et son hommage s'étendit à plusieurs
 noms célèbres qui donnent un nouvel attrait à
 ses vers. M. Esménard y nomma plusieurs des
 navigateurs anglais et français, qu'illustrèrent
 ces grandes expéditions et n'oublia point même
 l'île séduisante de Taïti. Tout ce tableau
 est vivement réclamé par la situation du
 lecteur :

Dis les noms de ces sages

Dont les peuples rivaux couronnent les images,
 Qu'un souvenir récent grave dans notre cœur ,
 Et qui, nés dans notre âge, en soutiennent l'honneur :
 Malespine, Byron, et Wallis et Surville,
 Et leur brillant rival, cet heureux Bougainville
 Qui, noble favori de Mars et de Vénus,
 Ouvrit à nos Français sur des flots inconnus
 Un asile plus doux que l'antique Cythère :
 O-Taïti, l'Eden du nouvel hémisphère ;
 Beaux lieux, où de l'Amour, sans voile et sans bandeau,
 L'Innocence hardie allume le flambeau !

Mais au bout de ma course, échappé du naufrage,
 Oserai-je à ton nom refuser un hommage,
 O toi, dont le génie et les nobles revers
 Ont agrandi ton art et borné l'univers !
 Sage et malheureux Cook ! deux fois par ton audace ,
 L'homme avait poursuivi dans une mer de glace
 Ce monde austral, objet de nos vœux indiscrets ,
 Et du pôle désert entrevu les secrets :
 Pourquoi tenter encor son approche terrible ?
 Pourquoi quitter Greenwich, ce monument paisible ,
 Ce temple de l'état, consacré par les arts
 Au repos glorieux de Neptune et de Mars ?
 O Cook ! que manquait-il aux honneurs de ta vie ?
 Ton nom seul désarmait et la guerre et l'envie :
 Chers même à tes rivaux, tes desseins généreux
 Des peuples divisés réunissaient les vœux ;

Tu voguais sur nos mers , triomphant et tranquille ,
 Protégé par Louis , et chanté par Delille :
 Des Grecs ont de Jason célébré les succès :
 Navigateurs bretons , votre Orphée est français.
 Oui , nous savons chanter et partager leur gloire.
 La Pérouse , après Cook , s'empare de l'histoire ,
 Et , modeste héritier de son projet savant ,
 Sur sa trace immortelle expire en le suivant.

Cook n'étant plus , j'ai pensé ne devoir prolonger l'intérêt que par une sorte de conclusion. Je me suis donc borné à présenter un tableau rapide des détails les plus récents que j'ai pu rassembler sur les principales îles de la mer du Sud. Le lecteur abordera de nouveau la côte homicide des îles Sandwich ; il verra avec quelque consolation ces Indiens détester leur crime et donner des larmes à la mémoire de leur bienfaiteur. Presque partout il contempera un commencement de civilisation ; il verra les arts européens s'introduire dans ces contrées , et même de pieux ecclésiastiques y porter le flambeau des vérités sacrées de la morale évangélique. Quelle ne sera point sa douce émotion en réfléchissant à tous les bienfaits que ces peuples auront dû à l'immortel navigateur !

Cette notice , dont les détails sont puisés en des collections volumineuses de relations anglaises , comprend un intervalle de dix années et porte la durée de l'action générale à un espace de quarante ans. Si le lecteur ne néglige pas de jeter successivement un coup d'œil sur les Introductions des éditeurs anglais , non-seulement il y trouvera des éclair-

cissemens relatifs à l'objet de chaque voyage, mais elles lui présenteront un tableau général de toutes les expéditions maritimes entreprises antérieurement par les différentes nations.

Je présente donc avec quelque confiance cette traduction nouvelle au public. Si j'ai voulu réduire à de justes proportions l'ensemble extrêmement volumineux dans lequel les Voyages de Cook ont été réunis, j'ai cherché aussi à éviter le défaut des divers abrégés qui n'en ont donné qu'une idée imparfaite. Partout j'ai moins supprimé que toujours élagué et resserré. Je n'ai pas non plus tout sacrifié à l'amusement. En faisant disparaître une foule de termes nautiques et de détails abstraits qui semblaient rendre ces relations un ouvrage particulièrement consacré à la navigation et aux sciences, j'ai conservé avec une fidélité scrupuleuse la position des îles, le relèvement des côtes, les principales observations astronomiques, et toutes celles qui ont rapport à la botanique et à l'histoire naturelle. Je me suis constamment efforcé en un mot, de présenter cette édition comme un livre agréable et en même tems élémentaire.

PETIT VOCABULAIRE

Des termes de Géographie et de Marine
employés dans cet Ouvrage.

A.

- A**BORDER, arriver, prendre port.
- AFFALER**, abaisser en pesant avec force. — *S'affaler*, se trop approcher d'une côte dont on ne pourra peut-être se relever. — *Être affalé*, être arrêté par le défaut de vent ou par les courans.
- AGRÈS**, l'équipement complet d'un vaisseau.
- ATQUADE**, lieu où un vaisseau peut faire sa provision d'eau.
- AMARRE**, tout cordage servant à amarrer.
- AMARRER**, lier, attacher un vaisseau, ou quelque chose dans un vaisseau.
- AMENER**, les voiles, les abaisser. — *son pavillon*, le baisser, se rendre à l'ennemi.
- AMONT**. *Vent d'amont*, vent d'est; *pays d'amont*, pays du côté d'où vient la rivière.
- ANCRAGE**, lieu où l'on peut jeter l'ancre.
- ANSE**, enfoncement dans les terres; moins qu'une baie et plus qu'un port. *Voyez ces mots.*
- ANTARCTIQUE**, méridional.
- ANTIPODES**, peuples situés à une latitude diamétralement opposée.
- APPAREILLER**, mettre à la voile.
- ARCHIPEL**, toutes les îles comprises dans un certain espace.
- ARCTIQUE**, septentrional.
- ARGANEAU**, ou **ORGANEAU**, gros anneau de fer, auquel on attache un cordage.
- ARRIVER**; un vaisseau arrive en venant sur un autre, ou en se rapprochant du lit du vent.
- ARTIMON**, *mât d'artimon*, celui de l'arrière; il est parallèle au grand mât.
- ATTÉRIR**, prendre terre.
- AVAL**. *Vent d'aval*, opposé au cours de l'eau.

B.

BAIE, enfoncement dans les terres, plus profond et plus étendu que l'*anse*.

BANC, écueil; amas de sable ou de coquillages dans la mer.

BANDE, *vaisseau à la bande*, sur le côté.

BARBE, *la Sainte-Barbe*, lieu du vaisseau qui renferme la poudre.

BARQUE, tout bâtiment du port de 100 à 150 tonneaux.

BASTINGUER. *Se bastinguer*, s'abriter contre le feu de l'ennemi avec des toiles matelassées, et lui cacher ainsi la manœuvre du vaisseau.

BATEAU, bâtiment non ponté.

BEAUPRÉ. *Mât de beaupré*, le plus sur l'avant, incliné à l'horizon.

BORDÉE. *Courir une bordée*, aller au plus près du vent.

BORÉAL, septentrional, qui est au nord.

BOUÉE, morceau de bois ou de liège, auquel l'ancre est suspendue et qui flottant sur l'eau, indique où l'ancre se trouve.

BOULINE. *Faire courir la bouline*, faire passer un voleur par les courroies.

BOURRASQUE, grain de vent, impétueux et de peu de durée.

BOUSSOLE, instrument nautique ou cadran dont l'aiguille étant aimantée se tourne toujours vers le nord, et sert ainsi de guide aux vaisseaux. Elle est divisée en trente-deux parties. *Voyez RUMB.*

BRAS DE MER, partie de mer entre deux terres peu distantes l'une de l'autre.

BRASSE, un mètre et trois cinquièmes. Mesure pour connaître la profondeur de l'eau.

BRISANS, écueils à fleur d'eau — Vagues poussées impétueusement contre les côtes.

BRISES, petits vents frais et périodiques.

BRUME, brouillard.

G.

CAROTAGE, navigation le long des côtes.

CALE, la partie la plus basse du vaisseau.

CALFAT, ouvrier qui bouche les trous d'un navire.

CANAL. *Voyez DÉTROIT.*

CANOT, petit bateau pour le service d'un vaisseau.

CAP, pointe de terre élevée qui s'avance dans la mer.

CARÈNE, partie du vaisseau, qui est submergée.

CARCAISON, marchandises qui forment la charge d'un navire.

- CARGUES**, cordes qui servent à relever les voiles et les accourcir
- CARLINGUE**, pièce de bois qui supporte un mât.
- CERCLE DE RÉFLEXION**, instrument astronomique et nautique, pour observer la hauteur et les distances.
- CHALOUBE**, le plus grand des bateaux que l'on tient dans un navire et que l'on met à la mer pour le service.
- CHENAL**, courant d'eau entre des terres ou des écueils, et qui suffit au passage d'un vaisseau.
- CINGLER**, faire route.
- CONSERVE**, le bâtiment qui en accompagne un autre.
- CONTINENT**, terre-ferme d'une grande étendue et qui n'est pas de tous les côtés entourée par la mer.
- CORVETTE**, tout bâtiment qui porte moins de vingt canons.
- CRIQUE**, petit enfoncement dans les terres, où un vaisseau peut se mettre à l'abri pendant la tempête.
- CROISER**. Un vaisseau *croise*, lorsqu'il va et vient, en guerre, pour découvrir l'ennemi et lui donner la chasse.
- CUTTER**, bâtiment à un mât.
- D.**
- DEGRÉ**, la 360^e partie de la circonférence.
- DÉMARRER**, partir du port.
- DÉRIVE**. *Aller à la dérive*, suivre le cours de l'eau.
- DÉTROIT**, canal qui a peu de largeur et qui fait communiquer une mer à une autre.
- DUNES**, collines sablonneuses qui bordent les côtes.
- DUNETTE**, haut étage sur l'arrière d'un vaisseau.
- E.**
- ÈBE**, voyez **JUSANT**.
- ÉCHOUER**, donner sur le sable, ou sur un écueil. — Faire naufrage.
- ÉCLIPSE**, disparition de la lumière d'un astre, causée par l'interposition d'un autre corps céleste.
- ÉCOUTES**, cordages qui assujétissent les voiles par en bas.
- ÉCUEIL**, bancs ou rochers. *Voyez ces mots.*
- EMBARCATION**, toute espèce de petits bâtimens à un ou deux mâts.
- ENCABLURE**, longueur d'un câble.
- ENVERGURE**, largeur que présentent les voiles déployées.
- ÉQUATEUR**, ou *ligne équinoxiale*, un des grands

cercles de la sphère qui partage la terre à une distance égale des deux pôles.

ESCADRE, réunion de vaisseaux de guerre, dont le nombre n'excède pas vingt.

EST, l'orient ou le levant.

ÉTALINGUER, attacher le câble à l'arganeau de l'ancre.

ÉTAMERAI, ouvertures pratiquées dans les tillacs pour passer les mâts.

F.

FAIRE DE L'EAU, DU BOIS, s'approvisionner de l'un et de l'autre.

FAIRE EAU, navire qui fait eau, où l'eau entre par quelque ouverture.

FERLER LES VOILES, les plier entièrement.

FILER DES NŒUDS, marche mesurée aux nœuds de la ligne du LOCH. Voyez ce mot.

FLOTTE, nombre considérable de vaisseaux de guerre ou de commerce.

FLUTE, gros bâtiment de charge qui porte les vivres et les munitions.

FRAICHI, exprime que le vent devient plus fort.

FRÉGATE, vaisseau de guerre au-dessous de soixante canons.

G.

GABARE, petit bâtiment ponté qui va à voiles et à rames.

GAILLARDS (les) *d'avant et d'arrière*, élévations sur le tillac.

GISEMENT, situation d'une côte.

GRAIN DE VENT, coup de vent de peu de durée.

GRÉÉ. *Un vaisseau gréé*, qui est équipé, en état de naviguer.

H.

HALER, tirer avec une corde et à force de bras.

HAUBANS, gros cordages qui soutiennent les mâts.

HAVRE, port fermé et plus profond qu'une rade.

HÉLER, parler par le porte-voix, à l'équipage d'un vaisseau.

HÉMISPÈRE, la moitié du globe terrestre.

HISSER, élever avec un cordage ou une poulie.

HOULE, vagues encore agitées, à la suite d'une tempête.

HUNE, petite plateforme autour d'un mât, et où l'on monte pour apercevoir au loin.

I

INTERLOPE. *Vaisseau interlope*, qui trafique en fraude.

M.

L.

JONQUE, vaisseau chinois à trois mâts, et d'environ huit cents tonneaux.

JUSANT, ou **ÈBE**, reflux de la mer.

L.

LAGON, eau de mer qui s'est accumulée entre des terres ou des sables.

LAMES, vagues, flots.

LATITUDE, distance de l'équateur au pôle.

LEST, toutes matières pesantes dont on charge le fond d'un vaisseau, pour lui donner l'équilibre et lui faire prendre une quantité d'eau suffisante.

LOCH, morceau de bois auquel est attachée une longue ficelle ayant plusieurs nœuds, et que l'on jette à la mer pour mesurer la marche d'un vaisseau.

LONGITUDE, distance, dans le sens de l'ouest à l'est, d'un lieu quelconque au premier méridien convenu.

LONGER, **PROLONGER** une côte, ne s'en point écarter.

LOUVOYER, chercher à profiter du vent, en portant le cap tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

MAT, pièce de bois fixée sur un vaisseau et qui soutient les voiles et les cordages. Il en est quatre principaux, dont l'un est incliné à l'horizon (*voy. BEAUPRÉ*), et les trois autres sont placés dans une direction verticale. Ces derniers sont : le *grand mât*, le *mât de misaine* et le *mât d'artimon*. Chacun de ceux-ci est composé d'une subdivision de trois mâts partiels, tels que le *bas mât*, le *grand mât de hune* et le *mât de perroquet*, pour le grand mât; le *bas mât de misaine*, le *petit mât de hune* et le *mât de petit perroquet*, pour le mât de misaine; le *bas mât*, le *mât de perroquet de fougue* et le *mât de perruche*, pour le mât d'artimon. Chaque mât principal est égalé en hauteur totale par l'ensemble de ses trois mâts partiels.

MÉRIDIEN, grand cercle de la sphère qui coupe l'équateur à angles droits et qui passe par les pôles du monde, ainsi que par le *zénith*, autrement le point du ciel perpendiculairement au-dessus, du lieu que l'on désigne. Les Anglais prennent

pour leur premier méridien, celui qui passe par l'observatoire de Greenwich.

MÔLE, espèce de digue formée d'une jetée de pierres.

MOUELLER, jeter l'ancre.

MOUSSONS, certains vents réglés et périodiques qui règnent dans la mer des Indes.

N.

NŒUDS. Voyez **FILER** et **LOCH**.

NORD, point déterminé par l'inspection de l'étoile polaire et qui regarde le Sud.

O.

OCTANT, instrument d'astronomie qui contient la huitième partie du cercle.

OUEST (l') l'occident ou le couchant.

P.

PAGAIE, aviron ou rame dont se servent les Indiens.

PANNE. Vaisseau qui est en panne, qui n'avance ni ne recule; ce qu'il exécute en disposant ses voiles, de manière à être à la fois entraîné en avant et en arrière, dou-

ble mouvement qui le fait rester à la même place.

PAQUEBOT, ou **PAQUET-BOT**, bâtiment destiné à porter des ordres, des paquets et des lettres.

PARAGES, mot souvent employé pour *plages* et pour *mers*. Endroit de la mer où les vaisseaux se trouvent.

PARALLÈLE, quelquefois employé pour *latitude*. Les *parallèles* sont de petits cercles de la sphère, tirés parallèlement à l'équateur, par tous les degrés du méridien.

PASSER LA LIGNE, traverser l'équateur.

PHARE, tour élevée sur laquelle des feux sont allumés la nuit pour montrer la route aux vaisseaux qui sont en mer.

PIC, très-haute montagne.

PÔLES, l'une et l'autre extrémité de l'axe du monde. Le pôle nord se nomme aussi *boréal*, *arctique* ou *septentrional*; et le pôle sud, *austral*, *antarctique* ou *méridional*.

PONTS, planchers qui forment les étages; ceux-ci sont nommés *entreponts*. Les plus forts vaisseaux sont à trois ponts.

PORT, lieu où les vaisseaux

sont à l'abri des tempêtes.

POUPE, l'arrière du vaisseau.

PROMONTOIRE *Voy. CAP.*

PROS, embarcations fort larges et dont les deux bouts se terminent en pointes.

PROUE, l'avant d'un vaisseau.

Q.

QUART, le premier *quart*, le second *quart*, sous-entendu *qui est de garde*. Le service dans les vaisseaux se fait par quarts.

R.

RADE, étendue de mer, entre des terres, où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre et se trouvent à l'abri de certains vents.

RADOUBER un vaisseau, le raccommoder, le réparer.

RAFALES, coups de vents subits et impétueux, mais de peu de durée.

RALINGUES. On nomme ainsi différens cordages.

RÉCIF, bande de rochers à à fleur d'eau.

RELACHE. *Relâcher dans un port*, s'y arrêter, y jeter l'ancre.

RELEVER une côte, EN FAIRE LE RELÈVEMENT, en déterminer la position.

RE MORQUER un vaisseau, aider sa marche en le tirant après soi.

REMOUX, filets d'eau formés par la trace ou le sillage du vaisseau et qui, lorsqu'il est passé, se rapprochent en tourbillonnant.

RESSAC, action des vagues qui frappant contre une terre, sont repoussées dans la mer.

RIS. *Prendre des ris*, raccourcir la voile, en tirant de petites cordes passées dans des œillets qu'on nomme les *ris*.

RISÉE, *Voyez RAFALE*.

RUMB, chacune des trente-deux parties de la boussole, d'où part un des trente-deux vents.

S.

SABORD, ouverture sur le côté d'un vaisseau, où le canon est placé en batterie.

SEXTANT, instrument d'astronomie, qui contient la sixième partie du cercle.

SLOOP, ou **SLOUPE**, tout bâtiment au-dessous de vingt canons. C'est le *bateau bermudien* des colonies d'Amérique.

SPHÈRE (la), le globe terrestre — Cercles que les astronomes ont imaginé dans le ciel pour repré-

XXXVj VOCABULAIRE DES TERMES, etc.

sender le mouvement du soleil, relativement à la terre.

SUD, point opposé au Nord. *Voyez* ce mot.

T.

TILLAC, ou pont. *Voy.* ce mot.

TONNEAUX, mot par lequel on exprime le poids que peut porter un vaisseau. Un tonneau, est un poids de deux milliers de livres.

TOUER un vaisseau, le faire avancer à force de virer sur le cabestan un cordage qui tient à un point fixe.

TRIBORD, côté droit du vaisseau, en regardant de l'arrière.

TROPIQUES, deux petits cercles parallèles à l'équateur et qui en sont également distans.

V.

VENT. *Se tenir près du vent*, suivre sa direction.

VERGUES, traverses de bois attachées aux mâts et qui soutiennent les voiles.

VOILES. *Faire voiles*, partir, en déployant des voiles; *forcer de voiles*, accélérer sa route en tendant toutes les voiles.

Y.

YOLE, ou **IOLE**, le plus petit des canots embarqués dans un navire.

Z.

ZÔNES, les cinq parties qui divisent l'étendue de la terre entre les deux pôles. La zone du milieu se nomme la *zone torride*; les quatre autres sont, de chaque côté, une *zone tempérée* et une *zone glaciale*.

ERRATA pour les six Volumes.

Tome I.

Page 12, ligne 15, Cordelières, lisez : Cordilières.

Tome III.

Page 17, lig. 1, au Premier Voyage, lisez : au Second Voyage.

Page 60, lig. 9, Nouvelle-Hollande, lisez : Nouvelle-Zélande.

Page 45, lig. 19, Midshipmans, } lisez : Midshipmen.

Page 100, lig. 22, Midshipman, }

Tome IV.

Page 281, lig. 12, Terrioboo, lisez : Terriobou.

Tome V.

Page 228, lig. 7, Tahao, lisez : Taboo.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION

DE L'ÉDITEUR ANGLAIS (*).

PEU de tems après son avènement au trône, Georges III forma le projet d'envoyer des vaisseaux à la découverte des pays inconnus. La paix profonde dont jouissait alors l'Angleterre, favorisait cette glorieuse entreprise. Le *Dauphin* et la *Tamar* firent voile sous le commandement du commodore Byron. Sa Majesté lui ordonnait, par ses instructions, en date du 17 juin 1764, de parcourir la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, où l'on soupçonnait l'existence présumable de plusieurs vastes continents, jusqu'alors échappés aux recherches des Européens, et situés sous des latitudes favorables au commerce et à la navigation. Il était en outre recommandé au commodore d'examiner avec soin, dans ces parages, les îles Pépys et Falk-

(* M. Hawkesworth.

land, que des navigateurs anglais avaient déjà découvertes et visitées, sans donner des notions assez exactes sur leurs côtes et leurs productions.

Le *Dauphin*, vaisseau de guerre du sixième rang, était de vingt-quatre canons; cent cinquante matelots, trois lieutenans et trente-sept bas-officiers composaient son équipage. La *Tamar*, frégate de seize canons, commandée par le capitaine Mouat, avait à bord quatre-vingt-dix matelots, trois lieutenans et vingt-deux bas-officiers.

Le commodore Byron revint en mai 1766. Dès le mois d'août suivant, le *Dauphin* remit en mer, sous le commandement du capitaine Wallis, avec le *Swallow*, sloop de quatorze canons, sous les ordres du capitaine Carteret. Les mêmes instructions dirigeaient cette nouvelle expédition pour l'hémisphère méridional. L'équipage du *Dauphin* fut composé du même nombre d'hommes qu'à son premier voyage; le *Swallow* était monté, ainsi que l'avait été la *Tamar*, par quatre-vingt-dix matelots et vingt-deux bas-officiers, mais il n'avait qu'un

lieutenant. Ces deux vaisseaux marchèrent de conserve jusqu'à leur entrée dans la mer du Sud ; séparés à l'ouverture occidentale du détroit de Magellan, ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

Vers la fin de 1767, la Société royale jugea qu'il serait convenable que des astronomes fussent chargés d'aller, sur divers points de la mer du Sud, observer le passage de Vénus sur le disque du soleil ; ce passage devait, selon les calculs, avoir lieu en 1769. Les îles appelées *Marquesas de Mendocça*, ou celles de Rotterdam et Amsterdam, parurent alors les plus favorables à cette observation.

La Société présenta donc, en février 1768, à Sa Majesté, un mémoire qui la suppliait d'ordonner cette expédition. Le roi accueillit cette demande, et notifia, aux lords de l'Amirauté, son intention d'y faire droit. La chambre choisit aussitôt une barque de trois cent soixante-dix tonneaux, nommée l'*Endeavour*, dont le commandement fut confié au lieutenant de vaisseau James Cook, officier d'une habileté reconnue

en astronomie et en navigation, et que la Société royale chargea en même tems d'observer le passage de Vénus avec M. Charles Gréen, savant collaborateur du célèbre astronome Bradley à l'Observatoire royal de Greenwich.

C'est pendant qu'on travaillait à l'équipement de l'*Endeavour*, que le capitaine Wallis revint en Angleterre. Consulté sur l'endroit le plus convenable à l'observation qu'on se proposait, il indiqua le hâvre de *Port-Royal*, dans une île qu'il avait découverte, et appelée *île Georges*, mais qui depuis a reçu le nom d'*Otahiti*. Ce lieu fut adopté par la Société royale, qui fit part de sa décision à l'Amirauté.

L'*Endeavour* avoit été destiné au commerce du charbon de terre ; plusieurs raisons firent préférer un bâtiment de cette construction. Cette sorte de *bon bateau marin*, selon l'expression de nos matelots (*a good sea boat*), est plus spacieuse, s'approche de terre plus facilement, et se dirige avec un moins grand nombre d'hommes.

L'équipage du lieutenant Cook était composé comme il suit : Deux sous-lieutenans , un maître et un bosseman , avec chacun deux aides ; un chirurgien , un charpentier , un aide pour chacun d'eux ; un canonnier , un cuisinier , un écrivain , deux contre-mâîtres , un armurier , un voilier , trois officiers de poupe , quarante-un matelots exercés , douze soldats de marine et neuf domestiques ; en tout quatre-vingt-quatre personnes , non compris le commandant. On lui fournit des provisions pour dix-huit mois ; il eut à bord dix canons , douze pierriers , et des munitions en quantité suffisante. *L'Endeavour* devait , après l'observation du passage de Vénus , suivre le projet général de faire des découvertes dans la mer du Sud. On en verra le résultat dans le cours de la relation ; je vais dire quelques mots du plan que je me suis tracé pour la rédaction de ces différens voyages.

Tous les avis se sont réunis pour que la narration se fît à la première personne , et non à la troisième. J'ai donc présenté les divers matériaux qui m'étaient confiés , au nom de chacun des comman-

dans qui les avaient recueillis (*). Chaque observateur, racontant lui-même ses travaux, ses dangers et ses découvertes, conserve ainsi le mérite de ses propres réflexions, et son voyage en offre même plus d'intérêt et d'agrément; le lecteur, qui se trouve, en quelque façon, rapproché davantage du navigateur, donne à ses moindres détails une attention plus forte qu'il n'en accorderait aux récits d'un historien étranger.

Jaloux de répondre à l'honorable confiance des lords de l'Amirauté, qui m'ont choisi pour publier ces glorieuses expéditions, j'ai mis tous mes soins à ce que les événemens fussent rapportés avec la plus exacte fidélité. J'ai soumis à MM. Cook, Byron, Wallis et Carteret, ainsi qu'aux deux savans naturalistes MM. Bank et Solander, la rédaction que j'avais faite des journaux de chacun d'eux; tous en ont entendu la lecture au bureau de l'Amirauté, en pré-

(*) M. Hawkesworth n'a rédigé que les quatre Voyages contenus dans nos deux premiers volumes, il mourut quelque tems après les avoir publiés. Cook écrivit lui-même son second Voyage, ainsi qu'on le verra par son Introduction au commencement du troisième volume de notre édition.

sence de mylord Sandwich. J'ai exécuté soigneusement les changemens qui m'ont été indiqués , et le manuscrit n'a été livré à l'impression qu'après une approbation formelle , qui constate l'authenticité de tous les faits. J'ai eu , sur l'expédition de l'*Endeavour* , des renseignemens particuliers et également véridiques ; on verra , dans l'Introduction que j'ai placée en tête du premier Voyage du capitaine Cook , l'utilité que j'ai tirée de ces précieux secours.

Je m'arrêterai ici un instant aux diverses conjectures qu'a fait naître la découverte des Patagons. L'existence d'une race d'hommes au-dessus de la taille ordinaire , est , depuis quelques années , le sujet de discussions très-vives : les uns , par amour pour le merveilleux , attestent la vérité du fait ; les autres le nient , par la frayeur que leur inspire l'idée d'un peuple colossal. Je puis citer , sur ces diverses opinions , un ouvrage français , intitulé : *Histoire des Navigations aux Terres australes*. La plupart des fables , qui sont en faveur de l'affirmative , se confondent avec tout ce qu'on raconte des géans de notre ancien monde.

Les peuples d'Amérique, y est-il dit, ont cru aussi, de toute antiquité, qu'il y eut sur la terre une race de géans, que ses violences et ses crimes rendirent fameuse. Alors on raconte, d'après le témoignage des Péruviens, « que s'étant retirés sur les plus hautes montagnes, pendant un déluge dont leur pays fut inondé, ils trouvèrent, lorsqu'ils descendirent dans la plaine, des hommes d'une taille démesurée, qui leur firent la guerre. Ils se tinrent cachés pendant plusieurs années, et virent enfin paraître, au milieu des airs, un jeune homme qui foudroya leurs ennemis, rendant, par cette victoire, les fugitifs à leurs anciennes demeures. » Des guides ont, à l'appui de ce fait, montré à celui qui le rapporte, un rocher conservant des traces de la foudre, et des ossemens d'une grandeur extraordinaire, que les Indiens pensent avoir appartenu à ces géans.

Plus loin, c'est l'Incas Garcilasso, rapportant, dans son *Histoire du Pérou*, que, d'après une ancienne tradition, « des bateaux de joncs, arrivés vers Sainte Hélène, portaient une troupe de géans d'une telle hauteur, que les naturels du

pays ne leur allaient qu'aux genoux. Ces colosses avaient les yeux aussi larges que le fond d'une assiette, et tous les membres dans la même proportion ; ils étaient nus ou couverts de peaux de bêtes. Ils creusèrent dans le roc un puits d'une profondeur extraordinaire. Chacun d'eux mangeait autant que cinquante hommes, et les productions de la terre ne pouvant leur suffire, ils furent obligés de vivre de la pêche. Les femmes du pays qu'ils enlevaient trouvèrent la mort dans leurs caresses monstrueuses, ce qui les réduisit à s'adonner entre eux à la sodomie ; mais le feu du ciel détruisit cette race horrible, n'en laissant que les ossemens et les crânes, pour que ces débris attestassent à jamais quelle espèce d'hommes avait existé. » Tel est ce nouveau récit, et l'on voit encore à l'appui, ces ossemens d'une grandeur prodigieuse, et surtout des morceaux de dent, qui font présumer que la dent entière ne pesait pas moins d'une demi-livre.

L'auteur français oppose à toutes ces fables, consignées dans *Torquemada*, *Liv. I, ch. 13 et 14*, « que les os présumés de géans, qui se rencontrent quel-

quefois en Amérique, tels qu'on en montrait, en 1550, à Mexico et ailleurs, ne sont vraisemblablement que des os de grands animaux peu connus. » Cette opinion le conduit à penser que pour croire à une telle race d'hommes, il faudrait rencontrer au moins un de leurs squelettes entier; et de ce désir d'une évidence complète, passant naturellement au témoignage encore imparfait que donna en 1610, le naturaliste Turner, à la cour de Londres, en ne lui montrant qu'un fémur (os de la cuisse), dont les proportions annonçaient dans l'individu une grandeur démesurée, il arrive aux Patagons, habitans des côtes du Brésil, près de la rivière de Plata, et doute encore un instant de leur existence, quoique Turner dise en avoir vu un de douze pieds de haut. « A la vérité, ajoute celui-ci, c'était le plus grand de toute la contrée. »

Winter, qui a jugé, par ses propres yeux, de la vérité du fait, se plaît à le démentir, et le silence de l'amiral Drake annonce qu'il tient aussi pour la négative; mais parmi les nombreux témoins oculaires, il en est trop qui confirment le

rapport de Turner , pour que l'auteur français reste plus long-temps dans l'incertitude. L'équipage de Magellan a vu plusieurs fois ces peuples ; il a commercé avec eux , tant à bord de ses vaisseaux que dans leurs habitations. Magellan même en emmena deux , l'un desquels reçut le baptême avant sa mort , et avait enseigné plusieurs mots de sa langue à Pigafette , qui en forma un petit vocabulaire.

Knivet d'ailleurs affirme qu'étant au Port-Désiré , il mesura , dans des sépultures , des cadavres dont la taille était de quatorze , quinze et seize empan de hauteur. Sebald de Wert rapporte qu'il a vu de ces géans qui arrachaient des arbres d'un empan de diamètre. Aris-Clasz , commis sur la flotte de Lemaire , dit aussi qu'ayant visité les sépulcres sur la côte des Patagons , il a jugé , à la longueur des ossemens , que ces hommes devaient avoir dix ou onze pieds de hauteur. M. Frésier , directeur des fortifications de Bretagne , raconte qu'étant au Chili , don Pedro Molina , gouverneur de l'île Chiloë , et beaucoup d'autres témoins oculaires , lui dirent qu'il existait , dans l'in-

térieur des terres , une nation d'Indiens qui ont neuf ou dix pieds de haut , et que c'étaient ces Patagons , dont les relations anciennes ont placé la demeure sur la côte déserte de l'est. Peut-être que , voyant trop fréquemment arriver des vaisseaux d'Europe , cette nation , farouche et timide , s'est retirée dans les montagnes pour se soustraire aux regards des étrangers. L'amiral Anson , qui fait cette conjecture , présume que ces peuples habitent dans les Cordelières , vers la côte d'occident , d'où ils ne viennent que rarement sur le bord oriental.

Il est inutile d'accumuler ici d'autres preuves ; les témoignages des derniers navigateurs , surtout ceux du commodore Byron , et des capitaines Wallis et Carteret , qui non-seulement ont vu les Patagons , mais qui ont même conversé avec eux , ne laisseront , je pense , aucun doute sur une vérité si long-tems contestée.

Je ne puis finir ce discours sans manifester combien , en retraçant toutes ces expéditions , j'ai déploré les malheurs des sauvages qui ont péri par nos armes

à feu , lorsqu'ils ne combattaient que pour empêcher l'invasion de leur pays. C'est un mal qu'on ne pourra cependant éviter , toutes les fois qu'on voudra tenter de pareilles découvertes ; il faudra toujours s'attendre à de la résistance , et dans ce cas , il faut vaincre ou renoncer à l'entreprise. Peut-être , dira-t-on , qu'il n'était pas toujours indispensable d'ôter la vie à des Indiens , pour prouver la supériorité de nos forces. Nous avons pu avoir quelquefois des torts ; mais les hommes , à qui ces expéditions sont confiées , sont-ils exempts de passions et de faiblesses ? Qui donc peut répondre qu'une injure soudaine ne l'excitera pas à se venger ? qu'à l'aspect d'un danger imminent , il ne cherchera pas à s'y soustraire par quelque acte de violence ? Un défaut de jugement , ou la colère , peuvent aussi égarer des hommes toujours disposés à invoquer la rigueur des lois qui les gouvernent , contre des êtres à qui ces lois sont même inconnues. Tous ces inconvéniens prennent leur source dans les imperfections humaines , et seront toujours inséparables de l'entreprise des découvertes.

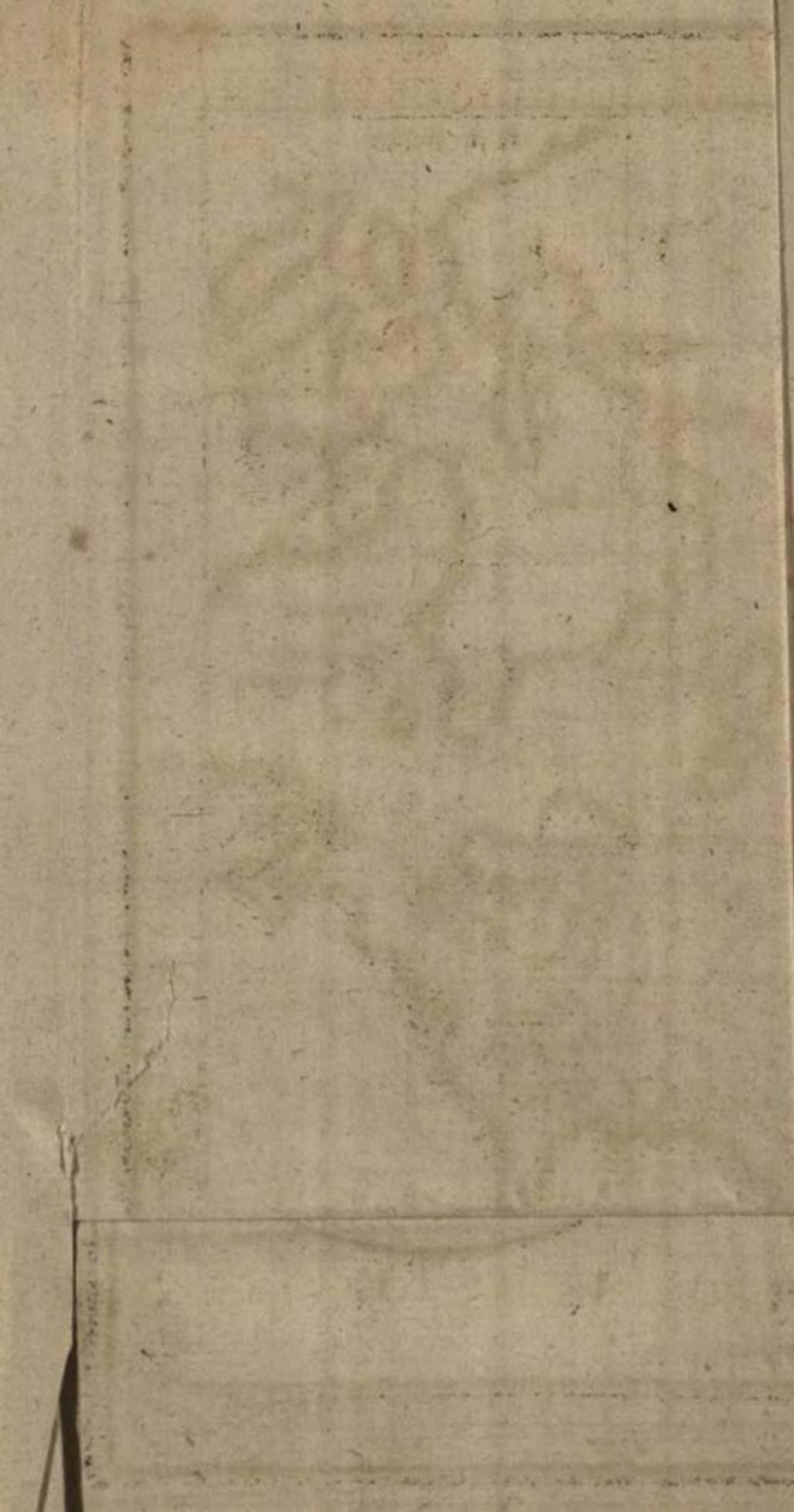
Mais peut-être alors pensera-t-on qu'il vaudrait mieux renoncer à ces découvertes, si elles doivent presque toujours être achetées par de semblables malheurs. Je répondrai que, dans cette hypothèse, il ne serait plus permis, en aucun cas, d'exposer la vie des hommes, quels que fussent les avantages de même espèce qui dussent en résulter. S'il faut craindre de tuer un Indien pour accroître, en examinant le pays qu'il habite, les ressources commerciales et le progrès des connaissances humaines, on devra s'interdire également de risquer les jours de ses concitoyens, pour que l'activité du commerce national s'étende à des contrées déjà connues. Opposera-t-on que ceux-ci courent volontairement aux périls, tandis que c'est malgré lui que l'Indien s'y expose? Il en résultera encore la même conséquence : nous n'avons pas plus de droits sur notre propre vie que sur celle des autres; le suicide étant justement regardé comme une espèce de meurtre très-criminel, on serait coupable de risquer ses jours pour un motif qui ne permettrait pas d'attenter à ceux d'autrui. Si l'on peut sacrifier des hommes pour parvenir à satisfaire des

besoins factices , on peut donc aussi employer la force pour descendre sur un pays que l'on a découvert , et dont on veut examiner les productions.

Bien des circonstances se rattachent à ce principe. En le rejetant , il faudrait proscrire toutes les professions périlleuses ; et quelle est celle où la vie des hommes n'est pas à chaque instant compromise ! Examinons cette immense quantité d'artisans , depuis le forgeron couvert de sueur , devant un fourneau toujours embrasé , jusqu'à l'ouvrier sédentaire , qui pâlit sur un métier. Partout l'intérêt de la santé , la conservation de la vie , sont de faibles considérations qui disparaissent devant celles des besoins de la société. Dira-t-on que ce sacrifice fait aux lois imposées par la civilisation , les rend elles-mêmes une institution contraire aux principes de la morale ? Pourra-t-on supposer que , pour répondre au vœu du Créateur , l'homme devrait laisser inactives les facultés précieuses qu'il en a reçues , et qui distinguent éminemment son espèce ? Un tel raisonnement serait le comble de l'extravagance. Si , dans quelques occa-

sions, le commerce et les arts nuisent à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver. Ils subviennent à nos besoins, sans rapine et sans violence; ils unissent les habitans d'un même pays par un intérêt commun, et les empêchent de se diviser, comme le font les peuples sauvages, en tribus particulières, qui ne cessent de se poursuivre avec une férocité inconnue partout où la civilisation, les connaissances et les arts ont soumis les mœurs à leur douce influence.

Je crois donc pouvoir raisonnablement conclure que les progrès des sciences et du commerce importent beaucoup à tous les hommes, et que s'ils causent la mort de quelques individus, les avantages inappréciables qu'ils procurent au plus grand nombre, doivent faire considérer cette perte comme un des maux particuliers qui tournent au profit du bien général.





CARTE GÉNÉRALE
des Voyages
DE COOK.

30 45 60 75 90 105 120 135 150 165 180 195 210 225 240 255 270 285
 70
 60
 50
 40
 30
 20
 10
 0
 10
 20
 30
 40
 50
 60
 70
 80
 90
 100
 110
 120
 130
 140
 150
 160
 170
 180
 190
 200
 210
 220
 230
 240
 250
 260
 270
 280
 290
 300
 310
 320
 330
 340
 350
 360
 370
 380
 390
 400
 410
 420
 430
 440
 450
 460
 470
 480
 490
 500
 510
 520
 530
 540
 550
 560
 570
 580
 590
 600
 610
 620
 630
 640
 650
 660
 670
 680
 690
 700
 710
 720
 730
 740
 750
 760
 770
 780
 790
 800
 810
 820
 830
 840
 850
 860
 870
 880
 890
 900
 910
 920
 930
 940
 950
 960
 970
 980
 990
 1000

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

VOYAGE

DU COMMODORE BYRON,

COMMANDANT le vaisseau le *Dauphin*. —
Années 1764, 1765 et 1766.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART des Dunes — Arrivée à Rio-Janeiro. —
Passage au Port-Désiré. Sa description. — Recherche
de l'île Pépys. — Patagons. — Entrevue avec ces
peuples extraordinaires.

LE 21 juin 1764, je fis voile des Dunes avec
le vaisseau du roi le *Dauphin* et la frégate la
Tamar, que S. M. avait mis sous mon comman-
dement. Le *Dauphin* toucha en descendant
la Tamise, accident qui m'obligea de relâcher à
Plymouth, où ce vaisseau fut caréné. Je profitai
de ce tems, pour m'occuper de quelques chan-

gemens nécessaires parmi les gens de l'équipage ; je leur avançai deux mois de paye, et je partis de cette rade le 3 juillet.

Le 4, nous étions à la hauteur du cap Lizard. Un phénomène étrange, qui se montra au loin dans la nuit du 6, fut remarqué de l'officier du premier quart : c'était un météore représentant un vaisseau embrasé, et qui ne disparut qu'après avoir duré près d'une heure.

Le soir du 12, nous aperçûmes les rochers voisins de Madère, que nos marins nomment *les Déserteurs*, du mot français *déserts* ou *désertes*. Le 13, dans l'après-midi, nous mouillâmes dans la rade de Funchal, où nous prîmes à bord divers rafraîchissemens, et particulièrement beaucoup d'oignons ; nous appareillâmes le 19, le 21 nous étions à la vue de l'île de Palme, une des Canaries.

Depuis le cap Lizard, aucun poisson n'avait suivi notre vaisseau. J'en attribuai la cause au cuivre qui couvrait notre carène, et j'eus, dans la suite occasion de reconnaître que je ne m'étais pas trompé. Vers le 26, notre eau, commençant à se corrompre, nous employâmes pour la purifier, une espèce de ventilateur, embarqué à cette intention, et au moyen duquel l'eau reçoit un courant d'air continuel, aussi long-tems qu'on croit le devoir prolonger.

Décidés par le besoin d'eau à relâcher au cap Vert, nous jetâmes l'ancre, le 30, dans la baie de Praïa, à l'île Saint-Jago. Nous étions dans la saison pluvieuse, et ce mouillage alors est très-dangereux. L'équipage ne put jouir de la viande fraîche que nous nous y étions procurée, elle s'était aussitôt corrompue. Remis en mer, le 2 d'août, la plupart tombèrent malades, tant l'air était rendu malsain par les chaleurs excessives et les pluies continuelles. Un vent contraire et un signal d'incommodité que nous fit la frégate la *Tamar*, retardèrent encore notre route; et notre carène, doublée de cuivre, contribuait tellement à écarter le poisson de notre bord, que dans ces latitudes qui donnent ordinairement une pêche abondante, nous ne parvîmes à prendre que du goulu de mer.

Cet état dura jusqu'au 11 septembre, que nous découvrîmes le cap Frio, sur la côte du Brésil. Le 15, à midi, nous mouillâmes dans la rade immense de Rio-Janeiro, par dix-huit brasses de profondeur. Cette grande et superbe ville est gouvernée par le vice-roi du Brésil, dont le pouvoir est illimité. Il me reçut avec beaucoup d'appareil; environ soixante officiers étaient rangés devant son palais, la garde était sous les armes: j'observai qu'elle était composée de très-beaux hommes, tous d'une belle tenue.

Quinze coups de canon me saluèrent du fort le plus voisin. Son excellence, qui était venue à ma rencontre, accompagnée de la première noblesse, après m'avoir entretenu dans la salle d'audience, me reconduisit avec les mêmes honneurs.

Nos malades avaient été mis à terre, logés et traités convenablement. Tous, en très-peu de jours, se trouvant bien rétablis, et nos vaisseaux ayant été parfaitement réparés, nous ne songâmes plus qu'à nous remettre en mer, impatiens de quitter Rio-Janeiro, à cause des chaleurs insupportables que nous y éprouvions. Nous levâmes l'ancre le 16 octobre, mais ce ne fut qu'au bout de quatre à cinq jours que nous eûmes un vent de terre qui favorisa notre sortie de cette rade; ce passage ne peut absolument être tenté avec un vent de mer, et nous pensâmes être victimes d'un avis contraire.

Le 22, nous étions sous voile. Je crus devoir alors, avant de poursuivre notre route, apprendre aux équipages la nature du voyage que nous allions entreprendre. Ayant fait venir à mon bord le commandant de la *Tamar*, je lui déclarai, en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que notre destination n'était pas, comme on avait pu le penser, de nous rendre aux Indes orientales, mais que nous devions entrer dans la mer du Sud, pour y faire des décou-

vertes qui seraient peut-être fort importantes à l'Angleterre. J'ajoutai que, pour ce motif, les lords de l'Amirauté accorderoient une double paye aux équipages, et que le zèle qu'ils auraient montré durant le voyage serait récompensé par des gratifications. Cette nouvelle fut accueillie par des acclamations. Tous protestèrent qu'ils me suivraient avec joie partout où je voudrais les conduire, et qu'il n'était point de périls auxquels ils ne fussent prêts à s'exposer pour donner à leur patrie des marques de leur entier dévouement.

Nous continuâmes de faire voile jusqu'au 29. Les vents fraîchirent alors, soufflant par grains subits et par violentes rafales, capables de désembrer nos manœuvres. La mer devint affreuse; le vaisseau fatiguait prodigieusement. Ce tems orageux dura le reste du jour et toute la nuit. Dans la matinée du 30, nous étions par 55^d 50' de latitude sud, et nous trouvions la température aussi froide qu'elle l'est en Angleterre à la même époque, quoique le mois de novembre répondît à notre mois de mai et que nous fussions de 20^d plus près de la ligne. Cette différence nous fut d'autant plus sensible, que huit jours auparavant nous avions éprouvé d'excessives chaleurs.

Le 2 novembre, nous commencâmes à voir

voltiger autour de nous un grand nombre d'oiseaux. Le 4, nous vîmes plusieurs veaux marins et beaucoup des mauvaises herbes que l'eau détache des rochers. Continuellement poussés vers l'est, nous craignîmes qu'il ne nous fût très-difficile de ranger la côte des Patagons. Le 10, il se manifesta un changement dans la couleur de l'eau, mais une ligne de cent quarante brasses ne nous donna point de fond. Le lendemain nous nous rapprochâmes de la côte et la sonde rapporta quarante-cinq brasses, fond de sable rouge. Le matin du 12, nous eûmes cinquante-deux brasses, même fond : notre position était par les 42^d 34' de latitude sud, et les 58^d 17' de longitude ouest.

Je ne fus pas peu étonné, dans l'après-midi, d'entendre crier par ceux qui étaient sur le gaillard d'avant : *terre droit à l'avant*. Le tour de l'horizon était obscurci par des nuages. Je regardai par-dessous la misaine et sous le vent, et je crus m'apercevoir que ce qu'on avait d'abord pris pour une île, semblait deux montagnes escarpées; mais portant la vue du côté du vent, la terre qui se joignait à ces montagnes, me parut s'étendre au loin dans le S. E. Des officiers, montés au haut des mâts, assurèrent qu'ils voyaient une grande étendue de terre. Je fis mettre en panne; la sonde ayant rapporté en-

core cinquante-deux brasses d'eau, je craignis d'être engagé dans une baie, et, souhaitant que nous pussions en sortir avant la nuit, mais l'espérant peu, nous fîmes de la voile, portant à l'est-sud-est. La terre continuait d'offrir la même apparence, les montagnes se montraient sous la couleur que leur prête ordinairement, pour ceux qui en sont éloignés, un tems pluvieux et sombre, c'est-à dire, qu'elles paraissaient bleues; bientôt quelques-uns crurent entendre et voir la mer se briser sur un rivage de sable, mais après avoir gouverné encore environ une heure avec la plus grande circonspection, tout ce que nous avions cru apercevoir s'évanouit aussitôt et nous demeurâmes extrêmement surpris en reconnaissant que nous avions été trompés par une terre de brume. J'ai, depuis vingt-sept ans, été presque toujours en mer, et je n'avais pas d'idée d'une illusion si complète et si longue. Si le tems ne se fût éclairci assez tôt, tout l'équipage eût certainement juré avoir découvert une terre au $45^{\text{d}} 46'$ de latitude, et $60^{\text{d}} 5'$ de longitude ouest, hauteur à laquelle nous nous trouvions.

Le lendemain sur le soir, nous essayâmes tout-à-coup un ouragan d'une violence dont il y a peu d'exemples, et qui arrivé de nuit, aurait eu pour nous les suites les plus funestes. La mer s'était soulevée en d'énormes lames; malgré la

promptitude de nos manœuvres, le grain passa sur nous et coucha notre navire sur le côté; l'écoute de la grande voile renversa en même tems le premier lieutenant, le meurtrit et lui cassa trois dents. Ce coup de vent dura environ vingt minutes et se calma par degrés. Le 14, aux premiers rayons du jour, nous vîmes la mer aussi rouge que du sang, et couverte de coquillages de même couleur, plus petits que nos écrevisses, mais leur ressemblant assez; nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

Le 15 au matin, nous découvrîmes le cap Sainte - Hélène, et je m'occupai d'éviter les rochers à fleur d'eau qui l'avoisinent à la distance de deux lieues environ. Mes trois lieutenans et le maître étaient malades, hors d'état de faire aucun service. Le 16, je dirigeai ma route sur le cap Blanc. Nous eûmes le soir une tempête qui, continuant la journée du 17 et toute la nuit, fatigua tellement notre vaisseau, qu'il était dans un danger continuel de s'abattre. Fort impatiens de gagner le Port-Désiré, nous gouvernâmes sur la terre, mais dans la nuit un vent contraire nous écarta; le 19 au matin, cherchant encore à nous rapprocher, nous passâmes sur la queue d'un banc, et heureusement pour nous qu'il ne se trouvait pas un peu plus au nord,

Le cap Blanc nous restait à l'O. S. O. ; guidé par la description confuse que Narborough a donnée de ce port, je gouvernai au sud, y cherchant une baie, conformément aux instructions de ce navigateur. En prolongeant la côte, nous vîmes plusieurs colonnes de fumée s'élever de divers points, mais nous n'aperçûmes ni arbre, ni arbuste; toute la contrée offrait des collines de sable, assez semblables aux dunes stériles d'Angleterre. En continuant tout le jour de cotoyer le rivage, nous découvrîmes, à la distance d'environ six lieues, une île que nous reconnûmes pour celle des *Pingoins*, décrite aussi par Narborough. Il y avait dans cet endroit des milliers de pingoins et de veaux marins autour du vaisseau. Cette île nous parut bordée d'îlots qui ne sont que des rochers.

Le port Désiré n'étant plus éloigné que d'environ trois lieues dans le N. O., j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir. Moi-même le lendemain, je suivis dans mon canot, deux de nos bateaux que j'avais fait partir pour le sonder. Nous le trouvâmes très étroit dans un espace de près de deux milles. Descendus à terre, nous ne vîmes en pénétrant dans la contrée, qu'une campagne déserte, des collines couvertes de sable, et pas un seul arbre. Nous trouvâmes la fiente de quelques animaux, et nous en distin-

guâmes quatre dans l'éloignement, mais ils prirent la fuite à notre approche, et nous ne pûmes en reconnaître l'espèce. Ces animaux ressemblent assez à nos daims, mais ils sont beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guère moins de quatre pieds quatre pouces de haut; ils sont très-légers à la course. Nous pensâmes que c'étaient des guanaques.

De retour à nos bateaux, je continuai de remonter le canal, et j'abordai dans une île qui était couverte de veaux marins. Nous en tuâmes un grand nombre, parmi lesquels il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nous tirâmes aussi un oiseau fort ressemblant à l'aigle, et dont les ailes avaient près de douze pieds d'envergure. Ayant fait, le 23, une excursion de plusieurs milles dans cette contrée stérile et désolée, nous arrivâmes à un étang d'eau salée, près duquel on distinguait sur le sable les traces de divers animaux, particulièrement celles d'un gros tigre. Nous vîmes le lendemain plusieurs lièvres aussi gros que de jeunes chevreuils; j'en tirai un qui pesait plus de vingt-six livres.

Je visitai, le 25, la rive septentrionale du port. Nous y trouvâmes un canot à deux rames d'une forme singulière, et le canon d'une arme à feu, sur lequel étaient gravées les armes d'Angleterre. Ce canon était rongé par la rouille, au

point qu'il en tombait en poussière. Je présentai qu'il avait été laissé sur ce rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par sir John Narborough. Nous ne vîmes d'autres végétaux qu'une espèce de pois sauvages. Plusieurs endroits offraient des traces de feu, mais elles nous parurent peu récentes, et nous n'aperçûmes aucun habitant.

Notre chasse se borna à tuer quelques canards sauvages, un lièvre et un vilain petit animal d'une odeur si infecte que nous ne pûmes en approcher. Quelques-uns de nos gens avaient été plus heureux en parcourant un autre côté; ils avaient tiré deux guanaques et un faon, mais ils n'avaient pu les emporter; j'ai vu de ces guanaques qui pesaient environ trois cents livres. Le lendemain lorsque j'envoyai les chercher, on n'en retrouva que des débris; les tigres, qui avaient mangé la chair, avaient même cassé les os pour en sucer la moelle.

Toutes nos recherches furent inutiles pour découvrir de l'eau douce; nous avons creusé des puits à une profondeur considérable, sans qu'ils nous fussent d'une grande ressource. Nos gens en furent découragés, et je pris la résolution de quitter cette place aussitôt que nous pourrions remettre en mer.

Le 27, ceux que j'avais envoyés à la chasse,

trouvèrent le crâne et les ossemens d'un homme. Ils nous amenèrent un jeune guanaque, que nous parvînmes à apprivoiser au point qu'il venait nous lécher les mains, à-peu-près comme un veau. Malgré tous nos soins il mourut en peu de jours.

Le 28, je remontai le canal dans mon bateau, l'espace d'environ douze milles. Le canal est dans cet endroit d'une largeur à perte de vue, et l'on y aperçoit un grand nombre d'îles, dont quelques-unes sont considérables. J'abordai dans l'une d'elles; j'y trouvai une telle quantité d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolèrent le ciel en fut obscurci. Nous en tuâmes plusieurs à coups de pierres et de bâtons. Nous ne pouvions faire un pas sans marcher sur leurs œufs, que nos gens ramassèrent et mangèrent, après les avoir fait cuire, quoique dans la plupart il y eût des petits. Nous ne trouvâmes d'autres habitans que ces oiseaux, quelques bêtes féroces et des guanaques, qui marchent ordinairement par troupe de soixante ou soixante-dix, et qui ne se laissant jamais approcher, s'arrêtaient du haut des collines pour nous regarder. Notre chirurgien tira, dans cette tournée, un chat-tigre; cet animal est fier et intrépide, quoique petit: atteint d'une blessure mortelle, il résista encore long-tems aux vives attaques de mon chien.

Le 30, les deux matelots arrivés les premiers au puits, y trouvèrent un gros tigre couché, et qui les regarda quelque tems l'un et l'autre avec beaucoup d'indifférence. Ceux-ci, piqués de se voir traités avec cet air de mépris qu'eut le lion pour le chevalier de la Manche, n'ayant point d'armes à feu, lui jetèrent des pierres. Le tigre restait paisible, ne daignant pas s'apercevoir de cette insulte, mais lorsqu'il vit arriver le reste de la troupe, il se leva doucement et prit la fuite.

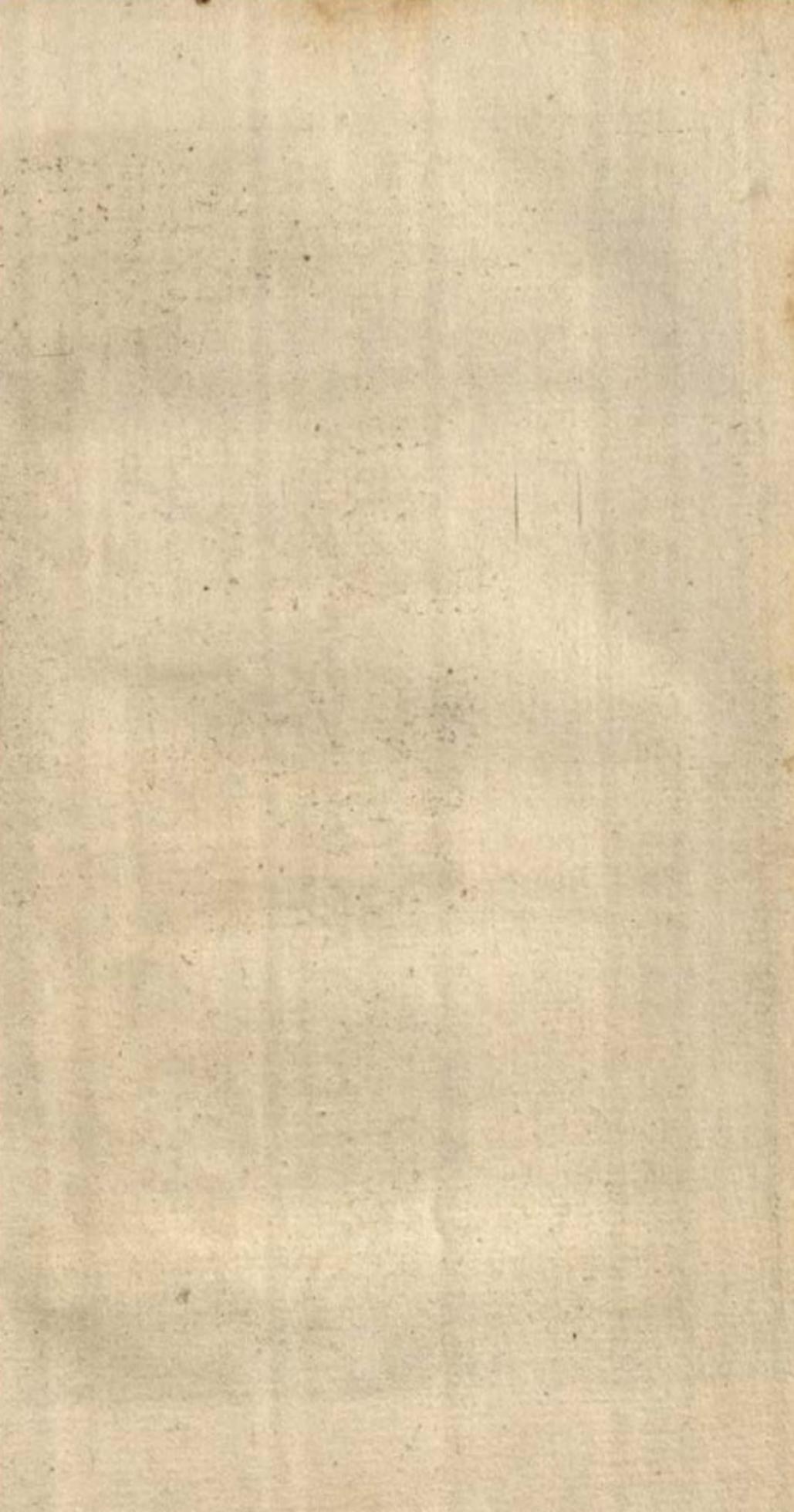
Le 2 décembre, les tentes que nous avions dressées pour l'aiguade furent rentrées. Nous étions prêts à quitter le port Désiré, mais nous ne pûmes en sortir que le 5, sur les six heures du soir. Notre intention était de reconnaître l'île Pépys au 47^e.^d de latitude sud. Toutes nos recherches jusqu'au 11 furent infructueuses, et nous restâmes persuadés que cette île, mentionnée par Cowley et décrite par Halley, n'existait pas. Tous nos efforts se tournèrent alors vers les Sébaldes, dont nous ne devions pas être éloignés. Le tems était généralement beau, mais froid; et l'été de ces climats nous parut ne différer de l'hiver de l'Angleterre, que par la longueur des jours.

Le 15, nous eûmes une tempête affreuse qui dura même toute la nuit; ce ne fut que dans la

matinée du 16 que le vent se calma. Nous continuâmes alors de gouverner sur le continent, jusqu'au 18, que nous découvrîmes la terre, de la grande lune. Le 20, nous étions à la hauteur du cap Beautems, et longeant la côte jusqu'au cap des Vierges, nous vîmes des guanques paître dans les vallées. L'après-midi, nous aperçûmes une fumée considérable sur la rive septentrionale. Je fis diriger de ce côté et nous jetâmes l'ancre à deux milles du rivage.

C'est dans ce même endroit qu'après la perte du vaisseau le *Wager*, ceux qui passaient le détroit, dans la chaloupe, virent un grand nombre d'hommes à cheval, arborant une espèce de pavillon blanc et les invitant, par signes, à descendre vers eux. Ils doutèrent si c'étaient des Européens qui, peut-être, avaient fait naufrage sur cette côte, ou des indigènes de la contrée des environs de la rivière Gallagoes.

J'eus le même spectacle qu'avaient eu les gens du *Wager*. Je vis, avec ma lunette, une troupe d'hommes à cheval qui agitaient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc, et nous faisaient signe de débarquer. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames et je partis accompagné de M. Marshall, mon second lieutenant, et d'un détachement de soldats bien armés. Nous étions suivis





Aussitôt un Patagon se détacha et vint à ma rencontre....

du canot à six rames, sous les ordres de M. Cumming, mon premier lieutenant. La troupe d'Indiens se montait à environ cinq cents hommes, dont le plus grand nombre était à cheval. Ils n'avaient aucune arme dans les mains; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, et ils m'obéirent sur-le-champ, sans cesser de nous appeler à grands cris. Ayant pris terre, je fis ranger ma troupe sur le rivage, et je m'avancai seul. Ils se retiraient à mesure que j'approchais. Je fis signe à l'un d'eux de venir à moi: aussitôt un Patagon, qui me parut un des chefs, se détacha et vint à ma rencontre. Sa taille était gigantesque; la peau d'un animal sauvage couvrait ses épaules et formait un manteau assez semblable à ceux des montagnards écossais; son corps était peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc; des lignes bizarres et de diverses couleurs sillonnaient le reste du visage. Sa taille, que je jugeai en comparant sa hauteur à la mienne, me parut n'être guère au-dessous de sept pieds. Nous prononçâmes, l'un et l'autre, en nous joignant, quelques paroles en forme de salut. J'allai avec lui vers ses compagnons, et au moment de les aborder je leur fis signe de s'asseoir; tous obéirent avec complaisance. Le plus grand nombre

était d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Plusieurs femmes, que je distinguai parmi ces colosses, étaient d'une taille proportionnée à celle des hommes.

J'avais entendu, de loin, le son de plusieurs voix réunies. Je vis alors un certain nombre de vieillards qui chantaient d'un ton plaintif et en même tems si grave, que je les présimai occupés de quelque cérémonie religieuse. Tous étaient peints et vêtus à peu près de la même manière, seulement les cercles tracés autour de leurs yeux variaient par la couleur. Leurs dents unies et bien rangées avaient la blancheur de l'ivoire; la plupart étaient nus, ou n'avaient qu'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans. Quelques-uns portaient des bottines avec de petites chevilles de bois aux talons en guise d'éperons. Le nombre de ces hommes extraordinaires s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et que j'eus peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons.

Je leur distribuai des grains de rassade jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un très-grand plaisir. Ensuite leur montrant une pièce de ruban vert, j'en fis prendre le bout à l'un d'eux et je la développai dans toute sa longueur, la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés à la suite. Tous restèrent

tranquillement assis, aucun ne tenta d'arracher le ruban de la main des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Je le coupai alors par portions égales, et prenant à chacun le morceau qui lui restait à la main, je le lui nouai autour de la tête. Tous le gardèrent ainsi, sans y toucher, aussi long-tems que je fus avec eux. Aucun ne quitta la place que je lui avais assignée. Cette conduite paisible et docile leur fait d'autant plus d'honneur que mes présens ne pouvaient s'étendre à tous.

Ceux qui ont lu les Fables de Gay, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nu, qui, paré des colifichets d'Europe, va rejoindre ses compagnons dans les bois, se rappelleront *le Singe qui avait vu le monde*. Nous devrions pourtant considérer, nous qui méprisons leur penchant pour des grains de rassade, des rubans et autres bagatelles dont nous ne faisons point de cas, que, pour les Sauvages, ces ornemens sont les mêmes que ceux des peuples civilisés; la valeur même que nous attachons au diamant, est plus arbitraire que celle qu'ils mettent au verre: l'éclat du diamant est bien moins ce qui nous fait éprouver du plaisir à le posséder, que l'espèce de distinction flatteuse que s'en promet notre vanité, et l'on ne songe

pas assez qu'un Sauvage est plus distingué par un bouton de verre ou un grain de collier, qu'on ne peut espérer de l'être par une pierre précieuse, au milieu d'une nation policée.

Les Indiens que je venais de décorer n'étaient pourtant pas étrangers à tous ces ornemens : j'aperçus parmi eux, en les considérant attentivement, une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle, et quelques grains de collier de verre bleu, attachés à deux longues tresses de cheveux qui lui flottaient sur les épaules. Sa taille était énorme, et son visage peint d'une manière encore plus effroyable que le reste du corps. J'eusse voulu apprendre d'où elle avait eu ces bracelets et ces grains de rassade ; mais, malgré tous mes signes, je ne pus réussir à me faire comprendre. Un de ces Patagons, me montrant une pipe de terre rouge, me fit entendre que la troupe manquait de tabac ; je fis un signe à mes gens qui étaient restés sur la pointe du rivage, et aussitôt trois ou quatre accoururent, croyant que j'avais besoin de leur secours. Les Indiens, qui les avaient toujours attentivement observés, ne les virent pas plutôt avancer, que poussant un grand cri, ils se levèrent tous, prêts à s'enfuir et sans doute méditant d'aller chercher leurs armes. Voulant dissiper leurs craintes et prévenir tout accident,

je courus au-devant de mes gens, leur criant de retourner et de m'envoyer par l'un d'entre eux tout le tabac qu'il pourrait apporter. Les Patagons, revenus de leur frayeur, reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi et me chanta une longue chanson que je regrettai beaucoup de ne pouvoir comprendre.

Comme il achevait de chanter, M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise. Cet officier, qui avait six pieds, se voyait, pour ainsi dire, transformé en pygmée à côté de ces géans. Je dis géans, car ces Patagons ne sont pas simplement ce que l'on entend parmi nous par des hommes d'une haute taille; des cinq cents hommes rassemblés sous nos yeux, non-seulement les plus petits n'avaient pas moins de six pieds six pouces, mais leur carrure et la grosseur de leurs membres répondaient parfaitement à cette hauteur colossale.

Lorsque je leur eus distribué le tabac, les principaux d'entre eux m'invitèrent, par signes, à monter à cheval et à les suivre à leurs habitations; je ne crus pas devoir me rendre à leurs instances, je répondis que j'avais besoin de retourner au vaisseau. Pendant cette conférence muette, un vieillard posait à plusieurs fois la tête sur des pierres, fermait un instant les yeux, portait ensuite la main à sa bouche et montrait

le rivage, voulant sans doute me dire que si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient des provisions. Je crus également prudent de me refuser à cette proposition.

Je les quittai sans qu'aucun se présentât pour nous suivre. Tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens, dont probablement ils se servent pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Leurs chevaux sont très-petits, en mauvais état, mais très-prompts à la course; les femmes, ainsi que les hommes, les montent sans étriers, et avec tant d'adresse qu'ils allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte de grosses pierres extrêmement glissantes.

CHAPITRE II.

ROUTE au port Famine , par le détroit de Magellan. — Îles Falkland. — Retour au Port-Désiré. — Nouvelle entrée dans le détroit. — Navigation au cap Monday. — Retour , et passage aux îles de Disappointment.

Nous entrâmes, avec le flot, dans le détroit de Magellan, dont la largeur est d'environ neuf lieues. Mon intention n'était pas de le traverser ; mais de mouiller dans un endroit commode pour y faire de l'eau et du bois avant d'entreprendre la recherche incertaine des îles Falkland. Dans notre course sur la rive méridionale, nous ne vîmes qu'un seul Indien, qui ne cessa de nous faire des signes, tant qu'il fut à portée de nous apercevoir. Nous observâmes quelques guanaques sur les collines, quoique Wood, dans sa relation, prétende qu'on n'en trouve point sur la Terre de Feu. Le soir, nous fûmes appelés à grands cris par six Indiens de l'île Sainte-Elisabeth, mais les matelots étaient trop fatigués, je ne voulus pas les employer à mettre un canot en mer.

Nous descendîmes, le 24, mon lieutenant et moi, sur la pointe Sandy, et tandis que les ma-

telots longeaient la côte avec le canot, nous le suivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe est boisée, on y trouve des sources d'eau douce, les arbres et la verdure y offrent un coup d'œil très-agréable dans une étendue de quatre ou cinq milles. Le dessus de la pointe présente une plaine unie; la terre était couverte de fleurs qui embaumaient l'air d'un parfum délicieux. Parmi une prodigieuse quantité de plantes, nous remarquâmes des pois dont les tiges étaient fleuries. Nous fîmes près de douze milles au milieu de cette riante prairie émaillée de fleurs et entrecoupée de plusieurs ruisseaux d'une eau douce et transparente. Nous y vîmes des certaines d'oiseaux auxquels nous donnâmes le nom d'*Oies peintes*, à cause de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs; mais nous ne découvrîmes point la baie qui était l'objet de nos recherches. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes, que des feux à peine éteints nous firent juger récemment abandonnées par les Sauvages. Cette contrée abonde en oies, en sarcelles, en bécassines; l'air vif qu'on y respire donne un si violent appétit, que nos gens auraient mangé trois fois leur ration en un jour.

Le 26, au matin, nous gouvernâmes vers le port Famine, et, le 27, nous y fîmes à l'ancre, dans une position d'autant plus favorable et con-

forme à nos besoins, que le long des côtes flotte une quantité de bois assez considérable pour en charger aisément mille vaisseaux. L'eau de la Sedger, qui se décharge dans la baie, est excellente. Je remontai cette rivière un peu au-dessus de son embouchure, mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, restent en grand nombre cachés sous l'eau; mon canot donnant contre un des troncs, fut percé du coup, et nous n'eûmes que le tems de regagner le rivage. Je ne pense pas qu'on puisse voir des arbres d'une plus belle élévation, que ceux qui bordent la Sedger; ils seraient très-propres à fournir nos plus gros vaisseaux d'excellens mâts; il y a de ces arbres qui ont plus de huit pieds de diamètre sur vingt-quatre de circonférence, de manière que quatre hommes, en se tenant les mains, ne pourraient pas les embrasser. On trouve ici en abondance le poivrier et l'écorce de Winter; ce qui, malgré la rigueur du climat, ajoute beaucoup à la beauté de ces végétaux, c'est la présence d'une foule innombrable de perroquets et d'autres oiseaux d'un plumage magnifique. Nous prenions tous les jours des oies, des canards et toutes sortes de poissons, plus qu'il n'en fallait pour nourrir les deux équipages.

Le pays compris entre le port Famine et le

cap Forward, qui n'en est éloigné que de quatre lieues, est on ne peut plus agréable; il est arrosé par trois belles rivières et plusieurs ruisseaux. Le nord de la côte, que je visitai aussi, ne se présente pas sous un aspect moins intéressant. Sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendrait, par la culture, une des plus belles contrées du monde. J'y ai souvent reconnu sur le sable les traces de plusieurs bêtes féroces; mais je n'y en ai rencontré aucunes. Un soir, trois lavandiers qui s'étaient endormis dans une tente que j'avais fait dresser au bord d'un ruisseau, furent réveillés en sursaut par des rugissemens épouvantables et toujours croissans, que les ténèbres de la nuit et l'espèce d'abandon où ils se trouvaient dans ce lieu solitaire, augmentaient encore à leur imagination troublée: un feu qu'ils allumèrent et qu'ils eurent soin d'entretenir, les sauva de ce danger. Les terribles animaux n'osèrent pénétrer dans la tente, mais toute la nuit ils rôdèrent autour, ne cessant de rugir d'une manière horrible. Au point du jour ils disparurent.

Les deux vaisseaux étant suffisamment pourvus de bois et d'eau, seul objet qui nous avait fait entrer dans le détroit, nous quittâmes le port Famine, le 5 janvier (1765) à quatre heures du matin, et nous rentrâmes dans

l'Océan pour aller reconnaître les îles Falkland.

Nous n'eûmes rien de remarquable jusqu'au 12, que nous revîmes la terre devant nous, et présentant l'apparence de trois îles. Je reconnus, en approchant, que les terres qui nous avaient paru séparées, étaient unies entre elles par une plus basse, que bientôt même je vis s'étendre au loin dans le sud. Je ne doutai plus que ce ne fût celle qui est marquée dans les cartes sous le nom de Nouvelles Îles (*New-Islands*). Nous nous trouvions engagés dans des parages fort dangereux. Le 13, après une pluie d'une extrême violence, il s'éleva tout à coup des lames telles que je n'en avais jamais vues, et qui nous portant sur le rivage avec une vitesse extraordinaire, nous mirent dans une triste situation. Nous ne parvînmes qu'avec une excessive difficulté à éviter les deux îles basses que nous avions à l'est. Pendant cette tempête, nos canots se trouvaient à la merci des vagues, et j'avais les plus vives appréhensions et pour eux et pour nous, lorsqu'à une très grande distance j'en aperçus un, vers lequel je dérivai aussitôt. C'était le canot de la *Tamar*, commandé par M. Grudman, second lieutenant. Cet officier ayant découvert une baie commode, avait tout bravé pour venir m'en informer. Elle se trouva, en effet, telle qu'il nous l'avait annoncée et surpassa même

nos espérances. Cette baie en renferme à basbord deux autres plus petites où les vaisseaux peuvent mouiller dans une parfaite sécurité; chacune de celles-ci sert d'embouchure à un ruisseau dont les eaux sont très-fraîches. Nous entrâmes ensuite dans celle qui a le plus d'étendue et nous la nommâmes port *Egmont*, en l'honneur du comte d'Egmont, premier lord de l'Amirauté. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus beau port; tous les vaisseaux d'Angleterre pourraient y mouiller à l'abri des vents.

Les oies, les canards, les sarcelles et d'autres oiseaux s'y rencontrent en si grande quantité, que nous étions las d'en manger. On n'y trouve d'autre bois que les troncs d'arbres qui flottent le long des côtes et qui vraisemblablement y sont portés du détroit de Magellan. Les loups marins et les pingoins y sont en tel nombre qu'on ne saurait marcher sans les voir fuir par troupes. On rencontre aussi le long des côtes beaucoup de lions de mer; ils sont d'une taille énorme et nous parurent des animaux très-formidables, nous en vîmes quelquefois un seul se défendre plus d'une heure contre douze chasseurs. Je fus un jour attaqué inopinément par un d'eux, qui, d'une seule morsure, mit en pièces un chien très-fort que j'avais avec moi. Je n'échappai qu'avec beaucoup de peine à cette bête

féroce, dont l'espèce n'est pas la seule à redouter sur ces côtes.

D'autres animaux, non moins terribles et assez ressemblans à des loups, d'aussi loin qu'ils nous apercevaient, couraient sur nous; quatre d'entre eux s'avancèrent dans l'eau pour attaquer les gens du canot, occupés à sonder la rive méridionale; ceux-ci, n'ayant point alors d'armes à feu, gagnèrent le large; le lendemain, comme nous combattions un lion marin d'une grosseur étonnante, un de ces quatre animaux reparut fondant sur nous; un coup de feu nous en délivra; ce même jour nous en tuâmes cinq.

Ces quadrupèdes auxquels nos équipages donnèrent le nom de loups, ont bien plus de ressemblance avec le renard, excepté dans la taille et dans la forme de la queue. Ils sont de la grosseur d'un chien ordinaire, leurs dents sont longues et tranchantes, ils se creusent des terriers, autour desquels nous avons souvent vu épars des membres de loups de mer et des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Nous ne trouvâmes d'autre moyen de nous en défaire que de mettre le feu aux bruyères, ce qui les enveloppa dans un incendie qui dura plusieurs jours.

Je pris possession de ce port et des îles adjacentes, nommées Falkland, au nom du roi de la Grande-Bretagne. Cette terre est probablement

celle que Cowley a désignée sous le nom d'île Pépys; la carte qu'il a jointe à sa relation, présente exactement la figure de ces îles avec un détroit qui les sépare au milieu.

Nous sortîmes du port Ezmont, le dimanche 27 janvier. Deux caps remarquables que nous vîmes dans la journée, reçurent, l'un, le nom de cap *Tamar*, l'autre celui de cap *Dauphin*. Nous faisons route vers le port Désiré et nous eûmes la terre en vue, le 6 février. Depuis les îles Falkland, le nombre des baleines fut si grand autour de notre vaisseau, qu'il rendit notre navigation dangereuse; nous nous vîmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons. Près du port, je rencontrai la *Floride*, vaisseau qui m'apportait d'Angleterre les approvisionnement nécessaires à notre voyage. M. Dean, qui le montait, m'ayant informé que son vaisseau était en très-mauvais état, je résolus de gagner quelque port du détroit de Magellan où nous pourrions prendre à bord les provisions; ce qui s'exécuta, après des réparations qui n'étaient pas moins indispensables à la frégate la *Tamar*.

Le 6, nous découvrîmes un vaisseau qui parut, pendant plusieurs jours, régler sa marche sur la nôtre et imiter tous nos mouvemens, ce qui me le rendit suspect : nous nous mîmes en

travers, le 18, pour attendre la *Floride*, il s'y mit de même, conservant sur nous l'avantage du vent; le soir, le flot nous portant sur le rivage méridional du détroit, nous laissâmes tomber l'ancre; les premiers rayons du jour nous montrèrent notre satellite également à l'ancre à trois lieues sous le vent. Comme je me disposais à profiter de la marée montante, je le vis mettre aussitôt à la voile et nous suivre; je fis alors monter huit canons sur le pont et j'ordonnai qu'on les placât d'un seul côté.

Cependant le vaisseau inconnu s'approchait sans arborer de pavillon, ce qui donnait lieu à diverses conjectures. En ce moment la *Floride*, qui venait mouiller auprès de nous, échoua sur un banc de sable. A la vue du danger qu'elle courait, le bâtiment étranger, qui en était fort près, jeta l'ancre, arbora pavillon français et envoya deux canots la secourir. J'en détachai aussi à l'instant deux du *Dauphin* et un de la *Tamar*; enjoignant de ne pas permettre aux Français de monter à bord et de les remercier civilement. Mes ordres furent ponctuellement exécutés. Nos canots remirent la *Floride* à flot et m'apprirent à leur retour que le vaisseau français contenait un nombreux équipage et beaucoup d'officiers.

C'est au port Famine, où nous restâmes du

20 au 25, que la *Floride* nous remit les provisions qu'elle avait apportées. J'ordonnai au capitaine de ce vaisseau, de retourner en Angleterre aussitôt qu'il pourrait mettre en mer. Quant à moi, je fis voile avec la *Tamar*, voulant sortir du détroit avant que la saison fût trop avancée.

Nous revîmes le vaisseau français au sud de la pointe Shut-up, où il était ancré de manière que son arrière touchait presque à la forêt, et des deux côtés nous aperçûmes des piles de bois qu'il avait coupées, ce qui nous fit présumer que son but était de prendre un chargement pour la colonie française établie aux îles Falkland; mais je ne puis concevoir, s'il n'avait pas eu d'autre dessein, pourquoi il s'était si fort avancé dans le détroit. J'appris à mon retour en Angleterre que ces coupes de bois étaient réellement l'objet de sa mission, et que ce navire était l'*Aigle*, commandé par M. de Bougainville.

Ce que nous vîmes de plus remarquable en continuant notre route, ce sont les montagnes qui bordent le détroit un peu à l'est du cap Galand et aux environs d'une baie très belle et sablonneuse qu'on nomme baie de Wood; je ne crois pas que les Cordilières soient plus hautes et plus affreuses : elles sont escarpées de toutes

parts, hérissées de pointes, et couvertes de neige depuis leur sommet jusqu'à leur base.

Nous parvînmes, le 1^{er}. mars, à la hauteur du canal Saint-Jérôme, dont l'embouchure est à une lieue environ de la rivière Batchelor. Nous fûmes joints en cet endroit par deux ou trois pirogues de Sauvages dont quelques-uns eurent enfin la résolution de monter à bord. Ces pirogues étaient d'écorce d'arbre et d'une construction mal conçue; ceux qui les conduisaient avaient un air misérable; ils étaient au nombre de sept, quatre hommes, deux femmes et un enfant; une peau de loup marin leur couvrait les épaules, du reste ils étaient nus: ils portaient des arcs qu'ils me présentèrent, les flèches étaient faites de roseaux et armées d'un caillou verdâtre.

Lorsque nous fûmes à l'ancre, nous fûmes visités par plusieurs autres Américains. Je leur donnai à tous des grains de rassade, des rubans et autres choses de peu de valeur, qui parurent leur faire le plus grand plaisir. J'allai les visiter à mon tour et je descendis avec quelques-uns de mes officiers, nous en fûmes reçus avec toutes les expressions de l'amitié. Ils nous offrirent avec empressement des fruits qu'ils avaient cueillis pour nous.

Le 2 et le 3, ayant dépassé le cap Quad,

nous gouvernâmes sur la rade d'Yorck où nous mîmes à l'ancre. Le lendemain je reconnus la rivière Batchelor et je la remontai dans une îole, l'espace de quatre milles. Je la trouvai large et profonde; son eau est bonne, mais si basse à son embouchure qu'il serait difficile au plus petit canot d'y passer avant le flot sans toucher.

Le 7, nous avions le cap Monday à l'ouest $\frac{1}{4}$ nord-ouest, à la distance de dix à onze lieues. Le 10, le cap Upright nous restait est $\frac{1}{4}$ S. E., à la distance de trois lieues. Du cap Monday au cap Upright, tous deux sur le rivage méridional et distans l'un de l'autre d'environ cinq lieues, la côte ne présente qu'une chaîne de rochers. Nous manquâmes de toucher sur ces récifs, et si le vaisseau n'eût viré promptement, nous eussions tous infailliblement péri. Un officier que j'avois envoyé pour reconnaître un mouillage, revint avec un chien que lui avaient donné des Américains. Une femme lui avait même offert un enfant qu'elle allaitait. On se doute bien que cette offre fut refusée; mais elle annonce une dépravation ou une misère excessive qui, dans le cœur de ces Sauvages, étouffaient le premier sentiment de la nature.

L'hiver alors commençait à régner sur ces tristes contrées, la neige enveloppait les montagnes, que nous avions vu découvertes en

arrivant ; nos matelots étant continuellement exposés sans vêtement aux rigueurs du froid , je fis distribuer indistinctement à toutes les personnes de l'équipage deux balles d'un gros drap de laine. Aussi malgré les pluies continuelles et mille sujets de découragement , l'ardeur des matelots ne se rallentit point : ils étaient gais et bien portans.

Parvenus, le 17, à mouiller dans la baie qui se trouve sur la rive orientale du cap Monday , nous en sortîmes le 23 , pour chercher à pénétrer dans la mer du Sud , d'où s'élançaient déjà des lames d'une grosseur extraordinaire. Nous eûmes une tempête affreuse , à la vue de cette côte toute bordée de rochers à fleur d'eau. Le ciel était couvert des nuages les plus épais ; la pluie semblait annoncer un nouveau déluge et nous nous trouvions dans une nuit ténébreuse , au milieu des écueils et des brisans. Notre voile fut emportée sur ses cargues , notre pont était continuellement sous les eaux , nous nous attendions à chaque instant à périr ; enfin le 27 nous eûmes le bonheur de gagner un mouillage à l'est du cap Monday. Deux fois nous étions parvenus à quatre lieues de la baie Tuesday , et deux fois nous en avions été repoussés à la distance de dix ou douze lieues.

Les pluies furent continuelles jusqu'au 31 ,

et des tempêtes violentes nous firent de nouveau courir les plus grands dangers. Le 1^{er} avril, nous nous vîmes portés vers l'est, j'envoyai deux canots découvrir un mouillage, l'un sur la côte méridionale, l'autre sur la côte du nord. Celle-ci en offrait deux favorables. Un des officiers me dit au retour, qu'il avait rencontré des Américains dont les pirogues étaient d'une construction bien différente de celles que nous avions vues dans le détroit. Ce n'étaient plus des écorces d'arbres nouées aux deux bouts, mais des planches cousues ensemble, qu'un morceau de bois court, mis en travers, tenait écartées, à peu près comme les bateaux que font les enfans avec des cosses de pois. Ces Américains lui parurent encore plus abrutis que les précédens : ils étaient nus, malgré le froid excessif, et mangeaient un morceau de baleine déjà putréfiée, dont l'odeur infecte se répandait au loin. L'un d'eux découpait avec les dents ce mets dégoûtant et en distribuait les morceaux à ses compagnons, qui les dévoraient avec avidité. Un de nos matelots s'étant endormi, ils lui coupèrent le pan de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Comme nous étions à l'ancre, nous vîmes sept ou huit Américains dans une pirogue, à la pointe occidentale de la baie. Nous fîmes inuti-

lement plusieurs signes pour les inviter à venir à bord. Je me rendis alors auprès d'eux sur une îole. Mes présens les charmèrent bientôt. Je leur donnai à tous du biscuit et j'eus agréablement surpris de voir que lorsqu'un morceau tombait, aucun d'eux n'osait le ramasser sans ma permission. Nos gens s'étant mis à faucher de l'herbe pour quelques moutons qui nous restaient, les Américains coururent aussitôt en arracher et en emplirent notre bateau. J'étais touché de leur attention, et je les invitai à entrer dans le vaisseau. Quelques-uns s'y étant déterminés enfin, je leur fis de nouveaux présens. Jaloux de les égayer, des matelots se mirent à danser tandis qu'un bas-officier jouait du violon. Ce spectacle les ravit tellement qu'un d'eux pour en témoigner sa satisfaction, courut chercher un petit sac de peau de loup marin, d'où il tira une graisse rouge dont il frotta le visage du musicien. Il voulait absolument me faire le même honneur, mais ma modestie fut insurmontable sur ce point, je refusai obstinément cette marque de distinction. L'amitié qu'ils avaient conçue pour nous était si vive que nous eûmes beaucoup de peine, après quelques heures de divertissement, à les décider à rentrer dans leur pirogue.

Nous nous trouvions, le 9 avril, à la hauteur

du cap Pillar. La mer était extrêmement bouleuse; craignant à chaque instant que les vents d'ouest ne nous fissent faire dans le canal une marche rétrograde de plusieurs lieues, je profitai d'un vent frais qui nous vint du S. E. et déployant toutes les voiles, je m'éloignai enfin de ces côtes redoutables, faisant près de sept milles par heure: le soir nous en étions à vingt lieues.

Nous sortîmes ainsi ce même jour, 9 avril, du détroit de Magellan, où nous étions entrés le 17 février. Toutes les difficultés que nous eûmes à y supporter ne peuvent être attribuées qu'à la saison équinoxiale, saison ordinairement orageuse. Ce détroit sera toujours la route préférable pour se rendre dans la mer du Sud, si on y entre dans le mois de décembre; alors une flotte entière pourrait le traverser en trois semaines. Il offre d'ailleurs un avantage dont on se verrait privé en doublant le cap Horn: on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits et divers autres végétaux anti-scorbutiques. C'est à l'usage de ces plantes que je me crois redevable de la santé dont, malgré la rigueur du froid et des travaux excessifs, nos équipages ont constamment joui durant cette navigation. Personne n'eut la plus légère atteinte de scorbut ni d'aucune autre maladie.

Nous avions dirigé à l'ouest. Le 26 avril, nous

eûmes en vue l'île Masafuero, les nuages nous déroberent celle de Juan Fernandès. Nous gouvernâmes sur la première; j'envoyai, le 27, dès l'aube du jour, un canot armé sur la pointe de la côte orientale, pour reconnaître un mouillage. Nous y abordâmes sur le midi. Cette île est d'un riant aspect et boisée en grande partie. Nous vîmes seulement du côté du nord quelques prairies où paissaient des chèvres sauvages; ce côté est le plus agréable. Nous mouillâmes, le 28, sur un banc de sable à l'est et vis-à-vis d'une très-belle cascade, qui donne une eau excellente. La côte étant garnie de rochers, j'ordonnai à ceux que j'envoyai faire de l'eau et du bois, d'emporter des corsets de liège et ils s'en servirent avec succès, mais plusieurs faillirent être dévorés par des goulus de mer. Un de ces poissons, long de vingt pieds et d'une grosseur non moins étonnante, se saisit, aux yeux de nos matelots, d'un énorme veau marin, qu'il avala d'un seul trait. Nos gens tuèrent quelques chèvres qui avaient un goût excellent; l'une d'elles me parut avoir été déjà prise, elle avoit à l'oreille droite une fente que je jugeai avoir été faite pour la marquer.

Le soir, les lames étaient si grosses qu'un canonnier et un matelot qui étaient à terre, n'osèrent s'exposer à regagner le canot. Le lende-

main, quoique les vagues fussent encore très-fortes, la crainte d'être abandonné dans cette île déterminâ le canonnier, qui se mit à la nage et parvint au bateau; mais le matelot, malgré son corset de liége, n'eut jamais le courage de le suivre. Persuadé qu'il se noierait infailliblement et préférant une mort naturelle dans ce lieu désert, il faisait de tendres adieux à ses camarades, leur souhaitant toutes sortes de prospérités, lorsque le contre maître, qui n'avait pas craint de se jeter au milieu des vagues, tenant le bout d'une corde, arriva au rivage et tout en combattant sa résolution, lui passa adroitement au milieu du corps un nœud coulant. Ceux du canot, avertis par un signe, l'entraînèrent aussitôt en mer et le ramenèrent ainsi. Il avait bu tant d'eau qu'on le crut d'abord sans vie; on le suspendit par les pieds, et le jour suivant il était parfaitement rétabli.

Je nommai le même jour M. Mouat, qui commandait la *Tamar*, capitaine du *Dauphin*, sous mes ordres. Il fut remplacé dans son commandement par M. Cumming, mon premier lieutenant; celui-ci le fut à mon bord par M. Carteret, premier lieutenant de la frégate, où M. Kendal, un des contre-mâîtres du *Dauphin*, passa aussi en qualité de second lieutenant.

J'employai inutilement huit jours à chercher la terre de Davis, que l'on place à 27^d 30' et à cent lieues environ l'ouest de Copiapo au Chili. Le 22 mai, j'eus le chagrin de voir le scorbut se manifester; nos meilleurs matelots en étaient atteints, et il fit chaque jour de nouveaux progrès. Le 7 juin, à la hauteur de 14^d 5' de lat. sud, et 144^d 58' de long. ouest, nous reconnûmes deux petites îles. La moins grande, à mesure que nous approchions, offrait une riante perspective; ce n'était partout que des bosquets délicieux, mais de grosses lames en défendaient l'accès de toutes parts. Plusieurs Indiens parurent sur la plage, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent des feux qui sans doute étaient un signal, car aussitôt nous en vîmes paraître un également sur l'autre île. Les matelots atteints du scorbut, regardaient tristement, de dessus les gaillards où ils s'étaient traînés, cette terre fertile dont l'entrée leur était interdite. Ils voyaient des cocotiers avec leurs fruits, dont le lait est un des anti-scorbutiques les plus efficaces que l'on connaisse; ils supposaient avec raison que cette contrée devait produire des limons, des bananes et beaucoup d'autres fruits qui se trouvent généralement entre les tropiques; ils distinguaient même des écailles de tortues, éparses sur le rivage, et il leur était

aussi impossible de se procurer tous ces mets rafraîchissans, qui les eussent rendus à la vie, que si la moitié du monde les en eût séparés; position cruelle et qui aceroît de beaucoup la privation: la raison de l'homme alors est trop faible pour combattre la violence de ses desirs.

Comme nous prolongions la côte, les Indiens accoururent en poussant des cris et nous menaçant de leurs longues piques. Plusieurs se laissaient tomber à la renverse, et restaient quelque tems étendus à terre sans faire aucun mouvement, comme s'ils eussent été morts, voulant probablement nous donner à entendre qu'ils nous tueraient si nous tentions d'aborder; d'autres se prosternaient à diverses reprises, devant deux piques fichées en terre et surmontées d'un morceau d'étoffe en forme de drapeau, comme s'ils eussent invoqué contre nous la protection de quelque puissance invisible. Des canots que j'envoyai pour reconnaître la côte furent repoussés avec une sorte de fureur; des Indiens menacèrent même de les accabler de grosses pierres, qu'ils ramassaient sur la rive. Tous les signes d'amitié et de bienveillance furent inutiles; on leur jeta du pain et plusieurs bagatelles qui pouvaient leur plaire, aucun ne daigna y toucher; ils s'avancèrent dans l'eau, épiant l'occasion de saisir le canot pour le tirer sur le ri-

vage, où probablement les nôtres eussent été massacrés. Nos gens, qui prévoyaient bien leur dessein, voulaient tirer sur eux ; mais l'officier qui les commandait, les en empêcha. La côte ne présentait aucun mouillage, et il eût été inhumain d'en faire périr les habitans dans l'unique dessein de se venger des intentions hostiles qu'on leur présumait.

Ces Indiens sont d'une couleur bronzée, bien faits, vigoureux et fort agiles ; je n'ai jamais vu d'hommes si légers à la course. Ceux de la seconde île nous firent la même réception : la rive nous parut également inaccessible. Les Sauvages, en nous voyant partir, continuaient leurs gestes menaçans ; je fis tirer, par-dessus leur tête, une pièce de huit livres de balles, et tous s'enfuirent dans les bois. Nous cinglâmes vers l'ouest, en quittant ces îles, que je nommai *îles de Disappointment*, pour n'avoir fait que montrer à nos malades, ce qui leur était si nécessaire dans leur situation déplorable.

CHAPITRE III.

Iles du roi Georges, et découverte de plusieurs autres.
— Arrivée à Tinian. Description de cette île. Ses habitans. Ses productions. — Route à Batavia. Séjour dans ce port. — Passage au cap de Bonne-Espérance. — Retour en Angleterre.

UNE autre terre, que nous découvrîmes le 9, nous présenta des habitans qui n'étaient pas mieux disposés en notre faveur. Voyant nos canots en mer, ils s'avancèrent dans l'eau, poussant des cris et armés comme les Sauvages des îles de Disappointement. L'un d'eux portait une longue perche au haut de laquelle était attachée une pièce de natte qui, sans doute, était leur étendard. Bientôt plusieurs grandes pirogues se joignirent à eux; d'autres Indiens, au même instant, s'élançèrent des rochers. Un de ces Sauvages entra dans le bateau de la *Tamar*, se saisit lestement de la veste d'un matelot, et l'emporta en nageant entre deux eaux jusqu'au rivage; un autre voulait s'emparer du chapeau d'un contre-maître, mais celui-ci eut le tems de faire échouer son projet, parce que l'Indien, ne sachant comment s'y prendre, au lieu de lever avait tiré à lui.

Ne pouvant réussir à trouver un mouillage en cet endroit, nous dirigeâmes vers la pointe occidentale de l'île, tandis que nos bateaux suivaient en sondant le long du rivage; mais les Sauvages, dont nous étions déjà éloignés d'une lieue, n'étaient pas satisfaits de s'en être tirés aussi paisiblement; je m'aperçus que deux doubles pirogues très-grandes couraient sur nous. Nos canots leur donnèrent la chasse et les firent échouer. Ces insulaires paraissaient déterminés à empêcher qu'on ne descendît sur leur côte; ils se présentèrent armés de pierres et de bâtons, nos gens furent contraints de faire feu et en tuèrent deux ou trois. L'un d'eux, quoique percé de trois balles au milieu du corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, et mourut en la lançant sur nous. Il vint tomber près de nos bateaux; les Sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever et se retirèrent sur l'îlot, emportant leurs autres morts. Leurs deux pirogues, que nous prîmes, étaient longues d'environ trente-deux pieds et d'une construction remarquable. Elles étaient faites de planches fort bien travaillées, sur lesquelles on voyait même des sculptures; chaque couture était couverte d'une bande d'écaille de tortue, pour empêcher l'eau de pénétrer. Le fond de ces bateaux étant fort étroit, on les accouplait à une distance de six à sept pieds,

en les assujétissant l'un à l'autre par des pièces de bois. C'est sur cette espèce de pont, souvent garni de personnes assises, et entre deux mâts placés au milieu des pirogues, qu'était tendue la voile, ordinairement faite de nattes, si j'en juge par celle que j'ai précieusement conservée, comme un des plus jolis tissus que j'aie jamais vus. Leurs pagaes, ou rames, ne sont pas moins curieuses, leurs cordages paraissent d'écorce de cocotiers et sont aussi forts que les nôtres.

Comme nous tentions la descente de l'ilot, les Indiens s'étant de nouveau montrés en grand nombre, je pris le parti de les effrayer par un coup de canon, et tous en effet disparurent aussitôt. Le soir, nos gens ramassèrent dans l'île quelques noix de cocos. J'y descendis le lendemain et j'y passai la journée. Les Insulaires avaient entièrement abandonné leurs maisons pour se réfugier dans les bois. Ces cabanes sont de peu d'apparence, mais bâties dans une situation agréable. On y respire un air frais et délicieux, à l'ombre d'un bois planté de grands arbres, dont plusieurs espèces nous étaient inconnues. Nous trouvâmes dans ces habitations la manivelle d'un gouvernail qui nous parut avoir dû appartenir à une chaloupe hollandaise. Ce vaisseau s'était-il brisé sur la côte, ou les Indiens étaient-ils parvenus à se défaire des Hollandais?

c'est ce qu'il serait difficile de découvrir. Nous trouvâmes aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre et quelques petits outils de fer, qui venaient sans doute aussi des maîtres de la chaloupe. Je m'emparai de tous ces effets, à l'exception d'un outil de fer exactement semblable à une hache de charpentier, et dont la lame était une coquille d'huître perlière. J'observerai que le rivage était couvert de ces coquilles. On pourrait y établir une pêcherie de perles, et la plus considérable, peut-être, qu'il y ait au monde. Ces Insulaires ont une grande vénération pour les morts. Leurs tombeaux se trouvent à une très-petite distance des maisons; ce sont des bâtimens ombragés par de grands arbres. Leurs puits sont si petits qu'il suffit d'y puiser deux ou trois fois avec une coquille de coco, pour les mettre à sec; mais ils ne tardent pas à se remplir. Nous n'aperçûmes dans cette île aucun animal venimeux, seulement les mouches y sont insupportables; elles nous couvraient de la tête aux pieds. On y trouve beaucoup de perroquets, surtout une espèce de colombes d'une rare beauté, et tellement douces et familières qu'elles nous approchaient sans crainte, et nous suivaient même dans les cabanes indiennes. Les plantes anti-scorbutiques dont l'île est couverte, et dont nous fîmes une grande provision, nous furent

d'un si grand secours, que bientôt tous nos malades furent parfaitement rétablis.

Le lendemain 12, nous reconnûmes une autre île à l'ouest. Les habitans n'aperçurent pas plutôt notre vaisseau qu'ils accoururent sur le rivage. Ils étaient armés comme ceux des autres îles, et comme nous voguions près de la côte, ils nous suivirent l'espace de plusieurs lieues. Telle est la chaleur de ce climat, qu'ils nous parurent souffrir d'une si longue course; souvent ils la suspendaient pour se rafraîchir; les uns se plongeaient dans la mer, les autres s'étendaient sur le sable arrosé des lames qui se brisent sur la rive.

Pendant ce tems nos bâtimens à rames sondaient le long de la côte; les Indiens ayant compris à nos signes que nous avions besoin d'eau, nous avaient fait entendre qu'il fallait encore avancer. Arrivés devant un village construit comme celui que nous avions visité, nous vîmes un vieillard que suivait un jeune homme, descendre vers le rivage; sa taille était haute, et une barbe blanche lui tombait jusqu'à la ceinture. Son autorité nous parut celle d'un chef ou d'un roi; s'approchant seul de la côte, d'une main il tenait un rameau vert, de l'autre il pressait sa barbe contre sa poitrine. Dans cette attitude, il prononça d'un ton cadencé, un grand

discours , que nous regrettions beaucoup de ne pouvoir comprendre. Tant qu'il parla , nos présens jetés sur le rivage y restèrent sans qu'il voulût s'interrompre et sans qu'aucun osât les ramasser ; mais lorsqu'il eut achevé , il nous jeta son rameau et accepta nos dons. Augurant bien de ce peuple , nous lui fîmes signe de poser bas les armes et presque tous obéirent. Alors un de nos officiers osa se rendre près d'eux. Ces Indiens l'entourèrent aussitôt , examinant ses habits , et surtout sa veste , avec beaucoup de curiosité. Il l'ôta et leur en fit présent ; mais cette générosité était imprudente : un d'eux lui dénoua sa cravate , la lui arracha et s'enfuit. D'autres sans doute allaient l'imiter. L'officier sentant son inconséquence , regagna comme il put son canot à la nage.

Nous donnâmes à ces différentes îles que nous venions de découvrir , le nom d'*îles du roi Georges*. Cette dernière se trouve au 14^d. 41^r de lat. sud , et au 149^d. 15^r de long. ouest.

A environ quarante-huit lieues de ces îles dans la direction du sud 80^d. ouest , nous en découvriâmes une d'un aspect très-agréable , que je nommai *île du prince de Galles*. Nous ne pûmes y aborder , à cause des écueils qui remplissent la côte ; mais elle me parut très-peuplée , et avoir au moins vingt lieues de lon-

gueur ; une autre que nous reconnûmes le 27 , reçut le nom d'*île du duc d'Yorck*. Notre navigation avait été très-rapide et fort dangereuse. Ces deux îles sont distantes l'une de l'autre de 359 lieues, et toute cette partie de l'océan est remplie de terres basses sur lesquelles un vaisseau peut se trouver avant d'en avoir eu connaissance. La grande population de ces îles me fit supposer l'existence d'un continent peu éloigné, dont j'eusse volontiers tenté la découverte ; mais j'en fus détourné par la mauvaise santé des équipages. Dans tout ce trajet, l'île du duc d'Yorck est la seule qui nous ait procuré quelques rafraîchissemens. Elle nous parut n'avoir jamais été habitée.

Le 2 juillet, aux premiers rayons du jour, nous en découvrîmes une d'un aspect enchanteur. Elle est basse et unie, couverte d'arbres entre lesquels les cocotiers se font remarquer facilement ; mais les lames se brisaient avec violence sur son rivage marécageux, et la jugeant inabordable, nous sentîmes diminuer de beaucoup le plaisir que nous causait son agréable perspective. Un millier d'Indiens étaient rassemblés sur la grève et bientôt une soixantaine de pirogues ramèrent vers nos vaisseaux. Ces Sauvages nous considérèrent attentivement ; l'un d'eux, nous joignant à la nage,

monta sur le plat bord de notre navire et s'y assit en riant aux éclats. Il en parcourut ensuite l'intérieur, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvait sous sa main, ce qui lui fut impossible, parce qu'étant nu, il ne pouvait rien cacher. Les matelots lui mirent une veste et des culottes; dans cet accoutrement, il avait toutes les manières d'un singe habillé, et nous amusa beaucoup. Il régagna sa pirogue dans cet habillement après avoir mangé du pain avec avidité et fait beaucoup de tours grotesques. Plusieurs autres, à son exemple, se glissèrent par les sabords, prirent tout ce qu'ils purent, et se sauvèrent à la nage. Ils parcouraient une très-grande distance, tenant leurs mains hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

La taille de ces Indiens est avantageuse et bien proportionnée, leur teint est clair, quoiqu'un peu bronzé; sur leur visage est peint un mélange d'intrépidité et d'enjouement. Leurs cheveux sont noirs, ils les laissent croître et les attachent différemment derrière leur tête. On en voit avec de longues barbes, quelques-uns n'ont que des moustaches, d'autres portent seulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils sont absolument nus. Leurs oreilles étaient percées, mais alors dénuées d'orne-

mens ; nous jugeâmes qu'ils en portaient quelquefois de fort pesans , car les oreilles de plusieurs leur tombaient sur les épaules. Un d'eux , paraissant un des chefs , avait pour ceinture un cordon chargé de dents humaines. C'était probablement un trophée de ses exploits guerriers. Tout ce que nous lui offrîmes en échange ne le tenta point à ce prix. La plupart étaient sans armes , mais plusieurs tenaient une lance fort large par un bout et garnie des deux côtés dans une longueur de trois pieds , de dents de goulu de mer aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de cocos , pour leur faire comprendre que nous en avions besoin ; mais au lieu de nous en procurer , ils cherchaient à nous dérober celles que nous avions.

Cette île à laquelle mes officiers voulurent donner mon nom , est située par 1^{d.} 18' de latitude sud , et 173^{d.} 46' de longitude ouest : nous n'y pûmes trouver aucun mouillage et je fus encore obligé de faire voile. La dyssenterie , causée par les chaleurs et les pluies continuelles , joignait ses ravages aux progrès toujours croissans du scorbut. Ces derniers maux nous venaient du manque de noix de cocos. Ces fruits sont un anti-scorbutique d'une efficacité étonnante : des malheureux attaqués au point d'en

avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir se soulever et de souffrir les douleurs les plus aiguës, s'ils mangeaient de ces noix, recouvreraient en peu de tems, quoique sur mer, leur santé, leurs forces et toute leur agilité. Nous n'eûmes pendant plusieurs jours en quittant l'île *Byron*, que de très-faibles brises et une mer calme. Le thermomètre montait souvent à 88^d, et fut long-temps sans descendre au-dessous de 81^d. Cette navigation dans un climat brûlant, est la plus longue et la plus dangereuse qu'on ait jamais faite.

Les îles des Larrons étaient à notre proximité et nous étions d'autant plus impatiens d'arriver à cette côte, que nous étions sûrs qu'elle nous procurerait des rafraîchissemens. Nous fûmes enfin portés rapidement au nord. Le 28, une foule d'oiseaux entoura notre vaisseau, et le 30, dans l'après-midi, nous vîmes terre dans l'ouest, demi-rumb nord. Nous reconnûmes que c'étaient les îles de Saypan, de Tinian, et d'Aiguigan. De loin, elles paraissaient n'en faire qu'une seule. Le côté oriental de ces îles est du N. E. quart N. et S. O. quart sud. La plus occidentale est Saypan. On compte dix-sept lieues depuis sa pointe N. E. jusqu'à l'extrémité sud-ouest d'Aiguigan. Ces îles sont éloignées l'une de l'autre de deux et trois lieues. Saypan est la

plus grande , Aiguigan la plus petite. Cette dernière est de forme ronde et ses terres sont plus élevées. Nous jetâmes l'ancre , à la pointe sud-ouest de Tinian , à cinq quarts de mille du rivage , dans l'endroit même où le lord Anson avait mouillé avec le *Centurion*. L'eau y était si transparente qu'on en apercevait le fond à une profondeur de cent quarante pieds.

Aussitôt je descendis à terre pour choisir un emplacement qui convînt à nos malades. Tous nos matelots étaient atteints du scorbut, et plusieurs étaient à la dernière extrémité. Nous vîmes plusieurs cabanes que les Espagnols et les Indiens avaient abandonnées l'année précédente ; il n'en était venu aucun cette année , et il n'était pas probable qu'ils y arrivassent de quelques mois : on y avait le soleil presque au zénith, et la saison des pluies était commencée.

Lorsque j'eus désigné un endroit favorable pour dresser les tentes , j'entrepris avec six ou sept de mes officiers , de pénétrer dans les bois , pour découvrir ces sites enchanteurs , ces perspectives ravissantes , ces prairies toujours vertes et parsemées de fleurs , paysages délicieux qu'animent par leur présence de nombreux troupeaux errans en liberté , et dont le lord Anson nous a donné une description si intéressante. Notre ob-

jet le plus important était néanmoins de nous procurer du bétail; mais le bois était si touffu, si fourré, que nous ne voyions pas à deux toises devant nous. Pour ne pas nous perdre dans une forêt presque impraticable, nous étions obligés de nous appeler les uns les autres. L'excessive chaleur nous avait fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos longues culottes et nos souliers, qui en un moment furent mis en lambeaux. Avec des peines infinies, nous vîmes à bout de traverser les bois, et nous fûmes bien surpris à la vue d'une contrée toute différente du tableau qu'on nous en avait fait. Les plaines étaient entièrement couvertes de roseaux et de buissons, plus hauts que nous en divers endroits, et dont les plus petits nous venaient à la ceinture; de tous côtés des ronces nous mettaient les jambes en sang; nous étions en outre, depuis les pieds jusqu'à la tête, couverts de mouches, qui, dès que nous voulions parler, nous entraient par pelotons dans la bouche, et souvent s'introduisaient jusques dans la gorge. Après une marche pénible de trois ou quatre milles, nous aperçûmes un taureau que nous tirâmes. Un peu avant la nuit, nous revînmes au point de notre débarquement, aussi mouillés que si nous eussions plongé dans l'eau et tellement harassés que nous avions peine à nous soutenir. J'envoyai aussitôt

quelques hommes chercher le taureau que nous avions tué.

Pendant ce tems , nos malades avaient été transportés à terre et placés sous les tentes. Le lendemain , 1.^{er} août , on en dressa de nouvelles , on descendit sur le rivage nos pièces à l'eau , et on nétoya le puits destiné à l'aiguade. C'est probablement dans ce puits que le *Centurion* fit son eau , c'était le plus mauvais que nous eussions encore rencontré depuis que nous étions en mer ; l'eau était jaunâtre et toute pleine de vers. La rade où nous avions mouillé est extrêmement dangereuse dans cette saison ; d'énormes masses de corail cachées sous un fond de sable , mettent continuellement les cables des ancres en danger d'être coupés.

J'étais aussi attaqué du scorbut. Je fis dresser ma tente sur le rivage ; la forge de l'armurier s'y établit également et l'on s'occupa de réparer les ferrures des deux vaisseaux. L'île produit des limons , des oranges amères , des cocos , des goyaves , le fruit à pain et quelques autres , mais nous ne pûmes y découvrir ni melons d'eau , ni oseille , ou autres végétaux anti-scorbutiques.

Durant toute notre navigation , nous n'avions pas perdu un seul homme , malgré de cruelles fatigues et une succession de températures bien opposées ; mais à Tinian , deux matelots mou-

rurent de la fièvre , et plusieurs autres furent attaqués de cette maladie après s'être guéris du scorbut. Je suis porté à croire que le climat de cette île est fort malsain , au moins dans la saison où nous y sommes venus ; à des pluies fortes et presque continuelles se joint une chaleur suffocante , le thermomètre laissé à bord fut généralement à 86^d , ce qui n'est que 9^d. au-dessus de la chaleur du sang ; à terre , il eût monté beaucoup plus haut. Les côtes de Guinée, les Indes occidentales, l'île même de St.-Thomas, qui est sous la ligne, ne m'avaient pas fait éprouver l'ardeur d'un ciel aussi brûlant. Cette chaleur dévorante n'est pas le seul inconvénient qu'il faille supporter à Tinian : on y voit en quantité des mille pieds, des scorpions et de grosses fourmis dont les morsures sont très-dangereuses. Il s'y trouve aussi beaucoup d'insectes venimeux qui nous étaient inconnus et qui par leurs piqûres causent des douleurs si aiguës que nous tremblions de nous mettre au lit. Ce n'est pas seulement sur le rivage qu'on était exposé à ces insectes ; ils avaient été transportés à bord avec le bois dont ils occupaient tous les recoins, et ne laissaient aucun repos aux matelots.

J'envoyai reconnaître les retraites du bétail ; à une grande distance de notre station , nos chasseurs découvrirent quelques animaux si farouches

qu'on pouvait à peine s'en approcher d'assez près pour les tirer. Ils les poursuivaient quelquefois vingt-quatre heures avant de les atteindre, et leurs peines encore ne pouvaient nous être d'aucune utilité : lorsqu'un de ces animaux avait été traîné l'espace de sept ou huit milles à travers les bois et les plaines hérissées de bruyères, il était couvert de mouches, exhalait une odeur fétide et n'était bon à rien. Le plus fâcheux, c'est que des fièvres longues et dangereuses étaient bientôt la suite de ces courses pénibles. Nous avions moins de difficulté à nous procurer de la volaille ; une grande quantité d'oiseaux de toutes les espèces peuplent les bois de cette île ; mais leur chair est en général d'un mauvais goût, et l'extrême chaleur les corrompait une heure après qu'ils étaient tués ; les sangliers, qui fourmillent dans cette contrée, faisaient notre plus grande ressource pour la viande fraîche. Ils sont très-séroces, et si gros que la plupart pèsent 200 livres.

Un endroit très-fréquenté par le bétail, et d'où on pouvait l'amener par mer, ayant été découvert par M. Gore, un de nos contre-maitres, nous fûmes bientôt abondamment pourvus de viande fraîche ; les fatigues diminuant, les fièvres diminuèrent aussi ; mais cet avantage fut chèrement acheté : il nous coûta trois hommes

qui, lorsqu'ils allaient aux provisions, périrent en voulant avancer à contre-tems sur un rivage souvent inabordable. Le poisson qu'on prend sur cette côte est très-beau, mais très-malsain. Le rédacteur du journal du lord Anson dit qu'on jugea devoir s'en abstenir entièrement à bord du *Centurion*, parce que ceux qui en avaient mangé s'en étaient trouvé incommodés. Nous avons mal interprété ce passage, présumant que ce poisson n'avait été nuisible que parce qu'on en avait usé avec excès. Nous acquîmes par notre propre expérience, une connaissance qui aurait pu nous coûter moins : tous ceux qui sur cette côte mangèrent du poisson, même sobrement, tombèrent malades et coururent risque de perdre la vie.

Tinian produit aussi du coton et de l'indigo en abondance : cette île serait d'un grand revenu si elle était située aux Indes occidentales. Tandis que nous étions en rade, j'envoyai la *Tamar* reconnaître l'île de Saypan, qui est d'une étendue plus considérable. La frégate mouilla sous le vent, à un mille du rivage. Ses gens descendirent sur une plage très belle et sablonneuse qui occupe six à sept milles. Ils remarquèrent, en se promenant dans le bois, plusieurs arbres très-propres à faire des mâts. Ils rencontrèrent beaucoup de sangliers et de guanaques,

mais ils ne virent ni bétail ni volatiles. Ils ne trouvèrent sur la côte aucune source d'eau douce, mais dans l'intérieur des terres ils aperçurent un grand étang dont ils n'approchèrent pas. Une quantité immense d'huîtres perlières amoncelées près du rivage et plusieurs autres vestiges leur firent présumer qu'on était venu dans cette île; peut-être les Espagnols s'y rendent-ils à certaines saisons de l'année pour y faire la pêche des perles. Ils virent aussi plusieurs de ces piliers de forme pyramidale et portant sur une base carrée, dont on trouve la description dans le voyage du lord Anson.

Nos malades étant parfaitement rétablis, le 1^{er}. octobre, nous mîmes à la voile et quittâmes cette rade après un séjour de neuf semaines. Le 3, dans la matinée, nous découvrîmes Anatacan, île remarquable par l'élévation de ses terres, et que le lord Anson avait reconnue avant de relâcher à Tinian. Nous vîmes, le 18, autour de notre vaisseau plusieurs oiseaux de terre qui paraissaient très-fatigués. Un d'eux que nous prîmes, nous parut d'une espèce rare : il était de la grosseur d'une oie; son bec et ses cuisses, d'un noir d'ébène, relevaient l'éclat de son plumage aussi blanc que la neige; son cou, d'un pied de longueur, était aussi grêle que celui d'une grue; son bec recourbé était si gros et si

long que nous nous étonnions que les muscles du cou pussent le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit et d'eau ; mais chaque jour il dépérisait et il mourut probablement faute d'une nourriture qui lui fût convenable. Il était devenu maigre au point que ce n'était plus qu'un squelette. Je ne crois pas que cet oiseau, qui diffère de toutes les espèces de toucan dont Edwards fait mention, ait jamais été décrit par les naturalistes. Ces oiseaux paraissent s'être écartés de quelques îles au nord desquelles nous avons passé et qui ne sont pas sur les cartes.

L'aiguille aimantée étant restée plein nord jusqu'au 22, je résolus d'abord de toucher aux îles Bashées, que nous avions alors à la distance de 6 lieues ; mais réfléchissant au danger de la navigation depuis ces îles jusqu'au détroit de Banca, je profitai d'un beau ciel et d'un vent frais, qui nous permettaient de forcer de voiles, et nous poursuivîmes notre route. Nous étions, le 3 novembre, à la vue de l'île de Timoan, que Dampierre cite comme pouvant procurer des rafraîchissemens. Nous y relâchâmes, le 5, dans une baie de la côte orientale. Les habitans, qui sont des Malais, nous parurent très-inolens. A notre approche, ils accoururent sur le rivage, tenant d'une main un grand couteau, de l'autre une lance, et ayant à la cein-

ture une espèce de poignard appelé *crit*. Ces apparences menaçantes ne nous empêchèrent pas de débarquer, et de leur exposer nos besoins; mais tout ce que nous pûmes en obtenir se réduisit à une douzaine de volailles, une chèvre et un chevreau. Ils rejetèrent d'un air méprisant des couteaux, des haches, et d'autres objets pareils que nous leur offrîmes en échange, et demandèrent des roupies; n'en ayant point, je leur présentai des mouchoirs, dont par grâce ils voulurent bien se contenter.

Ces insulaires sont d'une taille très-médiocre, mais parfaitement faits; ils sont presque noirs et vont nus, à l'exception d'un mouchoir qu'ils portent autour de la tête en forme de turban, et de quelques morceaux d'étoffes attachés à leurs reins par une agrafe d'argent. Nous n'aperçûmes aucune de leurs femmes: probablement qu'ils les dérobent à la vue des étrangers; leurs cabanes, construites en bambou, sont propres et régulières; elles s'élèvent sur des poteaux, à huit pieds environ au-dessus du sol. L'île nous parut fort agréable, elle est montagneuse et couverte d'arbres, notamment de chous palmites et de cocotiers; les fruits de ces derniers étaient l'objet de nos vœux, mais ils nous furent refusés. Un séjour de trente-six heures ne nous laissa pas le tems de visiter

cette contrée, qui vraisemblablement est fertile.

La baie nous fournit une pêche abondante, quoique les insulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poissons qui sont sur leurs côtes, parussent en prendre de l'ombrage. Cette baie sert d'embouchure à deux belles rivières, dont l'eau est si bonne que nous en fîmes une ample provision. Pendant que nous étions à l'ancre, un de nos officiers acheta d'un insulaire, un animal qui avait le corps d'un lièvre et les jambes d'un daim. Ne pouvant lui procurer l'espèce de nourriture qui lui convenait, il fallut le tuer, sa chair avait un très-bon goût. Durant notre mouillage devant cette île, les éclairs, la pluie, et les plus violens coups de tonnerre se succédèrent continuellement. Nous levâmes l'ancre, le 7, et les courans nous portèrent dans le sud-est, avec une vitesse extraordinaire.

Du 10 au 12, nous dépassâmes successivement l'île de Lingen, un groupe d'autres îles très-petites, que nous présumâmes être les îles Domines, celles de Pulo-Taya, de Pulo-Toté, de Pulo-Toupoa. A peu de distance de cette dernière, nous aperçûmes une petite jonque chinoise; le 13, nous vîmes à l'ancre un sloop qui arbora pavillon hollandais. J'envoyai le lendemain vers lui un de nos canots, l'officier fut

bien surpris de ne pouvoir se faire entendre. Ce bâtiment, où ne se trouvait pas un seul blanc, était monté par des Malais qui le reçurent civilement et lui offrirent du thé. Ce sloop, d'une construction remarquable, avait un pont de bambou; deux grosses pièces de bois, placées aux deux bouts du vaisseau, lui servaient de gouvernail. Nous nous trouvâmes le 15 en vue de la côte de Sumatra. Le 16, découvrant la pointe de Monopin-Hill et celle de Batacarang, nous laissâmes l'une à l'est et l'autre au sud-est, afin d'éviter l'écueil de Frédérick-Hendrick, et nous vînmes ensuite par le travers de la rivière Palambam. Nous aperçûmes dans ce trajet plusieurs vaisseaux hollandais.

Nous rencontrâmes, le 19, un senau anglais, de la compagnie des Indes, allant de Bencoolen à Malaca et au Bengale; son commandant, apprenant que nos provisions étaient corrompues, nous envoya un mouton, une douzaine de volailles, et une tortue, ce qui était, je pense, la moitié de ses provisions; il ne voulut rien accepter que nos remerciemens. Je lui paie ici un tribut de reconnaissance, et je regrette beaucoup de ne me rappeler ni son nom, ni celui de son bâtiment.

Le 27, nous entrâmes dans la rade de Batavia. Le lendemain, qui se trouva être le 29,

selon la vraie date d'Europe, sur laquelle nous avions perdu un jour en suivant le cours annuel du soleil, nous vîmes mouiller plus près de la ville, et nous saluâmes le fort de onze coups de canon qu'il nous rendit. Un gros vaisseau anglais de Bombay, qui se trouvait dans cette rade parmi plus de cent autres, nous salua de treize coups; le commandant du vaisseau amiral, que la Compagnie hollandaise entretient dans ce port, voulut se donner un air d'importance, et envoya un canot à mon bord. Le conducteur, homme d'assez mauvaise mine, me demanda insolemment qui nous étions, d'où nous venions, quelle était notre destination, et ajouta plusieurs autres questions non moins impertinentes; il se disposait même gravement à écrire mes réponses, mais je lui éparguai cette peine, en lui enjoignant de se retirer sur-le-champ; ce qu'il fit sans réplique.

Mon dessein était de partir de Batavia aussitôt que nous pourrions remettre en mer, sachant que l'air y est plus malsain qu'en aucun autre endroit des Indes. J'allai visiter le général, qui était à sa maison de campagne; j'y fus conduit très-obligamment par un officier chargé d'introduire les étrangers, et qu'on nomme le *sabandar*. Son excellence me fit un gracieux accueil, et me laissa le choix de prendre un logement dans

la ville, ou d'aller demeurer à un hôtel qu'il loue, avec le privilège exclusif de loger tous les étrangers : un habitant qui donnerait asile à un voyageur, seulement une nuit, paierait une amende de 500 risdales, à peu près 2500 livres argent de France. Il y a peu de grands édifices à Batavia. Les maisons joignent à une construction régulière tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable et commode. Les rues sont larges, et, comme celles de Hollande, traversées par des canaux, ce qui facilite le transport des marchandises qui arrivent ainsi par eau devant la porte des négocians, mais entretient une humidité pernicieuse aux habitans. Ces canaux, qui peuvent être d'ailleurs nécessaires à cette ville située au milieu d'un terrain marécageux, sont bordés de grands arbres, embellissement qui s'oppose à la libre circulation de l'air.

Peu de villes en Europe sont plus peuplées. Batavia est comme le point central où se réunissent toutes les nations, particulièrement les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais et les Javans. Les Chinois y ont un quartier séparé; dix ou douze de leurs plus grosses jonques y arrivent tous les ans. Leur commerce considérable est la source de l'opulence dont les Hollandais jouissent dans cette cité. Ses environs le cèdent à peine en ma-

gnificence à ceux de Londres, par la beauté des chemins bordés de canaux et le coup d'œil enchanteur que présentent les maisons de plaisance où les riches habitans vont respirer un air plus pur que celui de la ville. Le luxe y est tel que c'est presque un déshonneur d'être à pied.

Nous n'y restâmes que du 28 novembre au 10 décembre. Dès que nous eûmes embarqué des rafraîchissemens et des provisions pour le reste de notre voyage, nous remîmes en mer et gouvernâmes sur l'île du Prince, dans le détroit de la Sonde, où nous mouillâmes, le 14. Nous y restâmes jusqu'au 19; mais à peine eûmes-nous doublé l'île de Java, qu'une fièvre putride se manifesta dans nos équipages, et nous enleva trois matelots. Nous n'avions pas perdu un seul homme à Batavia, ce qui, malgré notre courte relâche, avait été regardé comme très-heureux. Nous ne fûmes pas quinze jours en mer que tous nos malades furent parfaitement rétablis.

Le 10 février (1766), nous eûmes en vue la côte d'Afrique. Elle paraissait coupée en plusieurs hautes montagnes entre lesquelles la terre s'abaissait en pente douce et couverte de sable blanc. Lorsque nous n'en fûmes plus qu'à environ deux lieues, nous aperçûmes une épaisse fumée; j'imaginai qu'elle était produite par des Hottentots, j'étais pourtant surpris qu'ils eus-

sent choisi cette partie de la côte pour leur résidence : on n'y voit ni arbrisseau, ni verdure, et la mer s'y brise avec tant de fureur que toute pêche y est impraticable. Nous entrâmes, le 13, dans la baie de la Table, malgré un vent du S. S. E. et un grain violent. Les Hollandais nous dirent qu'aucun de leurs vaisseaux n'aurait osé y entrer par un tems si contraire. Je me rendis, le lendemain, chez le gouverneur. C'était un homme très-âgé et très-affable, qui me reçut avec une extrême politesse, m'offrit un logement et me pria de disposer de sa voiture.

Je lui parlai un jour de la fumée que j'avais vu s'élever d'un endroit de la côte où tout annonçait la stérilité. Il me dit que depuis peu un autre bâtiment l'avait aussi aperçue, quoique cette terre, qu'on supposait être une île, fût inhabitée; mais deux vaisseaux hollandais de la Compagnie des Indes ayant, depuis deux ans, fait voile de Batavia pour le Cap, sans qu'on en eût depuis eu aucune nouvelle, il soupçonnait qu'ils avaient fait naufrage sur cette côte; des bateaux, qu'on y avait plusieurs fois envoyés pour éclaircir ces conjectures, n'avaient jamais pu y aborder, parce que la mer s'y brise avec trop de fureur. Je fus touché de ces particularités et regrettai de ne les avoir pas connues lorsqu'il m'eût

été possible de chercher à secourir ces infortunés.

Le Cap est une excellente relâche pour les vaisseaux qui ont à doubler cette pointe méridionale de l'Afrique ; le climat est frais, la campagne belle, et tout s'y trouve en abondance. On y admire le jardin de la Compagnie, au bout duquel est une belle ménagerie qui appartient au gouverneur. Nous appareillâmes, le 7 mars, après un séjour de trois semaines, pendant lequel les équipages s'étaient remis de leurs fatigues. Le 16, nous étions à la vue de l'île Ste.-Hélène. Quelques jours après, comme nous faisons voile par un très-beau tems et un vent frais, le vaisseau reçut une si violente secousse que nous crûmes avoir touché sur un banc. Nous fûmes tous alarmés et l'on courut sur le pont ; mais nos craintes se dissipèrent en voyant la mer se teindre de sang ; nous reconnûmes que nous avions donné sur une baleine ou un grompus.

Le 25, nous passâmes la ligne par 17^{d.} 10' de longitude ouest. La *Tamar* était en si mauvais état que j'ordonnai à M. Cumming qui la commandait, de faire voile pour Antigoa, l'une des Antilles, afin de s'y réparer. Il nous quitta le premier avril. Arrivés à 34^{d.} de lat. sud, et 55 de long. ouest, nous essuyâmes durant six

jours une tourmente qui nous chassa à la hauteur de 48^d. nord, 14 de long. ouest. Enfin le 7 mai, neuf semaines après notre départ du cap de Bonne-Espérance, et après une navigation de vingt deux mois et quelques jours, nous découvrîmes les îles Sorlingues. Le 9, nous mouillâmes aux Dunes. Je descendis le même jour à Déale, d'où je partis aussitôt pour Londres.

FIN DU VOYAGE DU COMMODORE BYRON.

VOYAGE

DE PHILIPPE CARTERET,

ÉCUYER, Commandant du sloop le *Swallow*. —

Années 1766, 1767, 1768 et 1769.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Plymouth. — Relâche à Madère. — Passage du détroit de Magellan. — Mouillage à Masafuero. — Passage de cette île à celle de la reine Charlotte.

SA Majesté Britannique, à mon retour d'un voyage autour du monde, fait avec le commodore Byron, me donna, par une commission datée du premier juillet 1766, le commandement du sloop le *Swallow* qui était à Chattam, et j'eus ordre de l'équiper avec beaucoup de promptitude. C'était un vieux vaisseau de trente ans de service et en fort mauvais état. On me fit entendre que je devais accompagner le *Dauphin* dans une expédition de long cours, mais je ne pus croire que ces deux bâtimens, si différens de solidité, de grandeur et d'équipement, eussent la même destination. Le Dau-

phin était doublé en cuivre et bien approvisionné, le *Swallow* manquait des choses les plus essentielles.

Je demandai une forge, du fer, un petit esquin et tout ce que par expérience je savais absolument nécessaire s'il fallait que j'entreprisse une seconde navigation autour du globe; on me répondit que mon vaisseau, tel qu'il était équipé, se trouvait dans un état convenable à l'usage qu'on en voulait faire. Cette réponse me fit présumer que les îles Falkland seraient le terme de mon voyage et que j'y serais remplacé par le *Jason*, frégate excellente et bien approvisionnée.

Le 22 août 1766, l'équipage ayant reçu deux mois de paie, je fis voile de Plymouth, avec le *Dauphin* commandé par le capitaine Wallis, et la flûte le *Prince-Frédéric* sous les ordres du lieutenant James Brine. Nous marchâmes plusieurs jours ensemble sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, et, le 7 septembre, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Madère. Comme le commissaire-ordonnateur de Plymouth m'avait refusé du fil de caret, objet de première nécessité dans les voyages, en m'assurant qu'on en avait mis à bord du *Dauphin*, suffisamment pour les deux vaisseaux, je profitai de notre station pour écrire au capitaine

Wallis et l'informer de cette réponse. Une quantité de cinq cents livres que j'en reçus était loin de pouvoir suffire à nos besoins et bientôt après je fus forcé d'avoir recours à divers expédiens inspirés par la nécessité.

Le 9 au matin, mon lieutenant vint m'avertir que pendant la nuit, neuf des meilleurs matelots s'étaient échappés tout nus, gagnant la côte à la nage et n'emportant que leur argent qu'ils avaient enveloppé dans des mouchoirs attachés autour de leurs reins. Un seul, effrayé de la houle qui brise avec force sur le rîvage, était revenu à bord. J'écrivais au consul anglais pour les réclamer, lorsque lui-même il me prévint en me mandant qu'ils avaient été arrêtés et qu'on n'attendait que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau; dès qu'ils furent arrivés, je me rendis sur le pont. Je les trouvai donnant des marques d'un véritable repentir, et je me sentis intérieurement porté à oublier leur faute. Ils disaient n'avoir jamais eu l'intention de désertir, mais qu'entreprenant un voyage long et périlleux, et trouvant la dernière occasion peut-être de dépenser leur argent, ils n'avaient pu résister au desir de boire encore une bouteille d'eau-de-vie, bien décidés à braver les mêmes dangers pour rejoindre le vaisseau où ils avaient espéré être

de retour avant qu'on se fût aperçu de leur absence. Je les réprimandai sévèrement, leur faisant observer combien, après avoir bu, ils eussent été peu en état de lutter contre les vagues; je me plus à croire que désormais ils n'exposeraient leur vie qu'en des occasions plus importantes, et je leur pardonnai enfin, ajoutant que j'étais bien-aise de savoir à qui je pourrais m'adresser lorsque j'aurais besoin de bons navigateurs. Cet acte de clémence fut accueilli de tout l'équipage avec des transports de satisfaction, et me fut bien payé par la suite. Au milieu des dangers de notre navigation, ces déserteurs nous rendirent de très grands services; ils donnèrent l'exemple d'un zèle et d'un courage qui leur font infiniment d'honneur.

Le 12, nous remîmes à la voile, et le capitaine Wallis m'apprit l'objet de notre voyage, en m'adressant une copie de ses instructions; il m'indiquait le port Famine dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous en cas de séparation. Je reçus avec dévouement l'ordre d'une expédition que l'état de notre vaisseau rendait pour nous extrêmement périlleuse. J'obéis, à notre entrée dans le détroit, en précédant le *Dauphin* et le *Prince-Frédéric*, afin de les piloter au milieu des bas-fonds, mais mon bâtiment manœuvrait si mal que nous étions

presque toujours obligés de nous faire touer par un bateau. Enfin nous arrivâmes au port Famine ; nous y jetâmes l'ancre , le 26 décembre.

Quelques travaux pour améliorer notre vaisseau ne produisirent aucun effet ; ce fut avec de nouvelles difficultés et d'extrêmes fatigues que , le 17 février 1767 , nous abordâmes dans la baie d'Island. Avant de remettre à la voile , j'exposai dans une lettre au capitaine Wallis , la situation du *Swallow* et l'inconvénient de lui laisser continuer le voyage. Sa marche retardait continuellement celle du *Dauphin* et pouvait lui faire manquer la saison de gagner la mer du Sud , ce qui eût détruit le but de notre navigation autour du monde. Je proposai de le renvoyer en Angleterre , examinant enroute la côte orientale des Patagons , ou entreprenant toutes autres découvertes qui lui seraient indiquées. Je consentais , si l'expérience que j'avais de la mer du Sud , paraissait utile au succès du voyage , à passer à bord du *Dauphin* en qualité de premier lieutenant , ou enfin à en prendre le commandement , si le capitaine Wallis voulait remener lui-même le *Swallow* dans la Grande - Bretagne. Ces propositions trouvèrent une opposition constante dans les ordres que nous avions reçus des lords de l'Amirauté , et les deux vaisseaux du-

rent absolument continuer leur route sans se séparer. Mais après avoir marché de conserve jusqu'au 10 avril, comme nous approchions de l'entrée occidentale du détroit, le *Dauphin* nous devança tout-à-coup et gagna tellement sur nous que nous le perdîmes entièrement de vue. Je n'eus plus d'espoir de le retrouver parce que nous n'avions pas fixé de rendez-vous. Cette séparation était d'autant plus dangereuse pour nous que nous n'avions à bord du *Swallow* ni verroteries, ni étoffes, ni ouvrages de coutellerie, que nous pussions offrir aux Indiens pour en obtenir des rafraîchissemens. Nous n'avions même ni forge, ni fer pour la conservation de notre bâtiment. Dans cette triste situation, l'équipage ne donna aucune marque d'abattement; j'espérai tout de son courage et de son habileté.

Le lendemain 12, vers les six heures du soir, après avoir enfin découvert un mouillage dans une petite baie, j'étais allé prendre quelque repos, quand tout-à-coup les cris de l'équipage me réveillèrent; je m'imaginai d'abord qu'un coup de vent avait fait chasser le vaisseau sur ses ancres; mais en arrivant sur le tillac, j'entendis que l'on criait de tous côtés avec des transports inexprimables de joie: le *Dauphin*! le *Dauphin*! Cette douce espérance fut de courte durée,

quelques minutes suffirent pour nous convaincre que ce que nous prenions pour un vaisseau n'é-
 tait autre chose que des trombes d'eau élevées par
 des coups de vent , et qu'une brume épaisse avait
 causé notre erreur. La baie où nous étions à
 l'ancre , est peu éloignée du cap Pillar qui lui-
 même est peu distant de l'île à laquelle sir John
 Narboroug a donné le nom de *Wesminster-
 Hall*, (1) parce que vue de loin , elle ressemble
 à cet édifice. On reconnaît facilement cette baie,
 à sa pointe occidentale , coupée perpendiculairement
 comme le mur d'une maison. Partout le
 débarquement y est bon. On y peut faire de
 l'eau et du bois , et l'on y trouve en abondance
 des moules et des oies sauvages.

Le 15, à la vue du cap Deserado (Désiré),
 nous essayâmes un coup de vent d'une violence
 excessive. La mer grossit prodigieusement , et
 l'eau inondait notre tillac, au point que nous
 craignîmes de couler à fond. Nous n'osions di-
 minuer nos voiles , ayant besoin de toutes celles
 que nous pouvions porter , pour doubler les îles
 remplies de rochers , que l'on nomme îles de Di-
 rection ; nous craignions aussi de rétrograder
 dans le détroit où nous serions tombés au milieu

(1) Lieu où s'assemblent à Londres les chambres du
 Parlement.

des terres coupées, exposés aux dangers du voisinage de la côte septentrionale. Dans cette périlleuse conjoncture, nous défonçâmes tous les barils pleins d'eau qui étaient sur le tillac, pour alléger le bâtiment entre les ponts, et forçant de voiles, nous eûmes le bonheur de dépasser l'entrée occidentale du détroit. Nous en sortions à temps; immédiatement après, le vent redevint si contraire que notre perte eût été inévitable.

Je gouvernai au nord en prolongeant la côte du Chili, dans le dessein d'aborder à l'île de Juan Fernandès ou à celle de Masafuero, pour y faire provision d'eau douce avant de diriger à l'ouest. Nous aperçûmes le long de la côte beaucoup d'oiseaux de mer, et surtout des albatrosses, des mouettes, des paresseux; ces derniers, aussi gros que de grands pigeons, sont appelés par les marins, *poules* du cap de Bonne-Espérance. Leur couleur est noirâtre, ce qui les fait nommer aussi mouettes noires. Nous vîmes encore un grand nombre de pintades de la même grosseur et agréablement tachetées de noir et de blanc; elles ne cessent de voler, quoique souvent elles paraissent marcher sur l'eau comme les pétrels, autrement dits, *poulets* de la mer Carey.

Nous essayâmes pendant une quinzaine de jours, des rafales et des tempêtes continues; les coups de mer, les éclats du ton-

nerre, des pluies par torrens, ou plutôt des glaces à moitié fondues se succédaient sans cesse et souvent se réunissaient; nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'être submergés; la vergue de notre voile d'artimon, les pentures du gouvernail furent brisées, nos cadènes de hau-bans furent rompues, et nous n'avions ni forge ni fer. Enfin le 8 mai, pour la première fois depuis notre sortie du détroit de Magellan, nous eûmes une belle journée, nous aperçûmes l'île de Masafuero; le 10, celle de Juan-Fernandès, et vers sa partie septentrionale la baie de Cumberland. J'ignorais que les Espagnols eussent fortifié cette île. Je fus très-étonné de voir un très-grand nombre d'hommes aux environs du rivage, une maison, quatre pièces de canon sur la grève, et dans l'intérieur du pays à trois cents verges de la côte, un fort élevé sur la pente d'une montagne, au haut duquel flottait le pavillon espagnol. Ce fort entouré de murailles de pierres, a dix-huit ou vingt embrasures, et renferme un grand bâtiment, qui probablement sert de caserne à la garnison; autour, sont éparses vingt-cinq ou trente maisons de différentes grandeurs. Le sommet des collines était couvert de bétail, et différens terrains séparés par des haies nous firent juger qu'elles étaient cultivées. Nous aperçûmes aussi

deux grands bateaux amarrés sur le rivage ; l'un d'eux , chaque fois que nous tentions de traverser la baie , se détachait et ramait vers nous. Les coups de vent ne nous permettant pas d'approcher de la terre , je gouvernai à l'est , et le bateau nous y suivit ; mais la nuit nous le fit perdre de vue et nous forçâmes de voiles. Pendant tout ce tems je n'arborai pas de pavillon, n'ayant à bord que des pavillons anglais et ne jugeant pas à propos de les montrer.

Je me pressai de gagner Masafuero. Nous arrivâmes , le 12 , à la hauteur de la partie sud de cette île. N'osant en approcher de ce côté , nous tirâmes vers l'ouest et y jetâmes l'ancre sur une plage excellente et qui , surtout l'été , serait pour une flotte entière un mouillage avantageux. Les bateaux que j'envoyai chercher de l'eau ne purent débarquer à cause de la houle ; ce qui était d'autant plus désespérant , que du vaisseau nous voyions un beau courant d'eau douce , du bois à brûler , et beaucoup de chèvres sur les collines. Le lendemain nos bateaux parvinrent à nous amener quelques barils qu'ils avaient remplis de l'eau d'un petit ruisseau.

Le 15 , le tems étant devenu plus calme , nous remîmes à la voile , et le soir nous mouillâmes au côté oriental de l'île , dans la même place où , deux ans auparavant , le commodore

Byron avait jeté l'ancre. J'envoyai aussitôt à terre deux détachemens, l'un pour remplir d'eau plusieurs pièces, et l'autre pour couper du bois. Notre canot rapporta successivement plusieurs charges; et comme nous étions à peu de distance de la terre, je détachai enfin notre grande chaloupe avec des provisions pour ceux de nos gens qui étaient à terre, ordonnant aux matelots de rapporter des pièces d'eau; mais ils trouvèrent la houle si grosse qu'ils ne purent même débarquer leurs futailles vides. Le 17, un officier qui ramena le canot avec une charge, me dit que la pluie qui était tombée la nuit, avait formé de si grands torrens que nos gens avaient failli être noyés, que même plusieurs tonneaux avaient été entraînés. M. Erasme Gower, mon lieutenant, dont je ne saurais trop louer le zèle et l'activité, ayant remarqué des mares d'eau de pluie sur la partie de l'île, la plus voisine de nous, s'offrit d'y aller avec le bateau, et de remplir autant de tonneaux qu'il pourrait en ramener. J'acceptai la proposition. Une heure à peine après son départ, le tems s'obscurcit, un brouillard épais s'étendant sur l'île, nous déroba le sommet des collines, et bientôt de longs éclairs furent suivis des éclats d'un tonnerre effrayant. Cet orage me faisant craindre pour notre bateau, je me dirigeai sur l'île dans l'espoir de le rencontrer,

mais nous ne l'aperçûmes point. La nuit survint, une brume épaisse la rendait extrêmement sombre ; le vent augmenta et la pluie tomba tout à coup avec violence.

Dans cette pénible situation, je mis à la cape, je fis tirer des coups de canon et allumer des feux pour que le bateau pût reconnaître où nous étions. L'inutilité de mes soins me causa une inquiétude affreuse. Sa perte paraissait si probable que je ne puis décrire quelle fut ma joie en le revoyant sur les sept heures ; il n'avait essuyé aucun accident. Comme une tempête nous menaçait, nous nous hâtâmes de le remonter à bord ; à peine fut-il remis en place que nous fûmes assaillis par de violentes rafales qui, sans notre extrême promptitude, l'eussent infailliblement naufragé. Cette tempête dura jusqu'à minuit. Ce n'est qu'alors, au moment où le vent se calma, qu'ayant pu interroger M. Gower, je connus la cause de son retard. Il m'apprit qu'étant arrivé près de l'endroit où il voulait remplir les futailles, trois de ses hommes les y avaient traînées à la nage, et qu'ensuite la houle était devenue si forte qu'ils n'avaient pu revenir ; qu'il avait longtems attendu dans l'espoir de saisir une occasion favorable pour les reprendre à bord, mais qu'enfin intimidé par l'orage et l'extrême obs-

curité , il s'était vu obligé de les abandonner. La situation de ces infortunés fut pour moi un nouveau sujet d'inquiétude et de chagrin. Ils se trouvaient délaissés dans une île inhabitée , à une grande distance de l'aiguade où d'autres de nos gens avaient dressé une tente , ils manquaient d'alimens , d'abri et de vêtemens au milieu d'une nuit obscure , exposés à une pluie terrible et continuelle qu'accompagnaient des coups de tonnerre et des éclairs plus effrayans qu'ils ne le sont en Europe. Le soir du 19 , j'eus cependant la satisfaction de les revoir à bord et d'entendre d'eux-mêmes le récit de ce qui leur était arrivé.

Tant que le jour avait duré , ils avaient espéré rejoindre le bateau , mais quand l'épaisseur de la nuit se joignit au bruit toujours croissant de la tempête , ils pensèrent bien que ceux qui les avaient attendus , étaient , pour leur propre sûreté , retournés au vaisseau. Il leur était impossible de gagner la tente de leurs camarades , ils furent donc réduits à passer la nuit où ils se trouvaient. La nécessité ingénieuse leur fit imaginer un moyen de se soustraire tous , au moins momentanément , à la violence continuelle de la pluie et à l'extrême rigueur du froid : ils se couchèrent l'un sur l'autre , et chacun à son tour passa au milieu. Il est inutile de

dire combien , dans une telle situation , ils désirèrent ardemment l'aube du jour. Dès qu'elle parut , ils se mirent en marche vers la tente , et côtoyèrent le rivage ; tout chemin dans l'intérieur du pays était impraticable , ils furent même souvent forcés , pour éviter des pointes de rocs escarpés , d'en faire le tour à la nage et à une très-grande distance , parce que la houle les eût brisés contre les rochers ; mais alors ils couraient à chaque instant le risque d'être dévorés par des goulus. Enfin sur les dix heures du matin ils arrivèrent , transis de froid et mourant de faim. Leurs compagnons les reçurent avec autant de surprise que de joie , et partagèrent avec eux leurs provisions et leurs vêtemens. Je leur fis servir à leur retour , les rafraîchissemens les plus propres à les rétablir , ils passèrent la nuit dans leurs hamacs et le lendemain , aussi joyeux que de coutume , ils oublièrent cet accident qui n'eut aucune suite fâcheuse. Je dois observer que ces trois matelots étaient du nombre de ces bons nageurs qui s'étaient échappés à Madère pour boire de l'eau-de-vie. Je reprends ma narration suivant l'ordre des dates.

Le 20 , nous parvînmes à amarrer le vaisseau à une petite ancre sur la côte. Il était trop tard pour aller à notre aiguade , mais j'envoyai

notre grande chaloupe à la pêche, le long de la côte : elle revint de bonne heure et rapporta pourtant assez de poisson pour que tout l'équipage en mangeât. Le 21, la pluie était si violente et la mer si grosse que l'on ne pouvait rien entreprendre avec les bateaux. Un tems si contraire était d'autant plus décourageant, que nous avions continuellement travaillé pendant cinq jours et cinq nuits pour gagner ce mouillage, dans la seule vue de compléter nos provisions d'eau. Le vent s'étant calmé sur le soir, j'envoyai trois hommes à terre, qui tuèrent des veaux marins dont nous tirâmes de l'huile. Nos bateaux partirent le lendemain matin, et revinrent sur les dix heures chargés d'eau et d'un grand nombre de pintades que nous envoyaient ceux de nos gens qui étaient à terre; ces oiseaux, lorsqu'il faisait du vent, s'assembaient en si grand nombre autour de leur feu, qu'ils avaient beaucoup de peine à les en écarter; dans la nuit ils en avaient pris au moins sept cents.

Enfin à force de peine il s'en fallut peu que tous nos tonneaux ne fussent remplis. Le 25, prévoyant une nouvelle tempête, je renvoyai tous les bateaux vers la côte pour nous ramener promptement les matelots, les tentes et tout ce que nous avions à terre. Bientôt le vent souf-

fla avec tant de force que le vaisseau dériva de la côte. Il continua de chasser en tirant à travers le sable, l'ancre et les deux cents brasses de cable que nous avions filées. Je ne voulais pas lever l'ancre, pour donner aux bateaux le tems d'arriver, mais j'y fus contraint lorsqu'il vint à perdre tout-à-fait le fond, et nous ne le tirâmes même qu'avec beaucoup de peine. L'eau s'élevait en l'air en tourbillons plus hauts que la grande hune. La nuit approchant et le vaisseau continuant à s'éloigner avec une très-grande vitesse, je commençai à craindre pour nos bateaux, qui portaient mon lieutenant et vingt-huit de nos meilleurs hommes. A la brune j'aperçus la chaloupe qui, malgré les efforts des matelots avait été chassée du rivage; nous la reprîmes bien vite à bord, non sans quelle eût éprouvé quelque dommage. Elle portait dix hommes qui me dirent qu'elle était chargée de bois à brûler lorsqu'elle fut repoussée de la côte, mais que pour s'alléger ils avaient été forcés de le jeter à la mer.

Je restais dans l'inquiétude sur le sort du canot. Il portait dix-huit hommes et plusieurs tentes. Je les regardais comme perdus si la nuit les surprenait au milieu de l'orage; il était cependant possible que les hommes fussent à terre et que l'esquif fût seul naufragé. Je résolus de re-

gagner la côte; le reste de la nuit y fut employé; le lendemain à dix heures, nous la rangions d'assez près, sans que nous vissions encore le canot, mais sur le midi nous le découvrimés amarré à un grappin tout près de terre, et à l'aide de nos lunettes, nous aperçûmes nos gens qui s'embarquaient. Ils nous rejoignirent épuisés de fatigues. La tempête avait été si furieuse qu'ils avaient cru le vaisseau submergé. Loin de tomber dans l'affaissement du désespoir, ils s'étaient mis aussitôt à nétoyer le terrain proche du rivage, de toutes les épines et de toutes les ronces qui le couvraient, ils avaient coupé plusieurs arbres qui leur avaient servi de rouleaux pour tirer le canot à terre et le mettre en sûreté, décidés à attendre l'été dans cette île pour tâcher de gagner ensuite celle de Juan Fernandès.

Joyeux d'avoir enfin réuni à bord nos gens et nos provisions, je ne songeai plus qu'à m'éloigner de ce climat orageux.

L'île Masafuero est située au 33^d 45' de latitude sud, et au 80^d 46' de longitude ouest du méridien de Londres. Elle se trouve à trente-une lieues à l'ouest de celle de Juan Fernandès. Elle est élevée et montueuse, et de loin paraît même ne former qu'une montagne. Sa forme est triangulaire et sa circonférence de sept

ou huit lieues. L'extrémité septentrionale offre plusieurs cantons sans broussailles qui, peut-être, pourraient être cultivés. Le meilleur mouillage est à la pointe sud-ouest de cette île, mais tout autour on peut faire de l'eau et du bois, quoiqu'avec beaucoup de difficultés. Une grande quantité de pierres et de larges fragmens de rochers détachés de la haute terre, embarrassent tellement le rivage, qu'un bateau ne peut en approcher, sans danger, de plus près qu'à la distance d'une encâblure. Pour y débarquer, il faut absolument gagner la terre à la nage, y amarrer le canot en dehors des rochers et que les provisions d'eau et de bois soient tirées à bord avec des cordes. En plusieurs endroits pourtant, un quai rendrait l'abord assez facile, et un seul vaisseau, qui aurait à y rester quelque tems, pourrait en faire les travaux.

Les rafraîchissemens qu'on y trouve sont très-bons, surtout en été: en outre des chèvres dont nous avons parlé, il y a aux environs de l'île un si grand nombre de poissons, qu'un bateau, avec trois lignes et leurs hameçons peut en pêcher assez pour la nourriture de cent personnes. Nous primes entr'autres d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morue, des plies, des écrevisses, et un martin-pêcheur long de cinq pieds et demi, qui pesait quatre-vingt-sept

livres. Les goulus y sont très-voraces; un d'eux mordit au plomb pendant qu'on jetait la sonde, et ne lâcha prise que lorsqu'il se vit tiré au-dessus de l'eau. Les veaux marins y sont en si prodigieuse quantité qu'on en prendrait, je crois, plusieurs milliers en une nuit sans qu'il y parût le lendemain: nous en tuâmes beaucoup qui sans cesse couraient sur nous en faisant un bruit effrayant. La graisse de ces poissons donne une très-bonne huile, on mange leur cœur et leur fressure, leur goût approche de celui du cochon, leurs peaux forment les plus belles fourrures que l'on puisse voir de cette espèce. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, nous vîmes de très-gros faucons. Nous n'avons pu examiner les végétaux que produit cette île.

Nous quittâmes Masafuero par une grosse mer et une houle très-forte; nous courûmes au nord plus loin que je ne l'avais projeté, et trouvant que je n'étais pas éloigné de la latitude donnée aux deux îles St.-Ambroise et St.-Félix ou St.-Paul, je voulus examiner si elles n'offrieraient pas des rafraîchissemens aux navigateurs, découverte que je crus pouvoir être utile à la Grande-Bretagne, si par la suite elle se trouvait en guerre avec les Espagnols, qui ont fortifié Juan-Fernandès. Je manquai ces îles pour m'en être rapporté sur leur latitude aux *Éléments de*

Navigation de Robertson. Je vis un grand nombre de poissons et d'oiseaux, signe certain du voisinage d'une terre; mais je suis convaincu que j'avançai trop au nord. Je suis porté à croire aussi que cette terre que Davis, d'après la Relation de M. Wafer, chirurgien à bord de son vaisseau, rencontra dans sa route, au sud des îles Galapagos, n'est autre que les deux îles où je voulais aborder. Si elle existait autrement, je l'eusse infailliblement rencontrée ou au moins vue dans les latitudes que j'ai soigneusement observées jusqu'au 17 juin, et où elle est indiquée sous le nom de ce navigateur : l'inexactitude du journal tenu à bord du vaisseau du capitaine Davis fortifie encore mon sentiment.

C'était alors le milieu de l'hiver dans ces parages lointains; nous avions une grosse mer, des vents forts et variables; et quoique nous fussions près du tropique, le temps était sombre, brumeux et froid: souvent nous avions à la fois du tonnerre, des éclairs, de la pluie, et de la neige. Le soleil restait dix heures sur l'horizon, mais il était quelquefois pendant plusieurs jours caché par d'épais brouillards, et lorsqu'il était couché, nous demeurions dans une obscurité effrayante. Nous portions jour et nuit toutes nos voiles: sans cette précaution la lenteur de notre vaisseau nous eût exposés à périr de faim.

Après avoir long-tems continué notre route à l'ouest, le 2 juillet, nous découvriâmes une terre : elle était si élevée que nous l'aperçûmes de quinze lieues. C'était une espèce de grand rocher qui sortait de la mer. Cette île n'a pas plus de cinq milles de circonférence, et nous parut inhabitée : elle était pourtant couverte d'arbres, et nous aperçûmes sur l'un des côtés un petit courant d'eau douce. J'avais envie d'y débarquer, mais la houle rendit ce projet impraticable. En sondant sur le côté occidental, je trouvai vingt-cinq brasses fond de corail et de sable, ce qui me fit présumer que par un beau tems d'été, cette partie de la côte est d'un facile abordage. Cette terre est située au 20^d. 2'. de latitude sud, et 133^d. 21'. de longitude ouest : nous la nommâmes *Ile Pitcairn*, parce qu'elle fut découverte par le fils de Pitcairn, major des soldats de marine, qui périt malheureusement à bord de l'*Aurore*.

Tant que nous fûmes dans le voisinage de cette île, nous n'eûmes qu'un tems extrêmement orageux. Le vaisseau était fort endommagé, et, le 4, nous nous aperçûmes qu'il faisait beaucoup d'eau. Nos voiles, tout usées, se déchiraient à chaque instant. Pour comble de maux, l'équipage commença à être tourmenté du scorbut. J'avais, pendant notre séjour dans

le détroit de Magellan, fait faire un petit abri couvert d'une toile peinte; nous recueillions, par ce moyen, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que l'équipage n'en manquât jamais. C'est sans doute à cette précaution que nous dûmes d'être si long-tems préservés de cette maladie, et plus certainement encore à l'attention qu'eut notre chirurgien de mettre une petite goutte d'esprit de vitriol dans chaque tonneau et dans l'eau de pluie que nous buvions.

Nous découvrîmes, le 11, une petite île plate et basse, presque de niveau avec la mer. Elle était couverte d'arbres verts. Nous ne pûmes l'atteindre. Nous la nommâmes *Ile de l'évêque d'Osnabrugh*, en l'honneur du second fils de S. M. Le lendemain nous vîmes deux autres petites îles également couvertes d'arbres verts, et inhabitées. La plus méridionale, dont nous étions tout près, est basse et sablonneuse; nous ne trouvâmes point de mouillage, mais le bateau débarqua. Elle est d'un aspect agréable, quoiqu'on n'y trouve ni eau, ni végétaux qui puissent servir d'alimens. Il y avait pourtant quelques oiseaux, si peu farouches qu'ils se laissaient saisir avec la main. Cette île est au 20^d 58' de latitude sud, et au 146^d de longitude ouest; l'autre, qui est distante de cinq à six lieues, lui ressemble assez. Nous les appelâ-

mes *Iles du duc de Gloucester*. Cette terre est probablement celle qui a été vue par Quiros.

Nous étions parvenus, le 22, à dix huit cents lieues ouest du continent de l'Amérique, sans que rien nous indiquât une grande terre; voyant que tous nos efforts étaient inutiles pour gagner une latitude méridionale plus avancée, découragé par les vents toujours variables, effrayé du mauvais état de notre vaisseau et des progrès du scorbut, je me déterminai enfin à prendre la route qui serait la plus convenable à la sûreté du bâtiment et de l'équipage. Je projetais, en supposant que le *Swallow* pût être réparé, de poursuivre mes découvertes au sud, au retour de la saison favorable; ou, s'il se présentait un continent qui me fournît des provisions en quantité suffisante, de longer la côte sud jusqu'à ce que le soleil eût passé l'équateur, et de revenir promptement en Europe, soit par l'ouest en tirant vers le cap de Bonne - Espérance, soit par l'est en touchant aux îles Falkland.

J'avais porté au nord, afin de gagner les vents alisés; mais nous ne les rencontrâmes qu'au 16^{di} de latitude sud. Arrivés au 12^d 15', nous vîmes un grand nombre d'oiseaux voler par troupes, ce qui semblait annoncer le voisinage de quelque terre; cependant nous n'en aperçûmes aucune. Nous ne pûmes même découvrir les îles

Salomon, quoique nous suivissions un chemin parallèle à la latitude indiquée sur les cartes. Cependant notre provision de lignes de loch étant sur le point de finir, nous fûmes quelque tems bien embarrassés sur le moyen de suppléer à ce défaut. Nous trouvâmes enfin qu'il nous restait un petit nombre de brasses de cordage blanc; mais il fallait le détordre, le peigner et le filer. Notre plus grande difficulté vint du manque d'un peigne, et l'on se souvient que nous n'avions pas de forge pour en fabriquer. L'armurier imagina de limer des clous, dont un contre-maître eut l'adresse de se servir avec succès; mais cette opération fut celle qui nous coûta le plus, quoique nous fussions aux ressources pour les cordages, le fil de caret, le fil à coudre les voiles: nous avions à suppléer aux objets de première nécessité qui tous nous manquaient l'un après l'autre.

CHAPITRE II.

DÉCOUVERTE et description des îles de la reine Charlotte. — Leurs habitans. — Ile d'Egmont. — Découverte du détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Irlande. — Côte de Mindanao et îles qui l'avoisinent. — Arrivée à l'île Célèbes.

NOTRE situation, déjà si alarmante, ne faisait qu'empirer. Ceux de nos gens que la maladie n'avait pas mis hors de service, étaient accablés par des travaux excessifs, et pour comble de malheur, le vaisseau paraissait ne pouvoir plus manœuvrer. Le 10 août, nous nous aperçûmes qu'il faisait une voie d'eau dans les épaules, et cette partie étant sous l'eau, il nous était impossible d'y porter aucun remède en mer.

C'est dans cet état déplorable que, le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le criminel qui sur l'échafaud entend crier grâce, ne se livre pas à de plus grands transports d'espérance et de joie. Cette terre était un groupe d'environ sept îles, habitées par des Indiens à tête laineuse et entièrement nus. J'envoyai aussitôt le maître leur parler, mais ils dispa-

rurent avant qu'il pût aborder. Il m'apprit à son retour qu'il y avait près de la côte un beau courant d'eau douce ; quant au pays , ce n'était qu'une forêt impraticable , où il eût été aussi dangereux que difficile d'aller chercher des rafraîchissemens, si les insulaires eussent voulu nous opposer de la résistance. Il n'avait vu aucun des végétaux qui convenaient à nos malades. Je résolus d'après ce rapport de chercher une autre aiguade. Le 13 , je l'envoyai avec quinze hommes armés et bien approvisionnés pour visiter l'ouest de la côte. Je lui donnai quelques verroteries , des rubans et autres ouvrages de quincaillerie que j'avais par hasard à bord , pour lui assurer une bonne réception de la part des Indiens. Je lui enjoignis surtout de ne point s'exposer et de revenir au vaisseau s'il voyait quelques signes d'hostilité. Je ne desirais rien tant , que d'établir un commerce d'amitié avec les naturels. Je lui défendis de quitter le bateau pour quelque raison que ce fût , et de n'envoyer que deux hommes à terre , pendant que le reste se tiendrait prêt en cas d'attaque.

Peu de tems après j'envoyai à terre dix hommes bien armés , qui remplirent une futaille. Comme ils rentraient à bord pour la seconde fois , je vis trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres vis-à-vis le vaisseau , ils y res-

tèrent à nous regarder, jusqu'à l'après-midi. Alors nos deux bateaux réunis s'approchèrent de la côte; les Indiens se levèrent aussitôt, et les arbres les déroberent à la vue de nos gens; mais du vaisseau, nous les distinguions toujours. Nous les vîmes parler quelque tems à trois autres des leurs qu'ils rencontrèrent dans le bois, et continuer leur route; mais les derniers s'avancèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Je fis signe à mon lieutenant de se tenir sur la défensive. Il aperçut bientôt les Sauvages, et comme ils n'étaient que trois, il s'approcha de plus près, leur montrant des verroteries et des rubans en signe d'amitié; mais les Indiens, sans faire aucune attention à ces présens, descendirent hardiment à la portée du trait, et décochèrent leurs flèches qui heureusement passèrent par-dessus la chaloupe sans blesser personne; comme ils s'étaient aussitôt enfuis à toutes jambes, quelques coups de fusil que l'on tira sur eux ne les atteignirent pas.

Quand le canot fut venu à côté du vaisseau, je m'aperçus que le maître était blessé de trois coups de flèches. C'était une preuve qu'il avait transgressé mes ordres, et il ne fut plus possible d'en douter en entendant son récit, quoique sans doute il le rendit favorable à sa cause. Il dit qu'ayant été à quinze milles environ à l'ouest,

où il vit quelques habitations et seulement cinq ou six habitans, il était débarqué avec quatre hommes bien armés ; que les Indiens, d'abord effrayés, furent charmés de ses présens et lui donnèrent du poisson grillé, des ignames bouillies et des noix de cocos ; mais qu'ayant vu un grand nombre de pirogues s'avancer autour de la pointe et plusieurs insulaires parmi les arbres, il avait quitté la maison où il se trouvait, pour se réfugier dans sa chaloupe, ne se croyant plus en sûreté à terre. Pendant ce tems, ajouta-t-il, les Indiens, au nombre de trois ou quatre cents, armés d'arcs de six pieds cinq pouces de long et de flèches de quatre pieds quatre pouces, l'avaient assailli, tirant par pelotons comme les troupes disciplinées de l'Europe, et avaient blessé la moitié de son monde ; forcé de se défendre, il avait tué beaucoup d'Indiens et coulé à fond une de leurs pirogues, mais il n'en avait pas été moins vivement poursuivi, même à la nage et malgré le feu de sa mousqueterie ne leur était échappé qu'avec les plus grandes difficultés.

Tel fut le récit que nous fit le maître, qui peu de tems après mourut de ses blessures, ainsi que trois de nos meilleurs matelots. Ceux qui lui survécurent, m'assurèrent qu'il était bien plus coupable encore que son rapport ne

le laissait croire ; ils protestèrent qu'il avait reçu les plus grandes marques de confiance et d'amitié de la part des Indiens , mais qu'il les avait indisposés contre lui , en faisant couper un cocotier à la sortie d'un repas , malgré les représentations des Insulaires ; qu'il avait le premier tiré un coup de pistolet , et qu'après toutes ces fautes , il avait perdu son tems à terre , au lieu de s'occuper du prompt rembarquement de son monde.

Nous avons été si malheureux en cherchant un autre mouillage , que je voulus au moins tirer quelque avantage de celui-ci. Le charpentier , qui seul de l'équipage fût encore assez bien portant , répara de son mieux les épaules du vaisseau et nous ne nous occupâmes plus qu'à faire de l'eau. Les gens que j'envoyai à terre remplirent presque toutes nos futailles , mais nous fûmes obligés de faire un feu presque continuel sur les lisières du bois , pour effrayer les Sauvages qui ne cessaient de se tenir cachés parmi les arbres. Ils firent une attaque dans laquelle un de nos matelots fut blessé à la poitrine et M. Pitcairn courut le plus grand risque. Je fus contraint de faire tirer un coup de canon à boulet sur le bois ; et de ce moment , nous aurions pu croire que tous les naturels du pays étaient en fuite , si nos matelots ne m'eussent

assuré entendre près des arbres, des gémissens et des cris semblables à ceux des mourans.

J'avais jusqu'alors tenu le tillac, mais j'étais attaqué d'une maladie bilieuse et inflammatoire, et je fus obligé de me mettre au lit. Mon lieutenant était aussi très-mal; le canonnier et trente de nos gens, dont sept des plus vigoureux avaient été blessés avec le maître, étaient hors de service. Ma situation ne me permettant pas d'exposer le petit nombre de ceux qui pouvaient travailler, je levai l'ancre, le 17, à la pointe du jour. J'appelai cette terre *Ile d'Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom; c'est, je crois, la même que les Espagnols ont appelée *Santa-Crus*. Je nommai la baie où nous avions mouillé, *Baie Swallow*; la pointe orientale, *Pointe Swallow*; la pointe nord-ouest, *Cap Byron* et la plus occidentale, *Pointe Hanwlay*. Entre cette dernière et une autre que je nommai *Pointe Howe*, nous vîmes un petit village environné de cocotiers. Nous découvrîmes après avoir passé la pointe Howe, un hâvre que je nommai *Hâvre de Carlisle* et qui me parut bon, mais je crois qu'un vaisseau ne pourrait y entrer, ni en sortir sans se faire touer: d'ailleurs il courrait risque d'être attaqué par les naturels du pays qui sont hardis jusqu'à la témérité et combattent avec une opiniâtreté peu commune chez

les Sauvages; enfin nous aperçûmes la baie où le canot avait été attaqué et je l'appelai pour cette raison *Baie de Sang* (Bloody-Bay); on y voit un petit ruisseau d'eau douce et quelques maisons assez bien bâties. J'en remarquai une plus grande que les autres, construite et couverte en chaume, et qui me parut être un lieu d'assemblée. Ceux de nos gens qui avaient débarqué en cet endroit, me dirent que c'était dans cette maison qu'ils avaient été reçus avec le maître, que l'intérieur était tapissé d'une belle natte et orné de tous côtés d'un grand nombre de faisceaux de flèches. Ils ajoutèrent qu'on voyait attenant, plusieurs jardins ou vergers enclos de murs, et plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames et autres végétaux.

A peu de distance de ce village nous en découvrimus un autre, vis-à-vis duquel s'élevait un parapet en pierres d'à peu près quatre pieds six pouces de hauteur, et construit à angles, comme nos fortifications. Nous jugeâmes à cette vue, en réfléchissant aux armes de ces peuples et à leur courage extraordinaire, qui ne peut être que l'effet de l'habitude, que probablement ils avaient entre eux des guerres fréquentes. Près d'une pointe, que j'appelai *Pointe Ferrers*, nous trouvâmes une espèce de baie

où se décharge une petite rivière que nous vîmes couler de fort loin dans l'intérieur du pays. Elle me parut navigable, au moins à son embouchure, pour de petits bâtimens. Je la nommai *Rivière de Granville*. Nous eûmes ensuite le spectacle d'une grande cité qui fourmillait d'habitans. Il en sortait une foule prodigieuse d'Indiens tenant à la main une espèce de paquet d'herbes vertes dont ils se frappaient les uns les autres en courant et en dansant en rond. Lorsque nous eûmes dépassé une pointe qui fut appelée *Pointe Carteret*, nous vîmes une grande pirogue avec un pavillon au milieu. A notre aspect, des Indiens d'un autre grand village fortifié, accoururent en foule sur le rivage, exécutant la même espèce de danse en rond. Plusieurs de leurs pirogues s'étant mises en mer et s'avancant vers nous, nous mîmes en panne pour les attendre, espérant les engager à venir à bord, mais ils ne voulaient que nous apercevoir plus distinctement; et comme ils restaient arrêtés à une grande distance, nous poursuivîmes notre route.

Nous découvrîmes ensuite une île à deux entrées que nous nommâmes *Ile Trevanion*, et qui, avec l'île d'Egmont, semblait ne former qu'une seule et même ville, dont les habitans étaient innombrables. Notre bateau alla examiner

ce passage. Dès que les Indiens le virent en mer, ils s'en approchèrent dans leurs pirogues et décochèrent des flèches; mais nos gens qui se tenaient sur leurs gardes, ripostant avec leurs fusils, en tuèrent un et en blessèrent un autre. Un coup de canon chargé à mitraille, que nous tirâmes en même tems du vaisseau, leur fit à tous prendre la fuite précipitamment. Mais la pirogue qui avait commencé l'attaque fut saisie avec l'insulaire blessé. C'était un jeune homme à tête laineuse comme tous les nègres; il avait fort peu de barbe, ses traits étaient réguliers, il nous parut moins noir que les habitans de la côte de Guinée; il était d'une taille moyenne et entièrement nu. Une balle lui avait percé la tête et une seconde lui avait cassé le bras. Il fut examiné par le chirurgien; comme sa blessure était mortelle, je le fis remettre dans sa pirogue et malgré son état il rama vers la côte. Sa pirogue très-petite et grossièrement travaillée, n'était qu'un tronc d'arbre creusé, ayant pourtant un balancier. Nous y trouvâmes deux de leurs arcs et un paquet de leurs flèches. Celles-ci étaient armées d'une pointe de pierre et frappaient à une très-grande distance; une d'elles avait traversé les planches du bateau et blessé dangereusement un officier de poupe.

Nous découvrîmes successivement plusieurs

autres îles, auxquelles je donnai différens noms : l'île de *Leffel*, l'île du lord *Edgcumb*, l'île d'*Ourry* ; l'île du *Volcan*, parce que je la soupçonnai d'en être un, à son sommet d'une forme conique, d'où sortait beaucoup de fumée ; enfin je les réunis toutes sous une dénomination générale et leur groupe fut appelé *Iles de la reine Charlotte*.

Je vis avec beaucoup de peine que nous n'obtiendrions point de rafraîchissemens de ces Insulaires ; tout espoir de relations amicales nous était ôté, et il nous était impossible d'agir par la force. Mon état de souffrance, la triste situation de tout l'équipage, me forcèrent d'abandonner mon projet de voyage au sud. Je fis gouverner au nord pour reconnaître cette terre que Dampierre a nommée Nouvelle-Bretagne, et pour nous y approvisionner. J'espérais même avant de gagner cette latitude, rencontrer quelques autres îles où nous serions plus heureux que dans celles que nous quitions. Nous portâmes d'abord ouest-nord-ouest.

Nous découvrîmes, le 20, une petite île que je nommai *Ile Gower*. Il n'y avait pas de mouillage ; les naturels, pour quelques clous et d'autres bagatelles, nous procurèrent un petit nombre de noix de cocos et nous promirent, par signes, de nous en apporter le lendemain une

plus grande quantité. Nous louvoyâmes toute la nuit, qui fut très sombre, et le jour suivant nous reconnûmes qu'un courant nous avait fait dériver considérablement. De cet endroit nous aperçûmes deux autres îles, dont l'une fut nommée *Ile Simpson* et l'autre *Ile Carteret*. Celle de Gower est élevée, de belle apparence et partout couverte d'arbres dont la plupart sont des cocotiers. Elle nous parut très-peuplée. Ses habitans ayant tenté de massacrer nos gens, nous saisîmes une de leurs pirogues où nous trouvâmes une centaine de noix de cocos. Cette pirogue était de grandeur à pouvoir porter huit ou dix hommes; elle était construite en planches très bien jointes et ornées de coquillages et de figures grossièrement peintes. Ces Insulaires avaient des lances et des flèches, dont les pointes étaient de silex. Nous jugeâmes à quelques-uns de leurs signes, que l'usage des armes à feu ne leur était pas inconnu. Ils sont de la même race que les habitans de l'île d'Egmont, et comme eux entièrement nus.

Je gouvernai au nord-ouest en quittant l'île Gower. Le 22, sur les huit heures du matin, un soldat de marine, nommé Patrick Dwyer, tomba du tillac dans la mer, et malgré toute notre promptitude à le secourir, nous ne pûmes le sauver. La nuit du 24, nous rencontrâmes neuf îles qui

sont , je crois , les îles Ohang-Java , découvertes par Tasman. L'une d'elles est très-étendue , les autres ne sont guère que de grands rochers ; toutes sont couvertes de bois et fort peuplées. Les habitans sont noirs et ont la tête laineuse comme les nègres d'Afrique. Ils sont armés d'arcs , de flèches , et montent de grandes pirogues qui portent une voile.

Nous découvrîmes , le soir sur les onze heures , une île fort grande , plate , et d'un coup d'œil très-agréable , que je nommai *Ile de sir Charles Hardy* ; le lendemain 25 , à la pointe du jour , nous en vîmes une autre aussi grande , mais haute et divisée en trois vastes montagnes , que j'appelai *Ile de Vinchelsea*. Une troisième , que nous aperçûmes deux jours après , me parut devoir être l'île de Saint-Jean , découverte par Schouten. Bientôt nous fûmes en vue de la Nouvelle-Bretagne , et le 27 , un courant nous porta dans un baie profonde , que Dampierre a nommée Baie Saint-Georges. Le 28 , nous mîmes à l'ancre devant une petite île qui fut appelée *Ile Wallis*. Nous étions alors à environ deux mille cinq cents lieues directement à l'ouest du continent de l'Amérique. Nos bateaux ayant trouvé un mouillage plus convenable , nous eûmes , en voulant en profiter , une preuve bien alarmante de notre faiblesse. Il fallut à toutes les forces

réunies de l'équipage deux jours d'un travail opiniâtre pour parvenir à lever l'ancre. Nous crûmes quelque tems que nous serions obligés de couper le câble; mais quoiqu'il fût fort usé, nous eussions trop souffert de cette perte, qu'il nous eût été impossible de réparer.

Enfin nous allâmes mouiller à une petite anse éloignée d'environ trois ou quatre milles, que nous nommâmes *Anse anglaise*; nous y fîmes en abondance du bois et de l'eau; mais notre bateau, que j'envoyai à la pêche, ne rapporta que très-peu de poisson; nous ne pûmes même prendre une seule tortue, quoique nous en eussions un grand nombre à notre vue; nous éprouvions le supplice de Tantale: ce que nous desirions avec ardeur était devant nous, et nous ne pouvions le saisir. La marée basse nous procura pourtant quelques huîtres de rochers et de gros pétoncles; nous ramassâmes à terre des noix de cocos et du chou blanc qu'un arbre produit à son sommet. Pour prendre un de ces chous il fallait couper l'arbre; ce fut à regret que nous détruisîmes les tiges qui portent cet excellent anti-scorbutique; mais la nécessité ne connaît point de loi. Ce chou est frisé et rempli de sucre; cru, il a la saveur de la châtaigne, et cuit, il est meilleur que le panais; nous le coupions par petites tranches dans du bouillon fait avec nos

tablettes, et ce bouillon, épaissi ensuite avec du gruau d'avoine, nous procurait un potage délicieux. Nous mangions aussi avec plaisir d'un fruit semblable à une prune, et surtout à celle qu'on appelle dans les îles d'Amérique, *prune* de la Jamaïque. Ces mets sains et rafraîchissans rétablirent en peu de tems nos malades.

Cette côte est remplie de rochers; le pays est élevé et montagneux, mais couvert d'arbres dont quelques-uns sont d'une grosseur énorme. Nous y vîmes des muscadiers, des palmiers de presque toutes les espèces, l'arbre qui produit la noix de bétel, diverses sortes d'aloës, des cannes à sucre, des bambous, des rottans, et plusieurs autres arbres, arbrisseaux et plantes que je ne connais pas. Les muscades ne me parurent pas de la meilleure qualité, ce qui peut provenir du défaut de culture. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets. Quelques-uns de nos gens y remarquèrent un grand oiseau noir dont le cri est une espèce d'aboïement; ils n'y aperçurent que deux petits quadrupèdes qu'ils prirent pour des chiens. Nous y trouvâmes des morceaux de bois à moitié brûlés, des coquillages, et des huttes qui nous firent penser que ce lieu avait été récemment habité par des hommes; mais ces demeures étaient si misérables, que nous jugeâmes en

même tems que ceux qui les avaient construites, devaient être au dernier degré de la vie sauvage.

On fit au vaisseau toutes les réparations qu'il nous était possible d'entreprendre, et nous levâmes l'ancre, le 7 septembre, après avoir pris possession du pays et de toutes ses îles, baies, ports et hâvres, au nom de S. M. Georges III, roi de la Grande-Bretagne. Nous attachâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle on avait gravé les armes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, le nom du vaisseau et de son commandant, le nom de l'anse, le jour de notre arrivée et celui de notre départ. Pendant notre mouillage, le bateau s'en revint chargé de noix de cocos que nos gens avaient eux-mêmes cueillies sur les arbres, dans un petit, mais joli hâvre distant de quatre lieues ouest-nord-ouest de l'endroit où nous étions et qui fut nommé *Hâvre Carteret*. J'y fis entrer le vaisseau, nous y recueillîmes d'abondantes provisions, qui nous venaient surtout à propos pour nos malades; mais le moindre délai eût été dangereux pour nous, le seul moyen de conserver notre équipage était de gagner Batavia pendant que la mousson d'est continuait à souffler. Le 9, à la pointe du jour, je quittai ce mouillage, qui était, sans contredit, le meilleur de tous ceux

que nous avons rencontré depuis notre départ du détroit de Magellan.

Le hâvre Carteret est formé par la côte de la Nouvelle-Irlande, et par deux îles que je nommai, l'une, *Ile des noix de cocos*, et l'autre, *Ile de Leigh*. Quand nous en fûmes sortis, nous eûmes un gros vent de l'est-sud-est, qui, en nous empêchant de doubler le cap Sainte-Marie, nous porta au nord-ouest, dans une baie profonde que Dampierre a appelée Baie Saint-Georges, et qui est située entre le cap St.-Georges et le cap Oxford. Ne pouvant absolument suivre la route de Dampierre, je me décidai à tenter un passage à l'ouest par ce golfe; et j'eus bientôt lieu de croire que ce qu'on a nommé Baie Saint-Georges, était un canal entre deux îles. Avant la nuit nous reconnûmes qu'il est partagé par une grande île que j'appelai *Ile du duc d'Yorck*, et par quelques autres plus petites, éparses autour de celle-ci. Je laissai à cette terre son ancien nom de Nouvelle-Bretagne. Sur son côté méridional se voient quelques terres élevées, et trois montagnes remarquables que j'appelai la *Mère et les Filles*. (Mother and Daughters). Derrière la *Mère*, qui est au milieu et la plus grande des trois, nous aperçûmes une grosse colonne de fumée, qui nous fit présumer que l'une de ces montagnes est un volcan. Nous reconnûmes, à

l'est, le cap Palliser et, à l'ouest, le cap Stephens. Une baie les sépare. Le pays environnant est uni et fait une belle perspective. Le sol s'élève par degré en très-hautes montagnes, couvertes de grands arbres, et présente plusieurs clairières qui nous parurent cultivées. Le grand nombre de feux que nous vîmes pendant la nuit sur cette partie du pays, nous donna lieu de croire qu'elle était habitée. L'île du duc d'York n'est pas moins favorablement située. Les habitations des naturels du pays, assez voisines l'une de l'autre, sont rangées près des bords de l'eau parmi des bocages de cocotiers, ce qui présente une vue magnifique et pittoresque. Cette île est située au 4^d 9' de latit. sud, et au 151^d 20' de longitude est. Quand je me fus assuré que la baie supposée n'était qu'un détroit, je l'appelai *Canal St.-Georges*, et je donnai à l'île la plus septentrionale le nom de *Nova-Hibernia* ou *Nouvelle-Irlande*.

Nous vîmes, le 12, sur cette côte, une autre île très-belle et très-peuplée que j'appelai *Ile Sandwich*, en l'honneur du comte de ce nom, devenu depuis premier lord de l'Amirauté. Toute la nuit, nous entendîmes un bruit semblable au son d'un tambour. Quand nous traversâmes le détroit, dix pirogues, portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte,

et s'avancèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour que nous pussions leur donner quelques clincailleries que nous leur tendîmes au bout d'un grand bâton ; mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils préféreraient le fer à toute autre chose , quoique ce fer , si l'on excepte les clous , ne fût pas travaillé ; j'ai observé que nous n'avions point avec nous d'ouvrages de contellerie. Une de ces pirogues avait au moins quatre vingt-dix pieds de longueur , elle égalait presque le *Swallow* , cependant elle était formée d'un seul arbre ; on y voyait sur les côtés quelques ornemens en sculpture ; trente-trois hommes la montaient et la faisaient manœuvrer sans voile. Ces Insulaires nous parurent de la même race d'hommes que les habitans de l'île Egmont : ils sont noirs et ils ont comme eux la tête laineuse sans avoir le nez plat et les lèvres grosses. Ils vont aussi entièrement nus , à l'exception de quelques parures de coquillages qu'ils s'attachent aux bras et aux jambes. Leurs cheveux et leur barbe étaient couverts d'une poudre blanche ; probablement que la mode de se poudrer est d'une plus haute antiquité et d'un usage plus répandu qu'on ne le croit communément. Ils étaient armés de piques et de grands bâtons en forme de massues ;

mais nous n'avons aperçu parmi eux ni arcs, ni flèches; peut-être en avaient-ils dans leurs pirogues. Je remarquai qu'ils ne regardaient nos canons qu'avec crainte, ce qui ferait présumer que l'usage des armes à feu ne leur est pas absolument inconnu.

Je nommai *Cap Byron*, une pointe de terre que je reconnus pour l'extrémité sud-ouest de la *Nouvelle-Irlande*; l'île *Byron*, le *détroit de Byron*, la *Nouvelle-Hanovre*, le *Promontoire de la reine Charlotte* (Foreland), se trouvent situés aux environs de ce cap. Après avoir gouverné à l'ouest toute la nuit et le matin du 13, je reconnus encore sept petites îles que je nommai *Iles du duc de Portland*, et m'apercevant que nous avions dépassé toutes les terres, je trouvai qu'il était plus court et beaucoup plus sûr de passer par le canal *Saint-Georges*, en venant de l'est ou de l'ouest, que de tourner autour des terres et des îles qui sont au nord. Jusqu'au 15, nous eûmes un tems brumeux qui ne nous permit pas d'observer le soleil. Un autre désagrément nuisit surtout à mes observations : faute d'officiers, tout le travail retombait sur moi seul, et j'étais moi-même malade et très-affaibli; mon lieutenant, dont tout le zèle ne me donnait plus que de légers soulagemens, entreprenait même une tâche au delà de ses forces.

Dès que nous eûmes débouqué le canal St.-Georges, nous gouvernâmes à l'ouest. Le lendemain 14, nous découvrîmes plusieurs îles; un nombre considérable de pirogues, ayant plusieurs centaines d'Indiens à bord, s'avancèrent vers nous. Nous répondîmes à leurs signes, que nous ne pouvions comprendre, par de franches démonstrations d'amitié, et nous comptions de bonne foi sur leur bienveillance, quand tout-à-coup ils nous lancèrent leurs javelots. Pensant qu'il valait mieux prévenir une attaque générale que d'avoir à la repousser, je fis tirer des coups de fusils et un des pierriers. Quelques Indiens furent sans doute tués ou blessés; les autres, après s'être consultés, se retirèrent; pour les intimider davantage, on tira par-dessus leur tête une pièce de six chargée à boulet.

Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détachèrent bientôt d'une autre partie de l'île, et vinrent s'arrêter à la même distance que les premières. Nouveaux signes d'amitié de notre part. Nous leur montrions toutes les choses que nous pensions devoir leur faire le plus de plaisir, nous leur tendions les bras pour les engager à monter à bord; toute notre réthorique fut inutile, nous ne reçûmes pour réponse qu'une grêle de dards et de javelots. Cette lâche attaque fut aussitôt punie. Un Indien fut tué, le

reste sauta précipitamment dans la mer. Les îles voisines de ce peuple ennemi sont au nombre de vingt ou trente, et d'une étendue si considérable, qu'une d'elles ferait seule un grand royaume. Je les appelai *Iles de l'Amirauté*. Le 19 au soir, nous en découvrîmes deux autres que je nommai *Ile Durour* et *Ile Matty*. Nous vîmes les habitans accourir en grand nombre avec des lumières sur le rivage. Le 25, nous reconnûmes trois autres petites îles dont les naturels vinrent sur-le-champ nous visiter à bord sans montrer la moindre défiance; ils reçurent avec beaucoup de joie quelques morceaux de fer en échange d'une petite quantité de noix de cocos. Ils nous firent entendre qu'un vaisseau comme le nôtre, avait quelquefois touché sur leur île pour s'y rafraîchir. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux d'un vieux cercle; son ravissement différait peu de la folie, l'altération de ses traits s'accordait avec le désordre de ses gestes.

Ces peuples paraissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors; ils l'appellent *parram*. Ce sont les premiers Indiens couleur de cuivre que nous ayons trouvés dans ces parages. Leur caractère est franc et ouvert. Ils mangeaient et buvaient tout ce qu'on leur donnait; ils étaient aussi familiers avec l'équipage, que s'ils nous eussent

connus depuis long-tems. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une pièce étroite d'une belle natte qui leur ceint les reins. Nous remarquâmes qu'ils étaient continuellement occupés à s'arracher les poils du menton. Leurs pirogues sont bien travaillées : un arbre creusé en forme le fond, mais les côtés sont construits en planches ; elles ont une voile d'une natte fine et un balancier. Ils nous proposèrent, si nous voulions descendre à terre, de nous laisser pour ôtage un nombre des leurs, égal à celui des nôtres qui débarqueraient. Un fort courant ouest et la nuit qui survint, m'empêchèrent d'accepter cette offre amicale et généreuse. Un d'entr'eux voyant notre départ, desira de nous suivre, et tint à cette résolution, malgré nos représentations et celles de ses compatriotes. Je le gardai volontiers à bord et le nommai Joseph *Freewill* (de bonne volonté) ; je pensai qu'il pourrait nous être utile dans nos découvertes. Il nous apprit qu'il y a au nord d'autres îles dont les habitans ont du fer et qu'ils s'en servent pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les trouvent en mer. Je vis bientôt avec douleur que cet Indien dépérissait de jour en jour ; il ne vécut que jusqu'à notre arrivée à l'île Célèbes, c'est là que nous le perdîmes. Je donnai à la plus grande de ces îles que les naturels appellent Pegan, le nom d'*Île Free-*

will; elle est située à 50'. de latitude nord, et 137^d. 51'. longitude est. Toutes sont environnées d'un récif. J'en ai dressé la carte d'après le plan que les Indiens tracèrent avec de la craie sur le tillac.

Nous continuâmes d'être portés vers le nord jusqu'au 5 octobre. Une petite île que j'aperçus le 12, à 4^d. 40'. latitude nord, et 14^d. 24'. de longitude ouest fut nommée *Currand Island* (île du Courant); deux autres que je découvris le lendemain, reçurent le nom d'*Iles St.-André*. Le 29, nous aperçûmes Mindanao, et je résolus, pour nous procurer quelques provisions, de chercher une baie que Dampierre a décrite, comme située à la partie sud-est de l'île, et qui, à ce qu'il raconte, lui fournit une grande quantité de bêtes fauves qu'il tua dans une savane. Mais toutes nos recherches furent inutiles. Nous ne trouvâmes qu'un petit enfoncement au bout duquel étaient une ville, et un fort d'où partit aussitôt un coup de canon et se détachèrent trois pirogues remplies d'Insulaires. Cette attaque brusque me fit porter un peu à l'est, où, le 2 novembre, je jetai l'ancre, ayant au N. O. une rivière, et au S. 7^d. E., à environ cinq lieues, le pic d'une île appelée *Hammoc-Island* (île du Mondrain). Nos gens étant allés faire de l'eau, ne virent aucuns ves-

tiges d'habitans , et nous conçûmes le dessein de tâcher aussi d'y faire du bois ; mais , sur les neuf heures du soir , nous fûmes surpris d'entendre tout-à-coup un bruit produit par un grand nombre de voix d'hommes , et ressemblant à l'horrible cri de guerre des Sauvages d'Amérique. Jugeant bien alors qu'il fallait nous tenir sur nos gardes , nous continuâmes , le 3 , de tirer les canons de la calle , et de raccommo-der nos agrêts. Il était probable que les Insulaires qui pendant la nuit s'étaient efforcés de nous effrayer , s'étaient cachés dans les bois ; comme aucun d'eux ne paraissait , la chaloupe partit pour le lieu de l'aiguade et nous nous tîmes prêts à la défendre. En effet dès que nos gens furent à terre , un grand nombre d'Insulaires armés sortit du bois ; l'un d'eux portait à la main quelque chose de blanc. N'ayant point à bord de pavillon de cette couleur , j'ordonnai à mon lieutenant d'arborer une de mes nappes. Celui-ci ayant débarqué , le porte-étendard et un autre Insulaire s'approchèrent de lui sans armes et le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. Le premier lui adressa la parole en hollandais ; voyant qu'il ne l'entendait pas , il lui parla un jargon espagnol qu'un de nos gens qui savait la langue , parvint à comprendre. Cet Indien demanda si nous étions Hol-

landais , si notre bâtiment était un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand , combien il portait d'hommes et de canons , si nous allions à Batavia , ou si nous en revenions. Nous répondîmes à toutes ces questions , et il promit de nous présenter au gouverneur à qui il donnait le titre de *Rajah*. Comme il considérait avec beaucoup d'attention un mouchoir de soie que mon lieutenant portait autour de son col , celui-ci le lui présenta sur-le-champ. L'Indien , en retour , lui donna sa cravate qui était d'une grosse toile de coton , et le quitta après cet échange , assurant qu'il nous procurerait tout ce dont nous avions besoin , vu qu'on lui avait déclaré que nous ne venions pas pour commercer.

Comptant sur sa parole , les bateaux reprirent gaîment leurs occupations ; mais au bout de deux heures , nous nous vîmes de toutes parts menacés par plusieurs centaines d'Insulaires armés. Leurs armes étaient des fusils , des arcs et des flèches , de grandes piques ou lances , de larges sabres , et une espèce de poignard appelé *cric* ; ils avaient aussi des boucliers. Les uns agitaient leurs armes , d'autres lançaient leurs javelines dans la mer du côté du vaisseau. J'aurais pu , en faisant tirer nos pièces d'artillerie , me venger d'un peuple si peu hospitalier , mais je

préfèrai m'en éloigner paisiblement, puisque je n'avais plus à espérer d'en obtenir aucuns rafraîchissemens. Je levai l'ancre, le 4 novembre, et je bornai ma vengeance à donner au lieu de notre mouillage, le nom de *Deceitful-Bay* (Baie trompeuse).

Nous entrâmes, le 14, dans le détroit de Macassar qui sépare les îles de Borneo et des Célèbes. Nous vîmes une pointe remarquable que je présume être la même qui est appelée dans les cartes françaises pointe de Stroomen; je lui donnai pourtant le nom d'*Hammoc-Point* (pointe du Mondrain). Nous rencontrâmes, le 21, deux petites îles qui ne sont probablement que celle de Taba. Arrivés dans la partie la plus méridionale et la plus étroite du détroit, nous y restâmes embarrassés jusqu'au 27, tems où nous passâmes la ligne; de sorte que nous mîmes quinze jours à faire vingt-huit lieues. Le nombre des malades ne faisant qu'augmenter, nous fîmes tous nos efforts pour gagner la côte de Borneo, mais nous n'y pûmes réussir. Un tems orageux et des vents contraires survinrent alors, et nous nous vîmes dans la position la plus déplorable. Il n'y avait plus un seul homme de l'équipage qui ne fût attaqué du scorbut. Nous n'avions plus la force de résister aux tempêtes. Le découragement était général.

Dans ce moment où nous étions presque mou-

rans au milieu des dangers de toute espèce qui nous environnaient, nous fûmes attaqués par un pirate, et afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute sa force, il survint à minuit, lorsque l'extrême épaisseur des ténèbres ne pouvait manquer d'augmenter la confusion et la terreur. Mais cet événement, au lieu de nous porter le dernier coup, ranima notre courage : notre ennemi tenta vainement d'aborder, nous répondîmes si bien à son attaque qu'en peu de tems son bâtiment coula à fond ; tous ceux qui le montaient, périrent ; nous ne reçûmes que de légers dommages. J'ai appris par la suite que ce petit vaisseau appartenait à un pirate qui en avait plus de trente pareils sous son commandement. Il avait pris le nôtre pour un vaisseau marchand.

Le 12 décembre, nous rencontrâmes les bancs de sable, appelés *Spera Mondes*, et nous reconnûmes avec chagrin que la mousson d'ouest avait commencé. Il nous était dès-lors impossible de nous rendre à Batavia avant le retour de la mousson d'est. Ne pouvant tenir la mer plus long-tems je résolus de chercher à gagner Macassar, principal établissement des Hollandais dans l'île Célèbes, et nous mouillâmes près de cette ville le 15, après trente-cinq semaines de navigation, depuis notre sortie du détroit de Magellan.

CHAPITRE III.

COMMENT nous fûmes reçus à Macassar et à Bonthaim. — Traversée à Batavia. — Relâche et quelques détails. — Retour en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance.

LE soir même un Hollandais dépêché par le gouverneur vint à bord, et parut fort alarmé quand il sut que le *Swallow* était un vaisseau de guerre anglais; on n'y avait encore vu aucun vaisseau du roi de la Grande-Bretagne. Je ne pus le décider à descendre dans ma chambre. Le lendemain j'envoyai mon lieutenant porter une lettre au gouverneur, pour l'informer de notre arrivée et de notre triste situation; mais il ne put la remettre à lui-même. Elle ne lui parvint que par deux officiers appelés, l'un, le *sabandar* et l'autre, le *fiscal*. M. Gower et ses gens restèrent à bord du bateau, exposés à une chaleur brûlante, et sans qu'il leur fût permis d'acheter aucuns rafraîchissemens. Après cinq heures d'attente en cet état, ils revinrent à bord et furent immédiatement suivis de deux envoyés du gouverneur. L'un d'eux, nommé M. Le Cerf, était enseigne de la garnison, et l'autre, M. Dou-

glass, écrivain de la Compagnie hollandaise. La réponse qu'ils me remirent était écrite en hollandais, langue qu'aucun de nous n'entendait ; mais ils me l'expliquèrent en français. Elle m'enjoignait de partir à l'instant du port sans approcher plus près de la ville, et de ne jeter l'ancre sur aucune partie de la côte. Je leur représentai l'injustice de cette défense, et leur montrai le nombre de nos malades ; c'était les convaincre de la légitimité de mes demandes. Je finis par leur dire que si l'on ne m'accordait pas la liberté du port pour acheter des rafraîchissemens et me procurer un abri, j'irais mouiller tout près de la ville, et me ferais échouer sous leurs murailles, où nous vendrions chèrement notre vie, en les couvrant d'infamie, pour avoir réduit un ami et un allié à une si affreuse extrémité.

Cette déclaration parut les effrayer. Ils me pressèrent avec beaucoup d'émotion d'attendre au moins une seconde lettre du gouverneur. J'y consentis. Nous passâmes le reste du jour et toute la nuit dans un état d'anxiété mêlé d'indignation, qui aggravait encore l'horreur de notre état. Le lendemain, un sloop armé de huit canons et un bâtiment monté par un grand nombre de soldats, vinrent mettre à l'an-

cre aux deux côtés de notre vaisseau. Ils refusèrent toute espèce d'explication.

Sur le midi, la brise de mer se leva, je mis à la voile et je m'avancai vers la ville, très résolu de repousser, s'il le fallait, la force par la force; mais les deux bâtimens se contentèrent de nous suivre. Bientôt s'approcha de nous un joli bâtiment monté par plusieurs officiers et une troupe de musiciens, qui nous dirent être envoyés par le gouverneur et nous invitèrent à remettre à l'ancre. Les officiers vinrent à bord; c'étaient M. Blydenbrug, le fiscal, M. Voll, le sabandar, un troisième appelé *licence - master*, maître du port, et M. Douglass, l'écrivain. Ils nous apportaient deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles et quelques fruits; ces provisions furent aussitôt partagées entre les gens de l'équipage, on en fit un bouillon excellent pour les malades. Ils me montrèrent ensuite une autre lettre du gouverneur, qui, à mon grand étonnement, m'enjoignait de nouveau de quitter le port, alléguant qu'aucun vaisseau, de quelque nation qu'il fût, ne pouvait séjourner ni commercer dans le port, sans violer la convention qui avait été faite par la Compagnie hollandaise avec les rois originaires et les gouverneurs du pays, qui avaient déjà

témoigné quelque mécontentement de notre arrivée. Il me renvoyait en définitif aux officiers porteurs de sa lettre, qu'il qualifiait de ses commissaires.

J'observai à ces messieurs qu'aucune stipulation relative au commerce ne pouvait nous concerner, puisque nous étions sur un vaisseau de roi; je leur exhibai ma commission, et leur représentai qu'il serait ridicule d'appeler commerce l'achat que nous voulions faire d'alimens et de rafraîchissemens. Je rejetai toutes leurs propositions, parce qu'elles exigeaient mon départ avant la saison favorable; enfin, pour tenter un dernier effort sur leur humanité, je leur montrai le cadavre d'un homme qui était mort le matin, et dont les secours que nous avions eu lieu d'espérer, eussent probablement sauvé la vie.

Ce spectacle les déconcerta : après quelque tems de silence, ils me demandèrent si j'avais été dans les îles à épiceries. Je répondis négativement, et ils parurent me croire. Nous en vîmes à une espèce d'arrangement. Ils me dirent que malgré les ordres positifs et les plus exprès de la Compagnie, de m'enjoindre de partir; cependant ils me laissaient le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où je trouverais un abri sûr et pourrais même établir un hôpital

pour mes malades ; ils m'assurèrent que les provisions y seraient plus abondantes qu'à Macassar, et qu'ils m'enverraient tout ce dont j'aurais besoin. J'acceptai cette proposition, à condition que les offres qui m'étaient faites seraient confirmées par le gouverneur et le conseil de Macassar, afin qu'on me regardât comme étant sous la protection de la nation hollandaise, et qu'on ne fît aucune violence aux gens de notre équipage ; j'obtins, en effet, le lendemain la ratification du gouverneur. Quand tout fut ainsi conclu, je regrettai de ne pouvoir offrir qu'un mauvais repas aux officiers hollandais ; mais ces messieurs me prièrent de permettre qu'on apportât les alimens qui avaient été apprêtés dans leur vaisseau. J'y consentis de bon cœur ; on nous servit bientôt un très-beau dîner, composé de poissons, de viandes, de légumes et de fruits. Je ne laisserai pas échapper cette occasion de témoigner toute la reconnaissance que je dois à ces officiers pour l'humanité et la politesse qu'ils montrèrent à notre égard, surtout à M. Douglass, qui, sachant la langue française, devint notre interprète, et prit cette peine avec une honnêteté et une complaisance qui donnaient un nouveau prix au service qu'il nous rendait. Lorsqu'ils quittèrent le vaisseau, je les fis saluer de neuf coups de canon.

J'étais fort content de notre arrangement , mais il me fallait trouver de l'argent pour mes billets sur le gouvernement de la Grande-Bretagne. Le sabandar me dit que personne de la ville n'avait de remises à faire en Europe , et qu'il n'y avait pas une risdale dans la caisse de la Compagnie ; mais il m'avertit que le résident de Bonthaim qui allait recevoir des ordres pour me fournir tout ce qui me serait nécessaire , prendrait volontiers mes billets en retour , parce qu'il avait des remises à faire , et qu'il allait lui-même en Europe dans la saison suivante. Il m'apprit que ce résident avait des biens considérables en Angleterre où il s'était fait naturaliser , et ajouta qu'ayant entre les mains de l'argent qui lui appartenait , il achèterait pour moi à Macassar tout ce qu'il me fallait.

Le lendemain 19 , dans l'après-midi , je reçus une lettre signée du gouverneur et du conseil de Macassar , qui expliquait les raisons pour lesquelles j'étais envoyé à Bonthaim , et confirmait la convention verbale qui subsistait entre nous. Bientôt M. Le Cerf , le secrétaire du conseil et un pilote , vinrent à bord pour nous accompagner. M. Le Cerf devait commander les soldats qui montaient les bateaux de garde , et le secrétaire , comme nous l'avons découvert dans la suite , était chargé d'examiner les opé-

rations du résident, qui s'appelait M. Swellingrabel. Le père de ce dernier était mort vice-gouverneur du cap de Bonne-Espérance, où il avait épousé une dame anglaise nommée Fothergill. M. Swellingrabel, résident de Bonthaim, avait épousé la fille de Cornelius Sinklaar, qui avait été gouverneur de Macassar et qui mourut il y a environ deux ans en Angleterre où il était venu voir quelques parens de sa mère.

J'entrai, le 21, dans la rade de Bonthaim, et j'y jetai l'ancre ainsi que les deux bateaux de garde, qui nous empêchèrent de communiquer avec les habitans du pays. Je reconnus que j'avais perdu environ dix-huit heures en y venant par l'ouest; des Européens que nous y trouvâmes, étant arrivés par l'est, en avaient gagné six, en sorte que la différence était justement d'un jour.

J'allai sur-le-champ rendre visite au résident, M. Swellingrabel, qui parlait très-mal anglais. Quand nous eûmes pris ensemble des arrangemens relatifs à nos provisions et à la manière de les payer, il m'accorda une maison près des bords de la mer et d'un petit fort palissadé garni de huit canons. C'était la seule qu'il y eût dans le canton; j'en fis un hôpital sous la direction du chirurgien. On transporta tous ceux de nos

malades que nous jugeâmes ne pouvoir se rétablir à bord, et je retins le reste pour la garde du vaisseau. Dès qu'ils furent à terre on les mit sous une garde de trente-six hommes avec deux sergens et deux caporaux, commandés par M. Le Cerf. Aucun d'eux n'eut la permission de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, et on ne souffrit point que les naturels du pays s'approchassent de plus près, en sorte que nos gens n'achetaient rien que par l'entremise des soldats hollandais qui abusaient honteusement de leur pouvoir. Ceux-ci commençaient par saisir les provisions et ne les payaient ensuite que ce qu'ils jugeaient à propos, souvent le quart de leur valeur. Si l'Indien s'avisait de témoigner quelque mécontentement, le soldat tirait aussitôt son grand sabre, et calmait le plaignant en espadonnant par-dessus sa tête; le différend se terminait là, les achats nous étaient cédés ensuite, à peu près à mille pour cent de profit. Je portai des plaintes au résident, qui réprimanda les soldats; mais sa harangue produisit si peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de soupçonner Le Cerf d'avoir une part dans ces bénéfices exorbitans. Je savais d'ailleurs que ses esclaves achetaient au marché des objets que sa femme nous vendait ensuite deux fois plus qu'ils n'avaient coûté.

Les soldats se rendirent coupables de plusieurs autres délits. Chacun d'eux devait à son tour fournir des provisions à toute la garde, et s'acquittait ordinairement de cette fonction en parcourant la campagne muni de son fusil et d'un sac. Un d'eux prit un jour, sans autre cérémonie, un jeune buffle, qui appartenait à des paysans; et ses compagnons n'ayant pas de bois pour le faire cuire, abattirent quelques-unes des palissades du fort. Lorsqu'on me rapporta ce fait, je le trouvai si extraordinaire, que j'allai à terre exprès pour voir la brèche : je trouvai les pauvres Noirs occupés à la réparer.

Le 26, trois sloops et un gros vaisseau qui venait de Batavia et portait des troupes à Banda, vinrent mouiller dans cette rade; mais toute communication fut interdite entre eux et nous. J'eus recours à M. Swellingrabel, qui voulut bien se charger d'acheter pour nous quatre tonneaux de viandes d'Europe, deux de porc et deux de bœuf. Nous vîmes arriver aussi, le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appelés *pros*. Leur port est de douze à dix-huit et vingt tonneaux, et ils sont montés par seize, ou vingt hommes. Tous les ans ces petits bâtimens, qui portaient pavillon hollandais, font la pêche autour de l'île. Ils partent avec une mousson et reviennent avec l'autre, de manière

qu'ils se tiennent toujours sous le vent de terre.

Nous atteignîmes ainsi le 18 janvier (1768). J'appris alors par une lettre de Macassar que le *Dauphin* avait été à Batavia. Le 28, le secrétaire du conseil, envoyé pour contrôler les opérations du résident, fut rappelé à Macassar. Notre charpentier, étant à cette époque un peu rétabli, examina l'état de notre vaisseau et y fit quelques réparations; mais on ne put arrêter que très-peu de nos voies d'eau, et nous fûmes réduits à compter entièrement sur nos pompes.

Le 19 février, M. Le Cerf fut rappelé, afin d'entreprendre, disait-on, une expédition pour l'île Bally. Le 7 mars, le plus grand de nos bateaux de garde, sloop d'environ quarante-cinq tonneaux, reçut ordre de retourner à Macassar, avec une partie des soldats. Le 9, M. Swellingrabel s'informa, de la part du gouverneur, quand je mettrais à la voile. J'avais été surpris du rappel de l'officier et du bateau; mais je le fus bien davantage de la question du résident: personne n'ignorait que la mousson d'est ne commençant qu'au mois de mai, il m'était impossible d'appareiller avant ce tems. D'un autre côté, nos gens remarquèrent qu'un petit canot venait souvent rôder autour de nous pendant la nuit, et s'enfuyait dès qu'il entendait le plus léger bruit dans le vaisseau.

Le 29, pendant que le rapprochement de ces circonstances était l'objet de nos réflexions, un de nos officiers revint avec une lettre qu'il me dit lui avoir été remise à terre par un Noir. La suscription portait : *Au commandant du vaisseau anglais, à Bonthaim.* Pour entendre le sens de cette lettre, il est nécessaire de savoir que l'île Célèbes est partagée en plusieurs districts qui sont autant de souverainetés affectées à des princes naturels du pays. La ville de Macassar est située dans le royaume qui porte le même nom, ou celui de Bony. Le roi de ce canton est allié des Hollandais, qui ont échoué plusieurs fois dans leurs entreprises pour subjuguier les autres parties de l'île, entr'autres celle habitée par les Buggueses et un autre peuple nommé Woggs ou Tosora. La ville de Tosora est défendue par du canon, car les naturels avoient des armes à feu, long-tems avant que les Hollandais n'eussent chassé les Portugais de Macassar. La lettre m'avertissait que le roi de Bony avait formé le projet de nous massacrer, que ce complot serait exécuté par son fils qui, excité secrètement par les Hollandais qui lui promettaient une certaine somme d'argent et le pillage de notre vaisseau, se trouvait à Bonthaim avec huit cents hommes. On attribuoit la cause du danger que nous courions, à mes liaisons avec

les Buggueses et les autres peuples ennemis des Hollandais. On craignait d'ailleurs, qu'arrivé en Angleterre, je ne donnasse des renseignemens à mes compatriotes sur cette colonie qu'aucun d'eux n'avait encore visitée.

Cette lettre était écrite d'un mauvais style, mais l'avis qu'elle nous donnait, était digne d'attention. Sans trop examiner jusqu'à quel point nous devions y ajouter foi, nous nous occupâmes aussitôt de nous mettre en état de défense. Nous fumâmes le vaisseau, je fis changer les voiles, démarrer, charger tous nos canons, et nous bastinguâmes le pont. Chacun passa la nuit sous les armes; le lendemain nous nous fîmes touer sur la côte orientale, en nous éloignant un peu du fond de la baie, afin d'avoir plus de place; nous n'omîmes rien de ce qui pouvait contribuer à notre sûreté.

Pendant ce tems, M. Swellingrabel était à vingt milles dans l'intérieur du pays. Je ne le soupçonnais pas de complicité, mais je craignais qu'on ne le retînt à la campagne pour que sa présence à la ville ne gênât point l'exécution du complot. Je témoignai vouloir lui communiquer une affaire de la dernière importance, et je demandai que ma lettre lui fût envoyée par un exprès. J'ignore s'il la reçut, mais ce ne fut que, le 5 avril et d'après une nouvelle missive, qu'il

se rendit à bord. Je m'aperçus bientôt qu'il ignorait absolument le projet qui s'était formé contre nous. Il le traita même de fable. Cependant il nous dit qu'un Tomilaly, espèce de ministre du roi de Bony, lui avait rendu une visite sans expliquer trop bien pourquoi il était venu dans cette partie de l'île. Il me promit de faire les recherches les plus scrupuleuses à ce sujet.

Le résident et les personnes de sa suite remarquèrent nos mesures défensives. On l'avait instruit à terre que chaque jour nous faisons l'exercice aux petites armes. Il parut approuver ma résolution de continuer à me tenir sur nos gardes et prêt à tout événement. Nous nous quitâmes avec des protestations mutuelles d'amitié. Quelques jours après il m'écrivit qu'il avait découvert qu'un des princes du royaume de Bony était venu secrètement à Bonthaim, mais il n'avait rien appris de relatif aux huit cents hommes qu'on disait être avec lui. Ils ne pouvaient donc être dans ce canton, à moins qu'ils ne fussent déguisés comme les troupes du roi de Brentford. Il vint, le 16, me demander à dîner et amena M. Le Cerf, qui, sollicité de me donner des nouvelles de son expédition pour Bally, me répondit seulement qu'elle était abandonnée.

Le 7 mai, M. Swellingrabel me remit de la part du gouverneur une longue lettre écrite en

hollandais et qu'il me traduisit de son mieux en anglais. Le gouverneur se justifiait par les protestations les plus solennelles, de l'imputation d'avoir formé un complot pour nous massacrer, et il me pria de lui envoyer la lettre, afin de punir l'imposteur qui me l'avait écrite. On pense bien que je refusai de m'en dessaisir: son auteur eût été puni, soit que la chose fût réelle ou qu'elle fût fausse. Je fis au gouverneur une réponse polie qui justifiait les mesures que j'avais prises, sans le charger, ni lui ni ses alliés, d'aucun mauvais dessein contre nous. Réellement j'ai les plus grandes raisons de croire que l'accusation énoncée dans la lettre, n'était pas aussi fondée que l'anonyme l'avait sans doute franchement présumé. Je quittai la rade de Bonthaim, le 22, à la pointe du jour.

Il existe plusieurs descriptions de l'île Célèbes et de ses habitans. J'entrerais dans peu de détails. Macassar est bâti sur une espèce de pointe de terre, et arrosé par une rivière ou deux qui le traversent ou qui coulent dans son voisinage. Cette rivière paraît être grande, un vaisseau peut la remonter jusqu'à une demi-portée du canon des murailles de la ville. Le terrain, dans les environs, est uni et d'un très-bel aspect. On y voit beaucoup de plantations et de bois de co-

cotiers, où je remarquai des groupes de maisons. Il se termine par de riantes collines.

La baie de Bonthaim est vaste. Son mouillage est sûr pendant les deux moussons. Elle présente plusieurs petites villes ; celle de Bonthaim est bâtie au nord-est, près du fort dont nous avons fait mention et qui suffit pour contenir tout le pays. Elle est construite sur le côté oriental d'une petite rivière dans laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du fort. Le résident hollandais a le commandement de la place et celui de Bullocomba, autre ville située à environ vingt milles plus loin à l'est, où se trouve encore un petit fort gardé par quelques soldats qu'on occupe à recevoir l'impôt en riz que le peuple paie aux Hollandais.

On se procure facilement à Bonthaim de l'eau et du bois ; nous fîmes toutes sortes de provisions. Le bœuf y est excellent, mais on n'en trouverait pas suffisamment pour une escadre. Le riz, les volailles et les fruits y sont en abondance. Il y a aussi dans les bois beaucoup de cochons sauvages qu'il est facile d'avoir à bon marché, parce que les naturels, qui sont Mahométans, n'en mangent jamais. Il leur est également défendu de manger des tortues. L'île Célèbes est la clef des Moluques, et rend nécessairement ceux qui la

possèdent , maîtres des îles à épiceries. Tous les vaisseaux qui vont aux Moluques ou à Banda , y touchent et dirigent leur route entre elle et l'île Soloyer. On y trouve des chevaux , des buffles , des chèvres , des moutons et des daims. L'arrack et le sucre qu'on y consomme , sont apportés de Batavia. La marée est irrégulière. Elle ne monte et ne baisse qu'une fois en vingt-quatre heures , il est rare que de l'une à l'autre il y ait six pieds de différence.

Nous découvrîmes , le 2 juin , la terre de Java ; et nous reconnûmes ensuite que nous voyions la partie de l'île qui forme la pointe la plus orientale de la baie de Batavia , appelée pointe de Carawawang. La nuit survenant , nous mîmes à l'ancre , près des deux petites îles appelées Layden et Alkmaar à la vue de Batavia , et l'après-midi du lendemain nous mouillâmes dans la rade. Nous avons lieu de nous féliciter de notre arrivée , car , pendant toute notre traversée depuis les Célèbes , le vaisseau avait fait tant d'eau par ses voies , que nous avons eu beaucoup de peine à l'empêcher de couler à fond en employant continuellement deux pompes. Il y avait alors à Batavia onze grands vaisseaux hollandais , outre plusieurs petits bâtimens espagnols , un senau portugais et plusieurs jonques chinoises. Le lendemain matin , nous saluâmes la ville d'onze

coups de canon, et on nous répondit par un égal nombre. Comme c'était le jour de la naissance de sa Majesté Britannique, nous tirâmes vingt-un coups pour la célébrer.

L'après-midi, je fis une visite au gouverneur, et je l'informai de l'état du *Swallow*, en le priant de me permettre de le radouber; il me répondit qu'il fallait m'adresser au conseil. J'écrivis donc, le 6, qui était jour d'assemblée, au conseil et au gouverneur, exposant nos besoins urgens, et ajoutant que j'espérais qu'ils m'accorderaient l'usage des chantiers et magasins qui me seraient nécessaires. Le lendemain, le sabandar, accompagné de M. Garrison, marchand de la ville qui lui servait d'interprète, et d'une autre personne, se readit chez moi. Il me dit qu'il était envoyé par le gouverneur et par le conseil, au sujet d'une lettre qui, lorsque j'étais à Bonthaim, m'avait averti d'un complot formé pour massacrer notre équipage, et que l'auteur de cette lettre injurieuse pour sa nation, devait être puni. Je répondis que j'avais en effet reçu cet avis, mais que je n'avais dit à personne que ce fût par une lettre. Le sabandar me demanda si je voulais affirmer par serment qu'aucune accusation ne m'avait été adressée. Une pareille proposition était extraordinaire, je le lui fis observer; j'ajoutai que je n'y répondrais

que lorsqu'elle me serait faite par écrit. Je demandai ensuite quelle avait été la décision du conseil relativement au radoub de notre vaisseau. Il me dit que le conseil avait été choqué de ce que je m'étais servi de cette expression, *que j'espérais*, et de ce que ma demande n'était pas écrite en forme de requête, comme celles de tous les marchands. Je répondis que j'avais employé sans réflexion les premiers mots qui m'étaient venus à l'esprit. Nous nous séparâmes ainsi, et je n'entendis plus parler de rien jusqu'au 9, que dans l'après-midi, le sabandar, suivi des mêmes personnes, vint me voir une seconde fois.

Il m'apprit que le conseil l'avait chargé de me demander une déclaration signée de ma main, qui portât que je regardais comme faux et controuvé l'avis que j'avais reçu dans l'île Célèbes, d'un complot tramé pour massacrer notre équipage. Il se flattait, ajouta-t-il, que j'avais trop bonne opinion de la nation hollandaise, pour supposer qu'elle fût capable de souffrir, sous son gouvernement, un forfait si exécrationnable. M. Garrison me lut alors une déclaration dressée par le conseil et qu'on me pria de signer. Comme la signature de cet acte paraissait une condition expresse de ce qu'on voudrait bien m'accorder, je ne jugeai pas à propos de la donner, et je réitérai ma proposition de me notifier par écrit,

ce que l'on desirait de moi. Cette réplique satisfit peu ces messieurs, et nous nous séparâmes assez mécontents les uns des autres.

Ces mêmes personnes revinrent, le 15, m'informer que le conseil avait protesté contre ma conduite à Macassar, et contre mon refus de signer le certificat qu'on m'avait présenté, ce qu'il regardait comme une insulte faite à sa nation. Je répliquai au sabandar que je pensais n'avoir agi dans aucun cas contre les traités qui subsistent entre les deux puissances, quoique je ne crusse pas avoir été traité par le gouverneur de Macassar, comme sujet d'une nation amie; qu'au surplus, si l'on avait des reproches à me faire, ils devaient être adressés au roi de la Grande-Bretagne, à qui seul je devais compte de mes actions.

Le 18, le sabandar m'informa que le conseil permettait le radoub du *Swallow* à Onrust. Je demandai s'il n'y avait point de réponse par écrit, il me dit que ce n'était pas l'usage, et qu'on avait toujours regardé comme suffisant un message fait par lui ou par quelque autre officier. J'achetai ensuite sans aucune difficulté toutes les provisions que je desirais. Lorsque nous fûmes à l'ancre à Onrust, nous déchargâmes le vaisseau, mais comme il y avait beaucoup d'autres bâtimens en carène, et que les

formes étaient occupées, les charpentiers ne purent commencer leur travail que le 24 juillet. Ces réparations durèrent jusqu'au 16 août. La quille du *Swallow* était en si mauvais état, qu'on pensa unanimement qu'il en fallait une nouvelle. Je m'y opposai fortement, craignant qu'en ouvrant la cale, on ne la trouvât plus mauvaise encore qu'on ne le croyait, et qu'on ne condamnât le vaisseau, comme cela était arrivé au *Falmouth*. Je demandai qu'on lui fit seulement un nouveau doublage par-dessus l'ancien; le bawse ou maître charpentier ne voulut y consentir qu'autant que je certifierais par écrit, que le radoub n'avait été exécuté que suivant mon avis et non suivant le sien; ce qui était nécessaire pour sa justification, si le *Swallow* ne pouvait ensuite arriver à sa destination. Je devins donc entièrement responsable du sort du vaisseau.

Le *Dudly*, vaisseau du Bengale, et absolument hors d'état d'être remis en mer, attendait depuis quatre mois à Onrust pour avoir une forme. Sachant que l'amiral Houting avait eu pour moi des attentions particulières, il me pria d'intercéder pour lui, et j'eus le bonheur de le faire avec tant de succès, qu'on lui en accorda une sur-le-champ. M. Houting est commandant en chef de la marine hollandaise des Indes

orientales. Ce vieillard a acquis ses premières connaissances en marine à bord d'un vaisseau de guerre anglais, et parle parfaitement anglais et français. Il eut la bonté de m'offrir sa table tous les jours. C'est le seul officier de la Compagnie dont j'ai reçu des marques d'honnêteté. Je n'ai trouvé dans les autres Hollandais de ce pays que des hommes graves et réservés.

Le gouverneur tient, sous plusieurs rapports, un état plus imposant qu'un souverain d'Europe. Lorsqu'il sort, son carrosse est escorté par un détachement de gardes à cheval, et précédé par deux Noirs qui lui servent de coureurs, et qui portent chacun à la main un grand bâton, dont ils frappent durement tous les naturels du pays et les étrangers qui ne rendent pas à son Excellence les hommages qu'il attend des personnes de tous les rangs. La plupart des habitans de Batavia ont une voiture ouverte par-devant, et traînée par deux chevaux. Lorsqu'ils rencontrent celle du gouverneur ils doivent descendre et faire un profond salut. Aucune voiture, quelque pressée qu'elle soit, ne doit dépasser celle de son Excellence. Un hommage non moins assujétissant se rend aux membres du conseil : toutes voitures qui rencontrent une des leurs doivent s'arrêter ; ce-

pendant il suffit de s'y tenir debout et de les saluer , on ne descend pas. Les capitaines des vaisseaux de l'Inde et des autres bâtimens marchands sont soumis à ces usages ; mais comme j'étais honoré d'une commission de sa Majesté Britannique , je ne crus pas devoir rendre à un gouverneur hollandais un hommage qu'on ne rend pas à mon propre souverain. Le maître de l'hôtel où je logeais m'avertit de cette coutume , de la part du sabandar , et me toucha même quelques mots sur les Noirs et leurs bâtons , mais je lui montrai mes pistolets qui se trouvaient par hasard sur la table , en lui disant que si l'on m'insultait , je saurais me défendre : trois heures après , il m'avertit , de la part du gouverneur , que je pouvais agir comme il me plairait.

Je passai près de quatre mois à Batavia , et je n'eus que peu de fois l'honneur de voir son Excellence. Je n'en reçus jamais la moindre honnêteté ; seulement je fus invité à une fête publique qui eut lieu à la nouvelle du mariage du prince d'Orange , mais je savais que le commodore Tinker , en pareille occasion , s'était vu obligé de quitter brusquement l'assemblée , ainsi que tous les capitaines de son escadre , parce qu'on avait voulu le faire asseoir après les membres du conseil ; et apprenant que je n'aurais pas

non plus l'honneur de siéger au rang des conseillers, je refusai l'invitation.

Le *Swallow* était enfin radoubé; je résolus de partir, quoique la saison convenable pour mettre à la voile ne fût pas encore de retour, et malgré les représentations de mon digne ami, l'amiral Houting. Ma santé était fort mauvaise ainsi que celle de tout l'équipage, je craignis de rester plus long-tems dans une place que la mousson d'ouest rend encore plus malsaine. Nous levâmes l'ancre, le 15 septembre, sans retourner, comme il est d'usage, dans la rade de Batavia; j'envoyai mon lieutenant prendre congé du gouverneur, et lui offrir mes services s'il avait quelques dépêches pour l'Europe. J'eus le bonheur de trouver à me procurer un supplément de matelots anglais, autrement je n'aurais pu reconduire le *Swallow* dans la Grande-Bretagne; j'en avais perdu vingt-quatre de ceux que j'avais emmenés d'Europe, et vingt-quatre autres étaient si malades que sept de ces derniers moururent dans notre passage au Cap.

Nous portâmes, le 25, vers la côte de Java, et le soir, nous mouillâmes dans une baie, appelée par quelques-uns, Nouvelle-Baie, par d'autres, Baie de Canty, et qui est formée par une île de même nom. L'eau en est si pure, et

si bonne, que pour y former notre provision, je fis vider toute celle que nous avions prise à Batavia et à l'île du Prince. On la trouve sur la côte dans un fort courant qui coule vers la mer; et au moyen d'un manche à eau, on peut en remplir les futailles sans les débarquer, ce qui rend l'approvisionnement prompt et facile. Les bateaux ont l'avantage de naviguer entre de petits récifs qui les mettent absolument à l'abri de la houle. Ces rochers ne s'étendent pas assez loin pour être craints des navigateurs; un vaisseau que le vent chasserait sur ses ancres vers la côte, remonterait sans danger un passage entre New-Island et Java, où le plus gros bâtiment pourrait mouiller dans une eau profonde, et arriverait dans un hâvre que la terre enferme et rend parfaitement sûr.

Nous eûmes, en quittant le détroit de la Sonde, une brise fraîche et favorable du S. E. qui nous accompagna à sept cents lieues de l'île de Java. Le 25 novembre, la côte d'Afrique s'offrit à nos regards; le 28, nous aperçûmes la baie de la Table au cap de Bonne-Espérance, et le même soir, nous y mîmes à l'ancre. Là, nous respirâmes un air pur, nous eûmes une nourriture saine, et nous pûmes librement parcourir la campagne, qui est très-agréable; je me crus déjà en Europe. Les habitans sont

francs, hospitaliers et civils. Je reçus de presque tous les officiers de la place un accueil qui mérite que j'en fasse mention, et je dois surtout de la reconnaissance aux bontés particulières qu'eurent pour moi le gouverneur, le vice-gouverneur et le fiscal.

J'y restai jusqu'au 6 janvier (1769), pour laisser à nos malades le temps de se rétablir. Le 20, nous arrivâmes à l'île Ste.-Hélène. Le 30, nous mouillâmes, près de la partie Nord-Est de l'île de l'Ascension, dans la baie de Cross-Hill. Cette baie est placée entre deux montagnes dont la plus occidentale lui donne son nom. Sur le sommet de celle-ci, est planté un bâton de pavillon qui sert à diriger vers le meilleur mouillage. Le soir je fis débarquer un petit nombre d'hommes pour retourner les tortues qui viendraient sur la côte pendant la nuit, et le matin ils n'en avaient pas pris moins de dix-huit, qui chacune pesaient quatre à six cents livres. Comme cette île n'est point habitée, les vaisseaux qui y touchent ont coutume de laisser dans une bouteille une lettre qui renferme leur nom, le lieu de leur destination, la date de leur arrivée et quelques autres détails. Nous nous conformâmes à cet usage.

Le 19 février, nous découvrîmes à une distance considérable un vaisseau portant pavillon

français que nous revîmes le lendemain chercher à s'approcher de nous, pour nous parler. A midi il était assez près pour nous saluer, et, à ma grande surprise, j'entendis prononcer mon nom, celui de mon bâtiment, et s'informer de ma santé. Il me dit qu'après le retour du *Dauphin* en Angleterre, on avait cru que nous avions fait naufrage dans le détroit de Magellan, et qu'on avait envoyé deux vaisseaux à notre recherche. Je m'informai alors à qui nous devions tous ces renseignemens. On répondit que le vaisseau qui nous hélait, était au service de la Compagnie française des Indes orientales, et commandé par M. de Bougainville; qu'il venait de l'île de France et retournait en Europe; qu'il avait entendu parler du *Swallow* au Cap et qu'il nous reconnaissait pour ce vaisseau, par la lettre qu'il avait trouvée dans la bouteille, à l'île de l'Ascension. M. de Bougainville me fit offrir des rafraîchissemens. Je le remerciai. Ce n'était, de sa part, qu'une politesse verbale, puisqu'il savait que, depuis peu, j'avais mis à la voile de l'endroit où il s'en était fourni lui-même.

J'avais quelques raisons de lui soupçonner le desir de venir à bord, et je lui en fournis l'occasion en lui disant que s'il voulait m'envoyer un bateau, je lui remettrais des lettres que des

Français m'avaient chargé au Cap de faire parvenir dans leur patrie. Il envoya aussitôt un bateau monté par un jeune officier habillé en matelot. Je demandai quel motif forçait le vaisseau à revenir par une saison si peu avancée. L'officier me répondit qu'il y avait eu quelque démêlé entre le gouverneur et les habitans de l'île de France, et qu'on l'envoyait en hâte dans sa patrie avec des dépêches. Ce motif était d'autant plus probable que j'avais entendu parler au Cap de ces différends qui divisaient le gouverneur et les habitans; cependant, puisque M. de Bougainville était porteur de dépêches si pressées, je ne pouvais concevoir pourquoi il perdait son tems à nous parler. J'observai donc à l'officier qu'en me donnant la raison de son départ de l'île de France avant le tems accoutumé, il ne m'avait pas dit pourquoi il revenait de l'Inde dans une saison qui n'était pas celle que l'on choisit ordinairement. Il me répondit qu'ils avaient commercé sur la côte occidentale de Sumatra, où ils avaient pris de l'huile de noix de cocos et des rottans; et comme je lui observai que l'on n'apporte pas de ces marchandises en Europe, il ajouta qu'ils les avaient laissées à l'île de France, pour les bâtimens qui touchent à cette île en allant à la Chine, et qu'ils avaient pris d'autres objets pour

l'Europe. Toutes ces réponses avaient quelque vraisemblance, et je ne fis plus de questions.

Il me dit alors qu'il avait appris au Cap que j'avais été avec le commodore Byron aux îles Falkland, et que lui-même était à bord du vaisseau français que nous rencontrâmes dans le détroit de Magellan. Il rapporta plusieurs circonstances qui ne me laissèrent pas douter de la vérité du fait. Cette conversation le conduisit à me faire, sur la partie occidentale du détroit, plusieurs questions auxquelles j'élu dai de répondre, et il changea de sujet. Il dit avoir appris que nous avions perdu un officier et quelques soldats dans un combat avec les Indiens, et remarquant que mon vaisseau était petit et mauvais voilier, il insinua que nous devions avoir beaucoup souffert dans un si long voyage. On croit cependant, continua-t-il, qu'il est plus sûr et plus agréable de faire voile dans la mer du sud que partout ailleurs. Comme je m'aperçus qu'il attendait une réponse, je lui dis que le grand Océan appelé la Mer du Sud, s'étendait presque d'un pôle à l'autre; qu'à la vérité la partie de cette mer, située entre les tropiques, peut justement être appelée Pacifique, à cause des vents alisés qui y soufflent toute l'année, mais que, hors des tropiques de l'un et de l'autre côté, les vents sont variables et la mer très-grosse. Il souscrivit à tout ce que je lui di-

sais, et arrivant plus directement à son but, il desira savoir de quel côté de l'équateur j'avais traversé la mer du sud. Je ne jugeai pas à propos de répondre à cette question, et pour en prévenir d'autres de la même espèce, je me levai brusquement, en le priant de faire mes complimens à son capitaine, à qui j'envoyai en présent une flèche qui avait blessé un de mes gens. Comme j'allai la chercher dans ma chambre à coucher, l'officier me suivit en regardant autour de lui avec beaucoup d'attention, ce qu'il n'avait cessé de faire depuis le moment de son arrivée.

Quand il fut parti, mon lieutenant à qui je racontai notre conversation, m'assura qu'on m'avait fait un conte, et que les gens du bateau n'avaient pas gardé le secret aussi bien que l'officier. Ils avaient causé avec un de nos gens, qui était né à Québec, et qui parlait français; ils lui avaient dit que M. de Bougainville arrivait aussi d'un voyage autour du monde; qu'ils avaient fait voile d'Europe avec un autre vaisseau qui, ayant besoin de quelque radoub, était resté à l'île de France; que n'ayant pu passer le détroit de Magellan, le premier été, ils y étaient parvenus l'été suivant, et qu'ils étaient ensuite restés deux mois à Juan Fernandès. Un mousse français avait dit à M. Gower qu'il avait séjourné deux ans dans cette île et que pendant ce tems

une frégate anglaise était entrée dans la rade sans y mettre à l'ancre. D'après l'époque qu'il désigna, il paraît que c'était le *Swallow*. Ce mousse avait été pris par les Espagnols sur un vaisseau interlope navigant sur les côtes des îles espagnoles de l'Amérique. Envoyé de là à l'île Juan Fernandès, il devait au vaisseau français d'avoir recouvré sa liberté.

Par tous ces détails, je compris pourquoi M. de Bougainville avait cherché à me parler, et j'éprouvai encore plus de mécontentement du déguisement et des questions de l'officier qui avait cherché à m'arracher par ruse, des aveux qui m'auraient fait violer le secret auquel j'étais obligé, lorsqu'il me trompait pour mieux garder le sien. Tout ce que racontèrent les gens du bateau à ceux de mon équipage, diffère en plusieurs points de la Relation que M. de Bougainville a publiée de son voyage. Je ne prétends pas, en citant les récits des premiers, jeter de l'incertitude sur les faits rapportés par le savant navigateur qui les commandait; mais je fus très-fâché que mon lieutenant ne m'eût pas communiqué ces particularités pendant que l'officier était à bord. J'avais grande envie de le rejoindre; cela me fut impossible: le vaisseau français marchait beaucoup plus vite que nous, quoiqu'il

fût fatigué des suites d'un long voyage, et que nous vinssions d'être réparés.

Le 7 mars, nous vîmes les Açores et nous passâmes entre Saint - Michel et Tercère. Vers le 11, les vents qui commencèrent à souffler du sud-ouest, déchirèrent notre voile, mais ce fut le dernier accident que nous eûmes à essayer : le 16, nous trouvâmes fond; le 18, je reconnus à la profondeur de l'eau que nous étions dans le canal; le lendemain, nous vîmes la pointe de Start, et le 20, enfin, après une heureuse traversée depuis le cap de Bonne-Espérance, nous mouillâmes, à notre grande joie, dans la rade de Spithead.

FIN DU VOYAGE DE PHILIPPE CARTERET.

VOYAGE

DU CAPITAINE WALLIS,

COMMANDANT du vaisseau le *Dauphin*. —

Années 1766, 1767 et 1768.

CHAPITRE PREMIER.

PASSAGE à la côte des Patagons. — Détails sur ces peuples. — Navigation par le détroit de Magellan. — Description des côtes.

JE reçus ma commission, le 19 juin (1766). Je me rendis le même jour à bord du *Dauphin*, et, après avoir arboré ma flamme, je commençai l'enregistrement des matelots. D'après les ordres qui m'avaient été donnés, je n'admis point de mousses, à mon service, ni à celui d'aucun officier. Le vaisseau ayant été mis, avec toute la célérité possible, en état de partir, je fis lire à l'équipage les articles du Code militaire, ainsi que l'acte du Parlement, et, le 26 juillet, nous descendîmes la rivière. Le 16 août, à huit

heures du matin, nous mouillâmes dans la rade de Plymouth.

Jè recus, le 19, mes ordres de départ, avec des instructions pour prendre sous mon commandement le sloop le *Swallow*, et la flûte le *Prince - Frédéric*. Le même jour, je pris à bord, entre autres choses, trois milliers pesant de tablettes de bouillon, et une balle de jaquettes de liége. Le vaisseau était tellement encombré de provisions de toute espèce, que je fus obligé de permettre qu'on placât dans ma chambre trois grands coffres remplis d'objets relatifs à la médecine.

Le 22, à quatre heures du matin, je levai l'ancre, et je fis voile de conserve avec le *Swallow* et le *Prince - Frédéric*. Nous nous aperçûmes bientôt que le *Swallow* était très-mauvais voilier.

Nous continuâmes notre route sans aucun événement remarquable, jusqu'au 7 septembre, et à six heures du soir nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madère; le lendemain matin, je saluai le fort de treize coups de canon, qui me furent rendus. Je m'approvisionnai d'eau, de vin, de bœuf frais et d'une grande quantité d'oignons, et le 12, nous poursuivîmes notre route.

Le 16, nous vîmes l'île de Palme, et nous re-

connûmes que le vaisseau était à seize milles au sud de son estime. Nous avions, en longeant cette île, un vent d'est qui nous faisait faire jusqu'à huit milles par heure; mais tout à coup le vent tomba, et en moins de deux minutes le vaisseau se trouva sans mouvement, quoique nous fussions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme est au 28^d 40' de latitude boréale, et au 17^d 48' de longitude occidentale.

Nous arrivâmes, le 24, devant l'île Saint-Jago, et à trois heures et demie nous jetâmes l'ancre dans le port Praya, de compagnie avec le *Swallow* et le *Prince-Frédéric*. Nous obtînmes du gouvernement la permission de nous pourvoir d'eau et de rafraîchissemens. On était alors dans la saison des maladies, et l'on nous prévint que les grandes pluies mettraient beaucoup d'obstacles au transport des objets qui viendraient de l'intérieur du pays sur les vaisseaux. Pour comble de malheur, la petite vérole régnait alors dans cette île, où elle faisait ordinairement de très-grands ravages. Je défendis à ceux qui n'avaient pas eu cette maladie d'aller à terre, et je ne voulus pas même que ceux qui l'avaient eue entrassent dans aucune maison. Nous nous procurâmes cependant quelques bestiaux, et nous prîmes beaucoup de poissons avec la seine. La vallée où nous faisons de l'eau

produisait en abondance une espèce de pourpier sauvage ; c'est un excellent rafraîchissant , soit qu'on le mange cru en salade, ou cuit avec du bouillon et des pois ; nous en emportâmes une quantité suffisante pour servir à notre usage pendant une semaine.

Le 28, à midi, nous levâmes l'ancre, et nous mîmes en mer. Sur les six heures du soir, le pic Fuego était à l'ouest-nord-ouest, à douze lieues de distance, et dans la nuit nous aperçûmes distinctement le volcan. Ce même jour, je fis donner à l'équipage des hameçons et des lignes, afin que chacun pût prendre du poisson pour son propre compte ; mais je défendis en même tems de garder le poisson plus de vingt-quatre heures, ayant remarqué que, passé ce tems, il se gâtait et corrompait l'air du vaisseau ; ce qui avait occasionné des maladies.

Le 20 octobre, notre beurre et notre fromage étaient entièrement consommés, je commençai à faire donner de l'huile à l'équipage ; j'ordonnai, en même tems, qu'il reçût de la moutarde et du vinaigre, une fois tous les quinze jours, pendant tout le reste du voyage. Le 22, nous vîmes une multitude prodigieuse d'oiseaux, entre autres une frégate, ce qui nous fit présumer qu'il y avait quelque terre à moins de soixante lieues de distance. Ce même jour, nous

traversâmes l'équateur au 23^d 40' de longitude ouest.

Le 24, je fis donner de l'eau-de-vie à l'équipage, et le vin fut réservé pour les malades et les convalescens. Le 26, le *Prince-Frédéric* fit un signal d'incommodité; il avait perdu sa vergue de petit perroquet : nous lui donnâmes notre vergue de fausse civadière. Le 27, il fit un nouveau signal; ce navire avait une voie d'eau sous la joue de bas-bord, en avant; il était impossible d'y remédier avant que le tems fût meilleur. Le lieutenant Brine, qui le commandait, m'apprit qu'il avait beaucoup de malades dans son équipage; que ses gens étaient épuisés de fatigues par les manœuvres des pompes et des voiles; que les provisions n'étaient pas bonnes, et qu'ils n'avaient à boire que de l'eau. Quant au mauvais état des provisions, je n'avais point de remède à lui offrir; mais j'envoyai à bord un charpentier et six matelots, pour aider à la pompe et à la manœuvre.

Tous les efforts étant inutiles pour étancher la voie d'eau, je pris le parti de débarrasser la flûte de ce qu'il fallait pour compléter nos provisions et celles du *Swallow*, et je fis passer à son bord nos douilles de barriques, nos cercles de fer, et nos jarres d'huile vides. Plusieurs des gens de ce navire paraissant atteints du scor-

but, j'y envoyai aussi le chirurgien avec des médicamens.

Le 12 novembre, étant au 50^d de latit. sud, nous commençâmes à éprouver un froid très-vif, nous tendîmes nos pavois, et les matelots se vêtirent de leurs grosses jaquettes. Nous vîmes, le même jour, une tourterelle et plusieurs albatrosses; mais nous ne trouvâmes de fond que le 13. Nous observâmes, le 19, sur les huit heures du soir, au nord-est, un météore très-singulier. Au bout de quelques instans, il courut horizontalement et avec une rapidité extraordinaire vers le sud-ouest. Il fut près d'une minute dans sa marche et laissa derrière lui une traînée de lumière si vive, que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes, le 22, beaucoup de baleines et de veaux marins, et un grand nombre de papillons et d'oiseaux, parmi lesquels nous aperçûmes des bécassines et des pluviers. A midi nous étions par 58^d 55' de latitude australe et 56^d 47' de longitude.

Le 8 décembre, nous reconnûmes successivement le cap Blanc, le rocher de la Tour au port Désiré, et l'île des Pingoins. Le 10, nous eûmes en vue la montagne de Wood, près l'entrée de Saint-Julien; le 13, le cap Beachy-Head, et le 15, le cap Beautems. Le 16 enfin, nous mouillâmes dans une baie sous la côte méridionale du

cap de la Vierge-Marie. Nous aperçûmes, sur la pointe, des hommes à cheval qui nous faisaient signe de débarquer. Ils restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux, et par intervalles poussant de grands cris. Le lendemain, nous en vîmes un bien plus grand nombre, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je fis venir à bord les canots du *Swallow* et du *Prince-Frédéric*. Ces bateaux étant tous armés et les canons chargés à mitraille, je pris un détachement de soldats de marine, et nous nous avançâmes vers la côte. Avant de débarquer, je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ; je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* et plusieurs officiers : les soldats de marine furent rangés en bataille, et les canots, tenus à flot sur leurs grappins. Ayant fait signe aux habitans de s'approcher et de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre et de gaîté, je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes et d'autres bagatelles; je donnai surtout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent d'un air de satisfaction et de reconnaissance. Après avoir distribué mes présens, je fis entendre que j'avais autre chose à donner, mais que je voulais avoir

quelques provisions en échange. Je présentai des haches, des serpes, et montrant en même tems des guanaques et des autruches mortes, que je voyais près d'eux, je leur fis entendre que je desirais faire un troc; mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; et, malgré toute l'envie qu'ils paraissaient avoir de mes haches et de mes serpes, il nous fut impossible de rien obtenir d'eux.

Ces Sauvages, comme ceux de l'Amérique septentrionale, sont d'une couleur de cuivre foncé; leurs cheveux sont droits et presque aussi durs que les soies de cochon; ils les nouent avec une ficelle de coton. Hommes et femmes, ils ont la tête nue, sont bien faits et robustes; la petitesse de leurs mains et de leurs pieds est d'autant plus remarquable, qu'ils ont par tout le corps les os fort gros. L'un d'eux, que nous mesurâmes, avait six pieds sept pouces; d'autres avaient six pieds cinq; la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par pièces d'environ six pieds de longueur sur cinq de large, dont ils s'enveloppent le corps, et qu'ils attachent à une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entre eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire,

une pièce carrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, et qui descend autour du corps jusqu'aux genoux. Le guanaque ressemble à un daim, pour la grandeur, la forme et la couleur, mais il a une bosse sur le dos et n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon, qu'ils tiennent fort serré; ils ont des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied par devant, et qui par derrière passent sous le talon; le reste du pied est découvert. Les hommes avaient la plupart un cercle rouge tracé autour de l'œil gauche, et d'autres peintures sur les bras et sur différentes parties du visage : toutes les jeunes femmes avaient les paupières peintes en noir.

Ils parlaient continuellement, et prononçaient souvent le mot *ca-pi-ta-ne*; nous leur parlâmes espagnol, portugais, français et hollandais, sans qu'ils parussent y rien comprendre. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot *chevow* (1), qu'ils prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, et en nous faisant signe de leur donner quelque chose :

(1) M. de Bougainville écrit ce mot, *chaoua*.

nous présumâmes que ce mot exprimait un salut. Lorsque nous leur parlions anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, aussi bien que nous aurions pu le faire ; et ils eurent bientôt appris par cœur, *Englishmen, come on shore*, (Anglais, venez à terre.)

Ils avaient à leur ceinture une arme de trait composée de deux pierres rondes, couvertes de cuir, chacune pesant une livre, et attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde : tenant une des pierres dans la main, ils font tourner l'autre autour de leur tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante ; ils la lancent alors avec tant d'adresse, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à la fois, un but aussi petit qu'un schelling. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde enveloppe les deux jambes de l'animal et l'arrête sans le blesser.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entre autres, le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de retourner le dedans en dehors, et de le secouer. Nous remarquâmes qu'ils avaient plusieurs grains de verre pareils à ceux que je leur

avais donnés, et deux morceaux d'étoffe rouge. Je présumai qu'ils les avaient reçus du commodore Byron.

Après avoir passé environ quatre heures avec eux, je leur fis comprendre que j'allais retourner à bord, et que j'emmènerais ceux qui desireraient venir voir le vaisseau. Plus de cent se présentèrent avec empressement; je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ceux qui furent désignés sautèrent dans les canots avec la joie qu'ont des enfans qui vont à une partie de plaisir. Comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, ils ne nous en soupçonnaient aucune, et ils chantèrent plusieurs chansons. Lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement et de curiosité que semblaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires présentés à la fois à leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable; un d'entre eux cependant ayant jeté les yeux sur un miroir, tous s'approchèrent et s'en amusèrent beaucoup; ils s'avançaient, reculaient, faisaient mille contorsions devant la glace, en éclatant de rire, et se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit et d'autres mets; ils mangèrent indistinctement

de tout ce qu'on leur offrit, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. De ma chambre, je les conduisis dans toutes les parties du vaisseau; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons et les moutons, mais ce fut surtout la vue des poules et des dindons qui les amusa. Ils ne parurent desirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens, et un vieillard fut le seul de tous qui nous en demanda. Nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles; je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la rassade, un peigne, un miroir, et quelques pièces de notre monnaie, qu'on avait percées par le milieu afin qu'ils pussent les suspendre à leur col avec un ruban. On leur offrit des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais sans témoigner qu'ils y prissent plaisir.

Je leur montrai les canons; ils me parurent en ignorer totalement l'usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine qui exécutèrent une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, nos Américains furent frappés de surprise et de terreur; le vieillard surtout

se laissa tomber sur le tillac, et montrant d'une main les fusils, de l'autre il se frappait la poitrine; il resta ensuite quelque tems sans mouvement et les yeux fermés. Nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armés à feu et leurs terribles effets. Les autres, voyant que nos gens étaient de bonne humeur, et ne ressentant aucun mal, reprirent bientôt leur gaité; ils entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde et la troisième décharges; mais le vieillard demeura prosterné sur le tillac, et ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers midi, la marée remontant, je fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner et qu'ils devaient aller à terre; ce fut avec peine que nous les déterminâmes à rentrer dans la chaloupe, mais le vieillard et un autre Patagon voulurent décidément rester avec nous. Le premier se sauva même à la poupe du vaisseau auprès de l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine; là, il resta quelque tems sans dire un mot; puis il prononça un discours cadencé que nous prîmes pour une prière, car il éleva plusieurs fois les mains et les yeux vers le ciel, avec des gestes et parlant d'un ton bien différent de ce que nous avions observé dans leur conversation. Je lui fis entendre



qu'il fallait qu'il descendît dans la chaloupe ; alors il me montra le soleil , et fit tourner sa main en la dirigeant vers l'ouest , puis s'arrêtant et me regardant en face , il se mit à rire et me montra ensuite le rivage. Je conçus qu'il desirait rester à bord jusqu'au coucher du soleil , mais nous ne pouvions nous arrêter si long-tems sur cette partie de la côte. Il le comprit enfin et se détermina à sortir du vaisseau avec son compagnon.

Lorsque la chaloupe s'éloigna , ils se mirent tous à chanter , et continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à terre ; lorsqu'ils débarquèrent , plusieurs autres s'empressèrent de s'élaner vers la chaloupe , pour venir nous visiter à leur tour , mais j'avais défendu à l'officier d'en recevoir aucun , et à leur grande mortification mes ordres furent exécutés.

Nous levâmes l'ancre , le 17 décembre. Le lendemain sur le midi , nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le rivage ; c'était là que le commodore Byron avait trouvé les grands Patagons ; j'envoyai les lieutenans du *Swallow* et du *Prince-Frédéric* au rivage , mais avec ordre de ne pas descendre à terre , parce que les vaisseaux étaient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces officiers nous

dirent à leur retour que ces Américains étaient ceux que nous avions quittés la veille, et qu'ils avaient vu avec un extrême déplaisir que les gens du canot ne voulaient pas débarquer; plusieurs s'étaient avancés à gué, prononçant très-haut, et à diverses reprises, les mots qu'on leur avait appris, *Anglais, venez à terre*; leurs invitations étant inutiles, ils avaient voulu entrer dans la chaloupe, et on avait eu beaucoup de peine à les en empêcher. Les deux officiers leur avaient présenté du pain, du tabac et quelques bagatelles, faisant signe en même tems qu'ils desiraient en échange des guanaques et des autruches qu'ils voyaient; mais ils n'avaient pu se faire comprendre.

Nous levâmes l'ancre le lendemain à six heures du matin, le *Swallow* marcha toujours à l'avant, et à midi nous mouillâmes dans la baie de Possession, ayant douze brasses d'eau sur un fond de sable net. Nous avions alors le cap de Possession à l'est, éloigné de trois lieues, les Oreilles-d'Ane à l'ouest, et l'entrée des goulets au sud-ouest demi-ouest. Le fond de la baie la plus voisine du vaisseau était à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le cap, et le soir de grands feux allumés sur la côte de la Terre de Feu.

Depuis ce jour jusqu'au 22, nous eûmes des coups de vent et une grosse mer, et nous ne pûmes avancer que lentement. Le 23 au matin, la marée était si forte que le *Swallow* prit une route, le *Dauphin*, une autre, et le *Prince-Frédéric* une troisième. Nous entrâmes ainsi dans le premier goulet, tantôt en coiffant les voiles, tantôt en les faisant servir. Vers les six heures du soir, la mer étant retirée, nous mouillâmes sur la rive occidentale à quarante brasses d'eau, fond de sable. Le *Swallow* mouilla sur la rive du nord, et la flûte à moins d'une encablure d'un banc de sable qui se trouvait à environ deux milles à l'est; le détroit n'a en cet endroit que deux milles de largeur. A minuit, la marée étant baissée, nous levâmes l'ancre et touâmes le navire; il s'éleva bientôt après une brise, qui dura jusqu'à sept heures du matin.

Le lendemain, jour de Noël, nous traversâmes le second goulet. Sur les huit heures et demie, le tems était orageux et pluvieux: nous mouillâmes vers l'île Sainte-Élisabeth à vingt-quatre brasses, fond de gravier dur. Cette île nous offrit une grande quantité de céleri, que le chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli et des tablettes de bouillon. Plusieurs officiers,

qui descendirent à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens ; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avait pas long-temps qu'on avait fait du feu , et près desquels étaient plusieurs coquilles de moules et de lépas encore fraîches. Ils trouvèrent aussi plusieurs vestiges d'habitations , mais ils n'aperçurent point d'habitans.

De cette île , nous voyions des chaînes de montagnes courant du sud à l'ouest-sud-ouest ; quelques-unes étaient couvertes de neige à leur sommet , quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du monde. Ces montagnes étaient boisées aux trois quarts de leur hauteur ; passé ce point elles étaient couvertes de verdure , partout où la neige était fondue. C'était le premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous eussions vu des arbres.

Le 26 , sur les quatre heures , nous mouillâmes dans la baie du port Famine , à treize brasses ; et comme il y avait peu de vent , nous mîmes dehors tous les canots pour touer le *Swallow* et le *Prince-Frédéric*. Le lendemain matin je fis dresser deux vastes tentes au fond de la baie , pour les malades , les coupeurs de bois et les voiliers , qui passèrent ensuite à terre , avec le chirurgien , le canonnier et quelques bas-officiers. Le cap Saint-Anne gisait

alors N. E. $\frac{1}{4}$ E., à trois quarts de mille, et la rivière Sedger sud demi-ouest.

Le 28, nous détachâmes toutes les voiles, qui furent portées à terre pour être réparées; nous dressâmes des tentes sur les rives de la Sedger, et nous renvoyâmes toutes les futailles vides pour les faire raccommoder, nétoyer et remplir. Nous jetâmes la seine, et nous prîmes une grande quantité de poissons; quelques-uns paraissaient de l'espèce des mulets, mais la chair en était molle; il s'y trouvait aussi des éperlans, dont plusieurs avaient vingt pouces de long et pesaient vingt-quatre onces. Quand nous arrivâmes dans cette baie, tous nos gens étaient atteints du scorbut; d'autres en étaient menacés: après un séjour de quinze jours, il n'y avait plus un seul scorbutique sur nos trois bâtimens. Tous se guérèrent en respirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-mêmes leur linge, et en se baignant tous les jours.

Pendant ce tems, le vaisseau fut radoubé et mis en état de tenir la mer. Nous coupâmes aussi une grande quantité de bois, que je fis mettre à bord du *Prince-Frédéric*, pour le transporter à l'île Falkland, que je savais en être dépourvue. Je fis arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres, avec leurs raci-

nes et une portion de terre suffisante pour les conserver ; on les porta arrangés du mieux qu'on le put, à bord de la flûte, et je résolus de la faire partir par le premier bon vent pour le port Egmont, avec ordre de remettre ces arbres à l'officier qui commandait dans le fort.

Le 14 janvier (1767), nous rembarquâmes notre équipage et nos tentes, avec soixante-quinze barriques d'eau douce ; nous tirâmes du *Prince-Frédéric*, des provisions de toute espèce, assez pour notre usage, pendant une année entière, et pour le *Swallow*, pendant dix mois. Trois jours après, le *Prince-Frédéric* partit pour l'île Falkland.

Nous quittâmes nous-mêmes le port Famine, le lendemain 18 janvier. Nous y avions jeté l'ancre, le 27 décembre 1766. Les Espagnols, en 1581, y bâtirent une ville, qu'ils appelèrent Philippeville, et y laissèrent une colonie composée de quatre cents personnes. Mais lorsque notre célèbre navigateur Cavendish y arriva, en 1587, il n'y trouva plus qu'un seul homme : hors celui-ci et vingt-trois autres qui s'étaient embarqués pour la rivière de la Plata, et dont on na jamais eu de nouvelles, tous avaient péri faute de subsistance. Cet homme, nommé Hernando, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'a-

vait trouvé le nom de port Famine. C'est une très belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément et en sûreté.

Le 23, le *Swallow* fit signal qu'il avait trouvé un mouillage et nous jetâmes l'ancre dans une baie, sous le cap Galand, à dix brasses fond vaseux. J'envoyai le maître pour examiner la baie et un lagon considérable; il rapporta que le lagon était le hâvre le plus commode que nous eussions encore trouvé dans le détroit, qu'il pouvait recevoir un grand nombre de navires, et qu'il y avait trois grandes rivières d'eau douce, avec beaucoup de céleri. Nous ne pêchâmes que très peu de poisson, mais nous en fûmes bien dédommés par le nombre incroyable de canards sauvages que nous prîmes facilement.

Les montagnes de cette côte sont très élevées; le maître du *Swallow* grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourrait découvrir la mer du sud; mais il trouva que la vue était interceptée par des montagnes encore plus hautes, situées sur la côte méridionale. Avant de descendre il éleva sur cette montagne une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un schelling, et un papier sur lequel étaient écrits le nom du vaisseau et la date de son arrivée : monument qui peut-

être restera dans ce lieu jusqu'à la destruction du globe.

Le 24 au matin, nous examinâmes la baie Descordes, que nous trouvâmes très-inférieure à celle où mouillait le vaisseau. Nous vîmes en cet endroit un animal ressemblant à un âne, mais qui avait le pied fourchu, comme nous le découvrîmes ensuite en suivant ses traces, il courait avec autant de vitesse qu'un daim. C'était le premier quadrupède que nous eussions vu dans le détroit, excepté à son entrée lorsque nous aperçûmes les guanaques que nous ne pûmes obtenir des Patagons. Nous tirâmes cet animal, mais sans pouvoir l'atteindre : il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Tout ce pays présente l'aspect le plus aride et le plus sauvage ; les montagnes de chaque côté du détroit sont d'une élévation prodigieuse : de leur pied jusqu'à un quart de leur hauteur, elles sont couvertes de gros arbres ; de là jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbustes desséchés ; plus haut on aperçoit des tas de neige, et des fragmens de roc brisé ; leur sommet s'élève au-dessus des nuages, en morceaux de rochers entassés les uns sur les autres, qui ressemblent à des ruines vouées par la nature à une éternelle stérilité.

Nous levâmes l'ancre le 27. Le soir du 28,

tous nos canots suffirent à peine pour remorquer le *Swallow*, qu'un fort courant entraînait sous le vent contre des rochers. Nous mouillâmes dans la baie d'Elisabeth. Le 29 de grand matin, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau; aussitôt trois pirogues se détachèrent de la côte méridionale, et débarquèrent seize Américains sur la pointe orientale de la baie. A environ cent verges de distance, ils s'arrêtèrent, appelèrent nos gens, et leur firent des signes d'amitié; nos matelots leur en firent de leur côté, en leur montrant quelques fils de rassade et d'autres bagatelles. La vue de ces objets leur fit pousser des cris de joie, que nos gens imitèrent; les Américains s'avancèrent alors criant toujours et riant aux éclats. Les deux troupes s'étant jointes, on se frappa mutuellement dans les mains, et nos gens donnèrent plusieurs des bagatelles qu'ils avaient montrées de loin. Ces Américains étaient couverts de peaux de veaux marins, et exhalaient une odeur infecte; quelques-uns dévoraient de la viande pourrie et du poisson cru, qu'ils paraissaient manger avec un très-grand plaisir. Ils avaient le même teint que ceux que nous avons déjà vus, mais ils étaient d'une taille beaucoup plus petite; le plus grand de ceux-ci n'avait pas plus de cinq pieds six pouces. Ils étaient transis de froid. Je ne puis concevoir

comment ils peuvent habiter un pareil climat en hiver ; la saison était déjà si rude , qu'il tombait fréquemment de la neige. Ils se hâtèrent d'allumer de grands feux ; pour cela ils frappèrent un caillou contre un morceau de *mondic*, en tenant au-dessous, pour recevoir les étincelles, un peu de mousse ou du duvet, mêlé avec de la terre blanchâtre, qui prit feu comme de l'amadou. Ils mirent ensuite cette mousse allumée dans de l'herbe sèche, et l'enflammèrent bientôt en l'agitant.

La chaloupe amena trois de ces Américains, qui n'examinèrent avec quelque empressement que nos habits et un miroir ; ce dernier objet leur fit autant de plaisir qu'aux Patagons, et parut les surprendre encore davantage. Lorsqu'ils y jetèrent les yeux pour la première fois, ils se retournèrent aussitôt, nous regardant, s'examinant même les uns les autres, puis ils consultèrent de nouveau la glace, brusquement et comme par surprise, et se retournant comme auparavant, ils coururent regarder derrière le miroir. Lorsqu'ils se furent familiarisés peu à peu avec cet objet, ils souriaient devant la glace, et voyant l'image sourire aussi, ils faisaient de grands éclats de rire. Ils quittèrent cependant tout ce qu'ils avaient vu avec une parfaite indifférence. Je les accompagnai à terre

où je trouvai plusieurs de leurs femmes et de leurs enfans. Je distribuai à tous quelques bagatelles, qui les amusèrent un moment; nous reçûmes en échange quelques-unes de leurs armes et plusieurs morceaux de mondic, tel qu'on en trouve dans les mines d'étain de Cornouailles. Ils nous firent entendre qu'ils le ramassaient sur les montagnes, qui probablement en renferment des mines et peut-être des métaux plus précieux. Comme ce pays semble être le plus sauvage et le plus inhabitable qu'il y ait au monde, sans en excepter les plus déserts de la Suède et de la Norwège, ses habitans paraissent être les plus misérables de l'espèce humaine.

Lorsqu'en nous quittant ils s'embarquèrent dans leurs pirogues, ils y élevèrent une peau de veau marin pour servir de voile, et cinglèrent vers la côte méridionale, où nous aperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regarder notre vaisseau; tant était faible l'impression qu'avaient faite sur eux les merveilles qu'ils avaient vues; absorbés par la sensation du moment présent, ils n'ont aucune habitude de réfléchir sur le passé.

Le 5 février, vers une heure, nous levâmes l'ancre; un coup de vent nous prit subitement en

poupe et avec tant de violence, que les deux bâtimens furent dans le danger le plus éminent d'être chassés à terre sur une chaîne de rochers. Heureusement le vent changea tout-à-coup, et nous reprîmes le large sans avoir reçu de dommages.

Nous mouillâmes, le 4, dans la rade d'Yorck, près du canal Saint-Jérôme et de la rivière Batchelor, que je remontai l'espace de trois milles. Entre le mont Misère et une autre montagne d'une hauteur prodigieuse sur la côte de l'ouest, j'eus le spectacle d'une cataracte dont la vue et le bruit sont également imposans. Elle se précipite d'environ quatre cents verges de haut; à la moitié de sa course, elle roule sur un plan très-escarpé; l'autre moitié forme une chute absolument perpendiculaire. Les vents contraires nous forcèrent de retourner dans la rade où nous restâmes jusqu'au 17.

A cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre. Quoique nous eussions un vent frais d'ouest, le vaisseau fut emporté par un courant avec violence vers la côte du sud; toutes les chaloupes remorquaient à l'avant, et les voiles étaient sans mouvement. Nous fûmes ainsi entraînés pendant près de trois quarts-d'heure, et nous nous attendions à chaque instant à être brisés contre le rocher, dont nous étions rare-

ment à une plus grande distance que la longueur du vaisseau. Tous nos efforts étant inutiles, nous nous résignâmes à notre destinée, et nous attendîmes l'événement dans un état d'incertitude qui différait peu du désespoir. Enfin nous parvînmes à mouiller dans une petite baie, que nous appelâmes *Baie Butler*, du nom d'un de nos contre-maîtres, qui la découvrit. Nous y restâmes jusqu'au 20, et nous y essuyâmes une tempête qui nous fit de nouveau courir le plus grand danger. La mer monta par-dessus le château - d'avant jusques sur le tillac, ce que nous aurions cru impossible, vu le peu de largeur du détroit et la petitesse de la baie où nous étions. Si les câbles se fussent rompus, nous ne pouvions sortir à la voile, ni trouver assez de place pour jeter une autre ancre. Il est hors de doute que personne n'eût échappé. Heureusement le vent se calma par degrés pendant la nuit, et nous eûmes le lendemain un beau tems.

Mon premier soin fut d'envoyer une chaloupe au *Swallow* pour savoir comment il avait supporté la tempête. J'appris qu'il en avait peu souffert, mais le capitaine m'exposa que son vaisseau gouvernait si mal, qu'il était hors d'état de poursuivre, et ne pouvait plus être d'aucune utilité à l'expédition. Il me faisait prier en

conséquence de lui prescrire ce qui serait le plus convenable pour le service public. Je répondis que les lords de l'Amirauté ayant ordonné au *Swallow* d'accompagner le *Dauphin*, je ne pouvais l'en dispenser, mais que je prendrais son tems et réglerais ma marche sur la sienne, toujours prêt à lui donner tous les secours qui seraient en mon pouvoir.

Le maître que j'envoyai chercher un mouillage débarqua dans une grande île sur la côte septentrionale du canal de Snow. Après avoir d'abord fait un grand feu et s'être réchauffé, il grimpa sur une montagne de roche avec deux autres personnes, pour observer le détroit et les tristes régions qui l'entourent. Il trouva le pays qui borde la côte du sud plus horrible et plus sauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu; c'est un amas de montagnes arides, plus hautes que les nues, absolument dépouillées depuis leur base jusqu'à leur sommet, et où l'on n'aperçoit pas un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentent pas un aspect moins affreux; elles étaient ensevelies sous de profondes couches de neige, excepté en quelques endroits où elle avait été emportée ou glacée par les torrens qui s'échappent des crevasses de la montagne, et se précipitent des hauteurs, où ils se forment par la fonte des neiges. Ces vallées sont partout aussi dé-

pourvues de verdure que les rochers qui les environnent.

Le 2 mars, nous jetâmes l'ancre dans l'anse Goodluck. Une île de rochers est à l'extrémité occidentale de la baie, et une pointe basse en fait l'extrémité orientale. Il y avait entre cette pointe et le vaisseau plusieurs batures, et au fond, deux rochers d'où partaient des bas-fonds qui couraient au sud-est; le vaisseau n'en était qu'à un demi-câble de distance. Dès que nous eûmes amarré, j'envoyai au secours du *Swallow*, deux bateaux, qui en le touant dans une petite baie, coururent eux-mêmes de grands dangers. Nous eûmes dans cette position une tempête furieuse accompagnée de grêle, de pluie et de violentes rafales. Tout le monde pensa que le *Swallow* y succomberait. Sa perte paraissait tellement inévitable, que plusieurs personnes crurent voir quelques-uns des matelots passer sur les rochers pour venir joindre le vaisseau. Ce tems dura jusqu'au 7, sans que nous pussions envoyer des bateaux s'informer de l'état où se trouvait le sloop. J'appris cependant enfin qu'il était en sûreté, mais que l'équipage était épuisé de fatigue.

Le froid devint si vif que je fis distribuer, tant aux gens du *Dauphin* qu'à ceux du *Swallow*, onze balles d'une grosse étoffe de laine ap-

pelée *searnough*, qui avaient été données par le gouvernement, et dont on fit des capotes pour les matelots. J'ordonnai d'autres capotes d'une étoffe plus fine pour les officiers des deux bâtimens.

Nous fûmes obligés de rester une semaine entière dans cette situation, et pendant ce tems je réduisis aux deux tiers les rations des deux équipages, à l'exception de l'eau-de vie. Le 15, nous vîmes le *Swallow* sans voiles. Le tems était calme; il découvrit un hâvre excellent, dont nous nous hâtâmes de profiter, et auquel je donnai son nom.

Nous quittâmes le hâvre *Swallow* pour gagner le hâvre *Upright*. Comme le capitaine Carteret en connaissait la route, il marcha à l'avant; les bateaux eurent ordre d'aller entre lui et la côte, et nous suivîmes. Nous fûmes surpris par un épais brouillard qui nous empêcha long-tems de savoir où nous étions, et quelle route nous devions tenir. La mer était devenue fort grosse : le *Swallow* fut chassé parmi les brisans et fit signe d'incommodité; tous nos secours eussent été inutiles si le tems ne se fût enfin éclairci. Ayant aperçu le cap *Upright*, nous cinglâmes vers lui et l'atteignîmes, le 17, sur les cinq heures du soir. Peu de tems après que nous eûmes jeté l'ancre, le *Swallow* chassa

à la dérive, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant; mais il fut à la fin ramené à soixante-dix brasses de fond, à environ un câble de notre poupe. J'envoyai les chaloupes à son bord, avec un nombre considérable de matelots, des ancres et des hansières, pour lever ses ancres et le remorquer contre le vent.

Tandis que nos gens étaient occupés à faire de l'eau et du bois, et à ramasser du céleri et des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent sur les flancs du vaisseau : ils avaient l'air brute et misérable comme ceux que nous avions vus auparavant dans la baie Elisabeth. Dans leurs pirogues était de la chair de veaux marins, de blubbers et de pingoins, qu'ils mangeaient toute crue. Un poisson qu'un de nos gens venait de prendre à la ligne, ayant été présenté vivant à un d'eux, celui-ci le saisit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os, le tua d'abord d'un coup de dent près des ouïes, et le dévora tout entier de la tête à la queue, avec les arêtes, les nageoires, les écailles, et tout ce qu'on a coutume d'en rejeter.

Ces Américains mangèrent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étaient trahis de froid, et n'avaient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jetée simplement sur

leurs épaules, et qui ne descendait pas jusqu'à la ceinture ; ils quittaient même cette peau lorsqu'ils ramaient. Ils avaient quelques javelines, grossièrement armées d'un os à la pointe, et dont ils se servent pour percer les veaux marins, les poissons et les pingoins. L'un d'eux tenait un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, attaché à une pièce de bois, et paraissant destiné à servir d'outil plutôt qu'être une arme. Tous ces Sauvages ont les yeux malades ; ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhalaient une odeur plus désagréable que celle des renards : c'était vraisemblablement l'effet de leur malpropreté, autant que de leur manière de se nourrir. Leurs canots étaient faits à peu près comme tous ceux que nous avons déjà vus dans le détroit ; rien chez eux n'annonçait l'industrie. Je leur donnai une hache ou deux, avec quelques grains de verre, et ils nous quittèrent.

Les orages qui régnèrent pendant plusieurs jours, nous causèrent différens dommages, entre autres la perte de notre cheminée et de celle du capitaine Carteret. Je les fis toutes deux réparer et pourvoir d'une nouvelle plaque. Nous fîmes notre chaux avec des coquilles brûlées. Le 30, pour la première fois, jouissant d'un tems doux, nous en profitâmes pour faire sécher

nos voiles, que l'humidité avait gâtées, et que nous n'avions encore pu déployer, de peur de tomber à la dérive. Le 1.^{er} avril, quelques Américains nous apportèrent plusieurs oiseaux appelés *rac-horses*, pour lesquels ils reçurent en échange des haches et des couteaux. Nous eûmes, le 2, la visite de deux pirogues, contenant chacune quatre hommes, avec trois petits enfans qu'ils paraissaient aimer tendrement, et à qui je donnai des colliers et des bracelets, mais cet accueil fut suivi d'une fuite prompte et qui nous étonna beaucoup : la chaloupe ayant été renvoyée à terre pour faire de l'eau et du bois, les Américains qui étaient dans les canots appelèrent aussitôt à grands cris ceux qui étaient à bord ; ceux-ci, paraissant vivement alarmés, sautèrent à la hâte dans leurs canots, et, après y avoir fait descendre leurs enfans, s'éloignèrent sans prononcer une parole. Nous ne pouvions deviner la cause de cette émotion soudaine ; mais la chaloupe avançant plus vite qu'eux, nos gens aperçurent, en approchant du rivage, quelques femmes occupées à ramasser des moules parmi les rochers, et comprirent que la jalousie des maris était la cause de leur trouble et de leur effroi. Pour les tranquilliser, nos gens restèrent dans la chaloupe sans ramer, et se laissèrent devancer par les canots ; les Américains de leur

côté ne cessèrent de crier pour se faire entendre de leurs femmes, jusqu'à ce qu'enfin elles prirent l'alarme elles-mêmes, et s'enfuirent hors de la portée de la vue. Les maris, dès qu'ils furent à terre, tirèrent leurs canots sur la plage, et suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité.

Le 5 avril, plusieurs personnes de l'équipage ayant été attaquées de la dysenterie, le chirurgien nous engagea à ne plus ramasser de moules. Comme le tems était toujours orageux et incertain, nous restâmes à l'ancre encore cinq jours. Le 10, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile. Le lendemain matin, à huit heures, nous avions fait trente-huit milles; n'ayant plus que peu de vent, nous forçâmes de voiles pour sortir de l'embouchure du détroit. A onze heures, je voulais ralentir la marche, à cause du *Swallow*, mais cela me fut impossible, parce qu'un courant nous chassait avec force sur les îles de Direction. Peu de tems après, nous le perdîmes de vue, et nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit; mais il s'éleva un épais brouillard, et la mer devint très-grosse; nous fîmes unanimement d'avis qu'il était absolument nécessaire de gagner le large le plus tôt qu'il serait possible, parce qu'à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus haute, il nous

eût été impossible de doubler la Terre de Feu sur un bord, ou le cap Victoire, sur l'autre.

C'est ainsi que nous quittâmes cette contrée sauvage, où presque toujours en danger de faire naufrage et n'éprouvant qu'un temps nébuleux, froid et orageux, nous n'avions aperçu que des vallées sans verdure, des montagnes sans bois et une terre qui, loin d'être habitable, semble plutôt les ruines d'un monde. Nous sortîmes du détroit, le 11 avril 1767; nous avons mis quatre mois à le traverser.

CHAPITRE II.

NAVIGATION dans la mer du Sud. — Découverte de l'île Otabiti, nommée île de Georges III. — Ce qui nous y arriva. — Commerce régulier avec les habitans. — Reine d'Otabiti. — Visites au vaisseau. — Départ.

NOUS reconnûmes, du 3 au 14 mai, à plusieurs signes, que nous approchions de quelque terre. On crut même l'apercevoir à l'est. Des compagnies d'hirondelles de mer et des marsouins suivaient le vaisseau. Nous vîmes, le 20, des poissons volans, les premiers que nous eussions aperçus dans ces mers; le 22, des bonites, des

dauphins, et le 29, beaucoup d'oiseaux, un desquels nous parut être un oiseau de terre.

Cependant malgré toutes nos précautions pour prévenir les atteintes du scorbut, nos matelots commencèrent à en être attaqués. On eut recours à la ventilation pour rendre l'eau saine, et tout ce qui était entre les ponts fut fréquemment arrosé avec du vinaigre.

Le 6 juin, à onze heures du matin, un matelot, nommé Jonathan Puller, cria de la grande hune, *terre à l'ouest-nord-ouest*. A midi, on la vit distinctement du tillac, et l'on reconnut que c'était une île basse, à environ cinq à six lieues de distance. Il est difficile de peindre la joie que tout le monde ressentit à cette découverte. Je donnai à cette île le nom de *Withsunday* (Ile de la Pentecôte), cette fête arrivant le lendemain. Comme mon premier lieutenant était fort malade, je chargeai M. Furneaux, mon second lieutenant, d'aller à terre avec les bateaux armés et équipés. Il nous rapporta des noix de cocos, une grande quantité de plantes antiscorbutiques, et quelques hameçons faits d'écailles d'huîtres. Ils n'avaient point vu d'habitans. Toute cette île étant entourée d'un récif, je fis remettre les bateaux à bord, et je portai sur une autre île à environ quatre lieues de distance. Nous vîmes sur le rivage une cin-

quantaine d'habitans, armés de longues piques; plusieurs d'entre eux couraient tenant des torches allumées. Lorsque le bateau approcha de la côte, ils se portèrent en foule vers la grève, et se mirent en défense avec leurs piques, comme pour disputer le débarquement; nos gens s'arrêtèrent alors, et firent des signes d'amitié, montrant en même tems des colliers de grains de verre, des rubans et des couteaux. Les Insulaires leur firent signe de s'éloigner, mais en même tems, ils regardaient les présens avec un air de curiosité et de desir. Bientôt quelques-uns s'avancèrent plusieurs pas dans la mer; nos gens leur donnèrent à entendre qu'ils desiraient des noix de cocos et de l'eau; plusieurs de ces Insulaires coururent en chercher et en apportèrent jusqu'aux bateaux. On leur donna, en échange, les bagatelles qu'on leur avait montrées, et quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix. Pendant cette petite opération de commerce, un des Insulaires vola, le plus subtilement du monde, un mouchoir de soie dans lequel notre marchandise était enveloppée.

Ces Indiens sont d'une taille moyenne; leur teint est brun, de longs cheveux noirs tombent épars sur leurs épaules. Les hommes sont bien faits et les femmes belles. Leur vêtement consis-

tait en une étoffe grossière attachée à leur ceinture, et paraissant destinée à être relevée sur les épaules. Nos bateaux que j'envoyai à terre revinrent chargés de noix de cocos, de fruits de palmiers et de plantes antiscorbutiques. D'après mes ordres, ils avaient pris possession de l'île au nom du roi George III; je la nommai *Ile de la reine Charlotte*, en l'honneur de la reine de la Grande-Bretagne. Cette île peut avoir six milles de long sur un mille de large. Nos gens y avaient trouvé plusieurs citernes d'une très-bonne eau, ce qui nous fit passer plusieurs jours à nous approvisionner. Les matelots que le scorbut avait affaiblis se trouvèrent bien d'aller prendre l'air sur le rivage. J'y descendis moi-même, étant aussi très-malade. Sur le point d'en partir, j'y laissai un pavillon anglais avec le nom du vaisseau et la date de notre arrivée; je fis graver sur un morceau de bois et sur l'écorce de plusieurs arbres, le détail de la prise de possession de cette île et de celle de la Pentecôte, au nom de sa Majesté Britannique. J'y laissai aussi des haches, des clous, des bouteilles, de petits grains de verre, des schellings, des demi-schellings et des demi-sous; c'était un petit présent que nous faisons aux habitans en dédommagement de l'incommodité que nous avons pu leur occasionner. L'île de

la reine Charlotte est au 19^d. 18'. de latitude sud, et 138^d 4' de longitude ouest.

Nous fîmes voile, le 10, par un vent frais; et, vers une heure, nous eûmes connaissance d'une autre île paraissant avoir environ six milles de long sur quatre de large. C'est une terre basse, couverte d'arbres; nous n'y vîmes ni cocotiers, ni cabanes; mais nous aperçûmes, à la pointe occidentale, tous les canots et les Indiens, qui à notre approche, avaient abandonné l'île de la reine Charlotte. Nous comptâmes huit doubles canots, et environ quatre-vingts hommes, femmes ou enfans. Les canots avaient été retirés sur la grève; les femmes et les enfans étaient placés tout autour; les hommes s'avançaient avec leurs piques et leurs torches, faisant un grand bruit et dansant d'une manière fort étrange. Je donnai à cette île le nom d'*Ile d'Egmont*. Nous en découvrîmes le lendemain une à-peu-près semblable que j'appelai *Ile de Gloucester*. Les jours suivans nous reconnûmes successivement les *Iles de Cumberland, du prince Guillaume Henri et d'Osnabruch*. En approchant de celle du prince Guillaume Henri, à dix heures du soir, nous vîmes une lumière sur le rivage, ce qui nous prouva que l'île, quoique très-petite, était habitée, et nous fit espérer que nous pourrions trouver quelques

mouillages dans les environs. Nous remarquâmes avec grand plaisir que la terre était fort haute et couverte de cocotiers, signe infailible qu'il s'y trouvait de l'eau. Nos bateaux en rapportèrent un cochon. Ces Indiens, au rapport de nos gens, étaient sans armes; quelques-uns d'entre eux qui toujours précédaient les autres, tenaient des bâtons blancs, qui sans doute étaient des marques d'autorité. Les femmes, d'abord restées à une certaine distance, ayant aperçu les présens, accoururent en foule sur la grève avec le plus grand empressement, mais elles furent renvoyées sur-le-champ par les hommes; ce qui parut les mortifier et les rendre fort mécontentes. Cette entrevue se termina par un coup de fusil que s'attira un Indien pour être venu par surprise en plongeant dans la mer, relever le grappin du bateau. Il en fut quitte pour une extrême frayeur, et nos gens s'éloignèrent.

Le 19, à la pointe du jour, nous eûmes connaissance d'une terre très-haute qu'un brouillard épais nous déroba aussitôt. Lorsque le tems fut éclairci, nous fûmes très-surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues: elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à

une portée de pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un air d'étonnement, puis dissertèrent beaucoup entre eux. En ce moment, nous leur montrâmes des colifichets de différentes sortes, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent tous, et tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite faisant le tour du vaisseau, et nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart-d'heure; il jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, sur nos invitations réitérées, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se détermina à entrer dans le vaisseau. Nous lui présentâmes différentes clincailleries, qu'il parut voir avec plaisir, mais il ne voulut rien accepter avant que les siens ne se fussent approchés: après beaucoup de discours, et de branches de bananier jetées dans le vaisseau, les Indiens montèrent en foule, et le jeune homme reçut tout ce qu'on lui offrit. Un d'eux qu'une de nos chèvres vint heurter par derrière, s'étant retourné brusquement, et la voyant dressée sur ses pieds, eut une telle frayeur, qu'il s'empressa de sortir du vaisseau et que tous les autres suivirent précipitamment son exemple. Ils se remirent cepen-

dant de leur terreur et revinrent à bord où je leur fis à tous de nouveaux présens , mais je n'en pus rien obtenir en échange. Ils cherchaient à nous dérober tout ce qui était à leur portée : notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir ; mais pendant qu'un de nos officiers de poupe tâchait de se faire entendre de l'un d'eux par signes , un autre vint par derrière , lui enleva son chapeau bordé , et , sautant dans la mer , emporta sa capture à la nage.

Le pays , le long de la côte , présente le coup d'œil le plus agréable et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer , il est plat et couvert d'arbres à fruits de différentes espèces , particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens , qui consistent en un seul rez-de-chaussée , et qui dans l'éloignement , ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte , l'intérieur du pays s'élève en petites collines couronnées de bois , et terminées par autant de hauteurs d'où de grandes rivières descendent jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond , mais nous trouvâmes que l'île est bordée d'un récif , interrompu par quelques ouvertures qui laissent un passage dans la haute mer. Nous nous avançons vers une large baie qui offrait quelque apparence de mouillage , lorsque j'observai un grand

nombre de pirogues : soupçonnant des intentions hostiles, je fis tirer neuf coups de nos pierriers. Une de nos chaloupes fut cependant attaquée. L'officier qui la commandait tira un coup de fusil chargé de gros plomb sur un des agresseurs et le blessa à l'épaule ; les autres s'enfuirent en désordre. Peu de tems après, une grande pirogue portant voile, s'approcha du vaisseau. Un des Indiens qui la montaient, se leva, fit un discours et nous jeta une branche de bauanier. Nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix, et nous rendîmes la pareille en jetant une des branches que nous avaient laissées les Indiens de l'île voisine. Ce procédé et quelques colifichets les satisfirent complètement et ils se retirèrent.

Le 20, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, la terre nous restant au nord ouest-quart-ouest, à la distance de dix lieues. Nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au nord-est, et une montagne remarquable, faite en pain de sucre, au nord-nord-est. A six heures du soir, nous étions en travers d'une belle rivière ; la côte paraissant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues, je me déterminai à louver toute la nuit. Nous jetâmes l'ancre à 17 brasses sur un fond de sable fin. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant

vis-à-vis de nous un ruisseau de la plus belle eau ; l'extrémité de l'île nous restait de l'est-sud-est au nord-ouest-quart-ouest. J'envoyai alors les chaloupes pour sonder le long de la côte. En ce moment , un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau , portant des cochons , de la volaille et une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la clincaillerie et des clous ; mais quand nos chaloupes furent près du rivage , les pirogues , dont plusieurs étaient doubles et très-grandes , firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance , mais lorsque nos bateaux approchèrent du rivage , les Indiens devinrent plus hardis , et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux , se préparant en même tems à l'assaillir avec leurs bâtons et leurs rames. Nos gens , ainsi pressés , furent obligés de faire feu , tuèrent un Indien et en blessèrent grièvement un autre. Tous deux en recevant le coup tombèrent dans la mer , et ceux qui étaient dans la même pirogue s'y jetèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues ayant pris la fuite , nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Les Indiens étant rentrés alors dans leur pirogue , y prirent leurs compagnons blessés , et les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pour-

raient se tenir de bout. Ils essayèrent de même de les faire tenir assis. L'un des deux se soutint dans cette position ; mais l'autre étant tout-à-fait mort, il fut étendu au fond de la pirogue. Cet événement n'empêcha pas que d'autres Indiens ne vissent encore au vaisseau pour trafiquer avec nous. Ils se rassemblaient en foule sur le rivage, offrant de loin à nos gens des fruits, des bambous pleins d'eau et les pressant jusqu'à l'importunité de descendre à terre ; les femmes surtout venaient jusques sur le bord de la plage, se mettant toutes nues et s'efforçant de les attirer par les gestes les moins équivoques.

Nos gens se refusant toujours à ces invitations, les Indiens à qui j'avais envoyé des futailles pour les remplir, en retinrent plusieurs pour nous forcer à descendre. Le 22, un grand nombre de pirogues vint au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, de la volaille et des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux et autres articles de ce genre, de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme.

Les bateaux ne nous rapportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens était si grand sur le rivage, que nos

gens n'avaient pas osé descendre. Les femmes, en les voyant s'éloigner, les avaient accablés de huées, les poursuivant avec des bananes et des pommes, et leur donnant toutes sortes de marques de mépris. Nous partîmes sur-le-champ, pour aller mouiller dans une baie que nous avions découverte, et nos bateaux marchèrent en avant pour sonder; mais nous faillîmes échouer sur un récif, et notre état devint d'autant plus alarmant qu'alors une centaine de pirogues nous environnait. Les Indiens ne tentèrent cependant pas de nous aborder; ils paraissaient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation, sans pouvoir rien faire pour nous en tirer, si ce n'est de défoncer quelques tonneaux: heureusement, une brise se leva de terre, l'avant de notre navire se détacha; aidé aussitôt de toutes nos voiles, il commença à se mouvoir, et fut bientôt en pleine eau. Arrivés dans le havre, nous mîmes à l'ancre, à dix pieds d'eau, sur un beau fond de sable noir.

Nous fûmes d'abord visités par beaucoup d'Indiens qui nous apportaient des provisions, que nous achetions toujours à la satisfaction mutuelle des deux parties; mais le nombre des pirogues augmenta enfin considérablement. Les dernières étaient doubles, très-

grandes , et contenaient chacune douze ou quinze hommes forts et vigoureux. Je remarquai avec inquiétude qu'elles étaient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étais encore très-mal , j'appelai M. Furneaux , mon premier lieutenant , et je lui ordonnai de tenir le quatrième quart toujours sous les armes , tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau. Bientôt nous nous vîmes entourés de jeunes femmes rangées par file dans les canots et qui prirent devant nous toutes sortes de postures lascives. De doubles pirogues s'avancèrent , montées par des Indiens chantant d'une voix rauque , tandis que d'autres soufflaient dans des conques marines , ou jouaient de la flûte. Peu de tems après , un homme , qui était couché sur une espèce de canapé , fit connaître qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau ; et quand il fut près de mon bord , il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes , lui faisant signe qu'il me la remît. Je la reçus avec des expressions d'amitié , et je me disposais à lui offrir quelque chose en retour , lorsqu'à ma grande surprise je le vis s'éloigner de nous , et jeter une branche de cocotier qu'il tenait à la main. A ce signal un cri général





On tira de très près deux pièces chargées à mitraille

partit de toutes les pirogues, et les Indiens, avançant de tous côtés, firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Je n'avais d'autre moyen de repousser cette attaque qu'en faisant faire feu. On tira de très-près deux pièces chargées à mitraille. Cette première décharge n'ayant produit parmi les Indiens qu'un moment de désordre, tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont, prirent leurs postes : je fis tirer mes grosses pièces, et on en dirigea constamment sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues embarquant des hommes pour venir nous attaquer. Il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes, que le feu écarta, ainsi que plusieurs autres qui venaient se joindre à elles.

Les voyant toutes se retirer, je fis cesser le feu, pensant que la supériorité de nos forces était suffisante ; mais j'eus bientôt la douleur de reconnaître que je m'étais trompé. Une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées se rassemblèrent de nouveau, déployèrent des pavillons blancs, et nous lancèrent de loin, avec leurs frondes, des pierres qui pesaient environ deux livres. Plusieurs de nos gens furent blessés. Beaucoup de pirogues se portèrent vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on

n'avait point tiré de cette partie ; j'y fis transporter sur-le-champ quelques pièces ainsi qu'à l'arrière du bâtiment. Parmi les pirogues qui en voulaient à notre avant , il en était une que paraissait monter quelque chef d'Indiens ; c'était d'elle qu'était parti le signal du ralliement. Il arriva qu'un boulet de canon de l'avant fut tiré si juste , qu'il sépara la double pirogue en deux. Cet événement causa une retraite si précipitée , qu'en une demi-heure il ne resta pas un canot à la portée de notre vue , et que tout ce peuple , qui couvrait le rivage , s'enfuit vers les collines.

N'ayant plus alors de crainte d'être inquiétés de nouveau , nous touâmes le navire dans le hâvre , et nos bateaux reconnurent que nous étions entièrement délivrés des Indiens. M. Furneaux descendant sur le rivage , y planta un bâton de pavillon , arracha une motte de gazon et prit possession de l'île au nom de sa Majesté , en l'honneur de laquelle elle fut appelée *Ile du roi George III*. Pendant qu'il goûtait l'eau d'une rivière qui se jette dans la baie , il aperçut de l'autre côté deux vieillards qui , se voyant découverts , se mirent en posture de supplians , et parurent effrayés et confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la rivière , l'un d'eux , s'y étant déterminé , s'avança en rampant sur ses mains et sur ses genoux. M. Fur-

neaux le releva, s'efforçant de lui faire entendre que, si les habitans n'entreprenaient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Pour le rassurer, il lui fit présent d'une hache, de quelques clous et de grains de verre, puis il se rembarqua. Aussitôt que les bateaux se furent éloignés, le vieillard vint danser quelque tems autour du pavillon et se retira. Il revint bientôt après, apportant quelques branches d'arbres vertes qu'il jeta à terre et il se retira une seconde fois; nous le vîmes reparaître au bout de quelques minutes avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents; le vent l'ayant agité lorsqu'ils en étaient tout proche, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Après s'être tenus un peu de tems à quelque distance, occupés à le regarder, ils s'en allèrent, rapportèrent deux grands cochons au rivage, lancèrent une pirogue et les mirent dedans. Le vieillard s'embarqua seul avec eux et les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous, il nous donna plusieurs feuilles de bananier en proférant pour chacune quelques mots d'un ton grave et imposant, et nous remit les deux cochons en nous montrant la terre, et s'en retourna sans vouloir rien accepter.

Le 26, à six heures du matin, je ne vis pa-

raître aucun Indien sur le rivage, mais j'observai que le pavillon avait été enlevé. Les habitans avaient sans doute appris à le mépriser, comme firent les grenouilles de la fable, du soliveau qu'elles avaient pour roi. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde, et, si tout était tranquille, de nous le faire savoir, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu après son débarquement il envoya pour avoir des pièces d'eau, et, à huit heures du matin, nous avions quatre tonnes à bord; mais bientôt j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, et en même tems un grand nombre de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de l'ouest. A l'endroit où l'on faisait de l'eau, un grand nombre d'Indiens se glissaient derrière les buissons; j'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade; d'autres étaient près de s'embarquer portant de grands sacs que nous sûmes ensuite être remplis de pierres. Je ne doutai point qu'ils n'eussent le projet de tenter une seconde attaque. M. Furneaux qui avait aperçu le danger fut bientôt de retour. Déterminé à rendre l'action décisive, je fis tirer aussitôt sur les pirogues qui étaient en groupe. Celles qui étaient à l'ouest, regagnèrent le rivage aussi promptement qu'il leur fut possible; tan-

dis que celles qui venaient du côté de l'est, en côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je dirigeai alors le feu sur différentes parties du bois, ce qui en fit sortir beaucoup d'Indiens qui coururent vers une colline où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat. Cette colline se trouvait alors couverte de plusieurs milliers de personnes, qui se croyaient parfaitement en sûreté; mais pour les convaincre du contraire, je fis tirer de ce côté quatre coups rasans, qui inspirèrent tant de terreur qu'en moins de deux minutes cette foule disparut entièrement. J'armai ensuite mes bateaux et j'envoyai les charpentiers avec leurs haches, escortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qu'on avait tirées à terre. Avant midi cette opération fut achevée, et plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étaient de soixante pieds de long sur trois de largeur, et amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes, hors en deux ou trois des plus petites qui portaient des fruits, des volailles et quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois, tenant des branches vertes, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière, et ils se retirèrent; ils revinrent et apportèrent successivement plusieurs cochons

qui avaient les jambes liées, et qu'ils placèrent auprès des branches; puis d'autres cochons et quelques chiens dont les jambes de devant étaient attachées au-dessus de la tête; enfin plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, et qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils nous appelèrent ensuite. Nos gens allèrent prendre les cochons, laissèrent l'étoffe et délièrent les chiens; en échange, ils mirent sur le rivage des haches et des clous, faisant signe aux Indiens de venir les emporter avec leurs étoffes. Le bateau parti, les Indiens apportèrent encore deux cochons et nous appelèrent de nouveau. Nos gens retournèrent, prirent les cochons et laissèrent encore l'étoffe, malgré tous les signes des Indiens qui de leur côté n'avaient pas touché à nos présens. Quelqu'un m'ayant fait observer que peut-être ils les refusaient parce que nous n'acceptons pas en entier les leurs, je fis enlever l'étoffe, et en effet les Indiens reparaisant bientôt après, emportèrent dans les bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avais envoyé.

Le lendemain 27, M. Furneaux trouva près de la rivière le vieillard dont il a été question. Il lui montra les pierres qui étaient en piles sur le rivage, rangées comme des boulets de canon; il lui fit voir aussi quelques sacs remplis

de pierres, pris dans les pirogues que j'avais fait briser, s'efforçant de lui faire entendre que les Indiens avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avions fait n'avait eu d'autre motif que la nécessité de nous défendre. Le vieillard fit un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt et avec une grande émotion les pierres, les frondes et les sacs; de tems en tems ses regards, ses gestes et sa voix étaient capables d'effrayer. Son agitation se calma pourtant par degrés; l'officier qui, à son grand regret, n'avait pas entendu un mot du discours, tâcha de le convaincre par tous les signes qu'il put imaginer, qu'il désirait vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa et lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être agréables. Il lui fit aussi comprendre que nous désirions obtenir des provisions; mais que les Indiens devaient se tenir d'un côté de la rivière, tandis que nous resterions sur l'autre bord. Le vieillard se retira, paraissant fort satisfait; et avant midi il s'établit un commerce régulier qui nous fournit autant de cochons, de volaille et de fruits qu'il en fallait pour tout l'équipage.

Jefis dresser une tente près de l'aiguade, on y transporta les malades qui y restèrent sous la garde

d'un détachement. Le chirurgien se promenant avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête, il le tira et l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique, et s'enfuirent tous. Comme ils s'arrêtèrent à quelque distance, le chirurgien leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, et le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau et en tua heureusement trois. Cet événement inspira aux Insulaires une crainte extrême d'une arme à feu, et sans doute elle influa beaucoup sur la soumission qu'ils nous montrèrent dans la suite.

Pour éviter les querelles et le désordre, le canonnier fut seul employé au commerce; je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, et d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avait jusqu'alors si bien servis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens et à nous; comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par

là celles qui pouvaient produire des inconvéniens fâcheux. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, il ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient de la troupe, et ses avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes ; les Indiens cherchaient de tems en tems à nous voler, mais il trouvait le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, en menaçant simplement du fusil. Un d'eux avait eu un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, le canonnier s'apercevant qu'il lui manquait une hache, s'en plaignit au vieillard, qui bientôt rapporta l'objet volé et ne consentit qu'avec répugnance à livrer le coupable ; celui-ci fut reconnu par le canonnier pour avoir déjà fait plusieurs vols, et envoyé prisonnier à bord du vaisseau : ne voulant le punir que par la crainte du châtiement, je me laissai fléchir et le renvoyai à terre, où ses compatriotes le reçurent avec des acclamations et l'emmenèrent dans les bois. Le jour suivant, il apporta, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruits à pain et un gros cochon tout rôti.

Pendant qu'on réparait notre vaisseau, mon premier lieutenant et le munitionnaire étaient fort mal. Ma maladie à moi-même augmenta au point de me faire garder le lit. Tout le commandement retomba sur M. Furneaux, qui

s'en acquitta constamment de manière à mériter les plus grands éloges. Le 29, on trouva un morceau de salpêtre; il nous fut impossible de savoir s'il était un des produits de l'île, ou si quelqu'un de nos gens l'avaient apporté du vaisseau; ceux-ci nièrent le fait, et nous ne pûmes nous faire comprendre des Indiens. Ce morceau fut le seul que nous trouvâmes durant tout notre séjour sur cette côte. Le 2 juillet, les vivres que nous avions coutume de recevoir diminuèrent, et le vieillard fut absent, mais il reparut trois jours après; il ne s'était éloigné que pour s'assurer de nouvelles provisions, les endroits voisins étant épuisés. Nous jouîmes bientôt du fruit de ses démarches: il vint me visiter à bord et m'apporta un cochon rôti. Je m'efforçai de reconnaître tant d'attentions et de générosité.

Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop le prix pour les donner gratuitement. Le tarif était à un taux modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étaient pas toujours en état d'y atteindre. Ils se trouvèrent exposés à la tentation des'emparer de tous les clous et de tout le fer qu'ils pouvaient dérober du navire. Les clous que nous

avons apportés pour commercer n'étant pas toujours sous leurs mains, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amures aux côtés du bâtiment; il en résulta un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le navire et une hausse considérable dans le prix des denrées. Quand le canonnier offrit, suivant l'usage, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre et en montrèrent de plus grands, faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contretems; mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avaient employée avec les Insulaires: ne pouvant avoir de clous, ils dérobaient le plomb et le taillaient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avaient été payés avec cette mauvaise monnaie, portaient avec simplicité ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât en place des clous de fer. Il ne pouvait céder à leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb monnaie, j'aurais encouragé nos gens à le dérober; il fallait donc absolument décrier la monnaie des clous de

plomb, quoique pour notre honneur j'eusse été bien aise de faire droit aux Indiens qu'on avait trompés.

Le 7, j'envoyai un des contre-maîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions à bon prix; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour là en état de sortir pour la première fois de ma chambre. Le tems étant superbe, je fis en bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai cette plage très-peuplée et infiniment agréable. Je rencontrai plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, les habitans semblaient ne faire aucune attention à nous. Vers midi, je retournai au vaisseau; nos gens, depuis leurs relations avec les femmes de l'île, étaient devenus beaucoup moins dociles; je jugeai nécessaire de faire lire les articles des Ordonnances. Je punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui non seulement avait quitté son poste et insulté l'officier, mais qui avait frappé le maître d'équipage, et d'un coup si violent, qu'il l'avait renversé.

J'envoyai, le 8, un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup

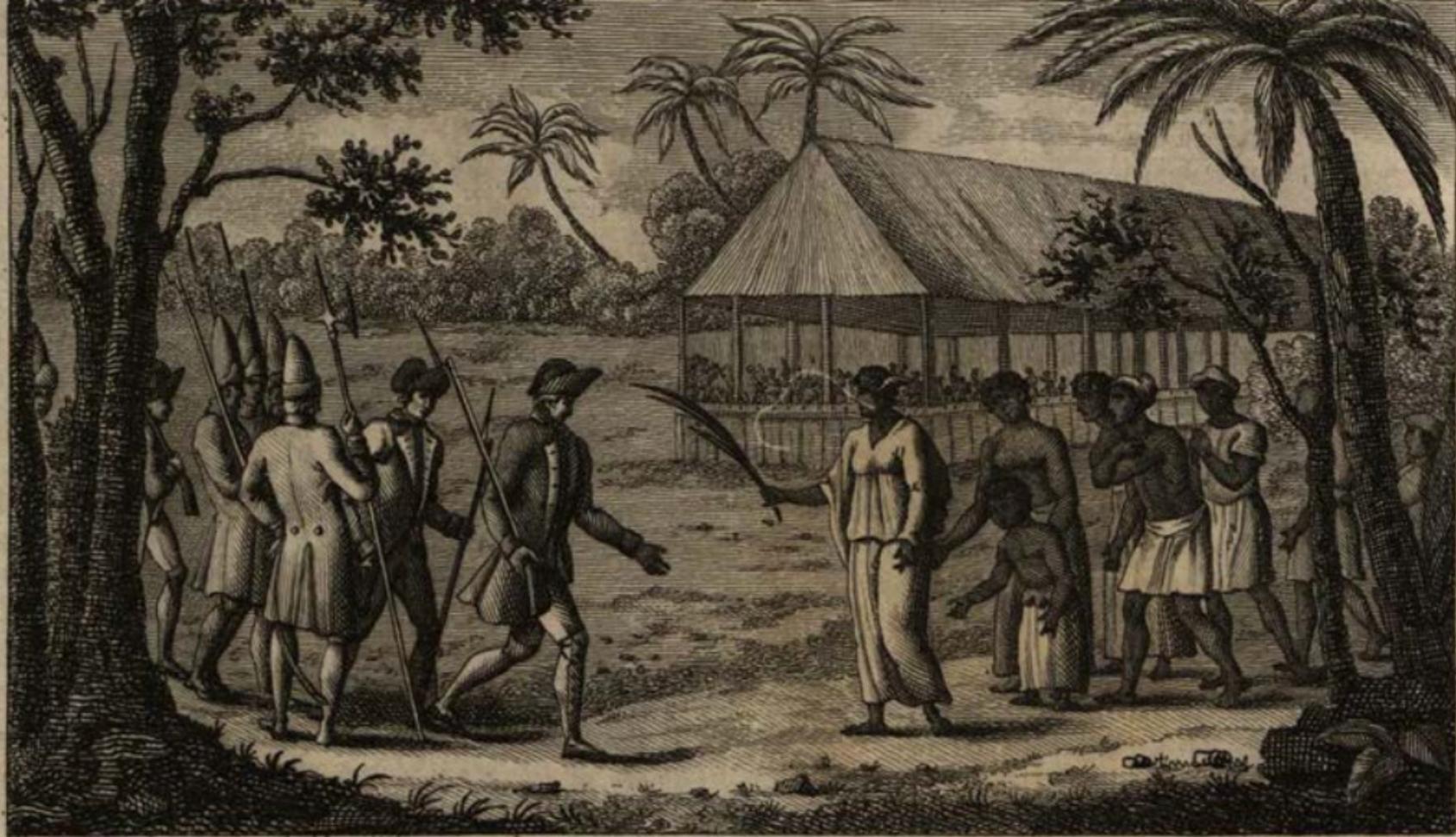
de douceur et une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens, qui paraissaient d'un rang distingué, tant par leurs manières que par leur habillement, vinrent à bord de notre bateau. Je les reçus avec des attentions particulières : pour découvrir ce qui pourrait leur faire le plus de plaisir, je mis devant eux une monnaie portugaise, une guinée, une couronne, une piastre espagnole, des schellings, quelques nouveaux demi-pences et deux grands clous, puis je leur fis signe qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. Ils prirent d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences; mais l'or et l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous et des demi-pences, et ils nous quittèrent infiniment satisfaits.

Cependant notre marché était très-mal fourni, les Indiens refusaient de nous vendre des vivres à l'ancien prix, et faisaient toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. J'examinai le vaisseau avec plus de soin pour découvrir de quels endroits on en avait arraché, nous trouvâmes tous les taquets détachés, il n'y avait presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis encore inutilement en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs.

Le samedi 11, dans l'après-midi, le canon-

nier vint à bord avec une grande femme d'un maintien agréable et d'un port majestueux ; elle paraissait avoir environ quarante-cinq ans. Il me dit qu'elle était récemment arrivée dans cette partie de l'île, et que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens ; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, où elle lui avait donné des cochons, après quoi elle était retournée avec lui à l'aiguade, et lui avait témoigné le desir d'aller au vaisseau. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le tems qu'elle fut à bord avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que j'attachai sur ses épaules avec des rubans, et qui descendait jusqu'à ses pieds. J'ajoutai un miroir, différentes sortes de rassade et plusieurs autres présens qu'elle reçut de fort bonne grace et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et du doigt me montra le rivage ; je compris qu'elle m'invitait à aller à terre pour me rétablir entièrement, et je tâchai de lui faire comprendre que je m'y rendrais le lendemain matin.





Ma Princesse vint à moi, suivie d'un nombreux cortège...

Lorsqu'elle voulut s'en retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner; après l'avoir débarquée, il la reconduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande et fort bien bâtie. Il me dit que cette riche Otahitienne avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de sa maison, elle en avait une autre fermée de palissades.

Le 22 au matin, j'allai à terre pour la première fois, et ma princesse, ou plutôt ma reine, car elle paraissait en avoir l'autorité, vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortège. S'apercevant de la faiblesse que m'avait causée ma maladie, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras, et de me porter jusqu'à sa maison. On rendit, par ses ordres, le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire et à quelques autres de nos compagnons, dont la maladie avait également épuisé les forces. J'avais commandé un détachement qui nous suivit. La foule se pressait sur notre passage; mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement. Quand nous approchâmes de son habitation, un grand nombre de personnes des deux sexes vinrent au devant de nous; elle me les présenta en me faisant comprendre, par ses gestes, que c'étaient ses parens; elle me prit la

main et la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui occupait un espace de trois cent vingt-sept pieds de long, sur quarante-deux de largeur; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté, et quatorze dans le milieu. La partie intérieure la plus élevée du toit avait trente pieds de hauteur, les côtés au-dessous des bords du toit, en avaient douze et étaient ouverts.

Dès que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous; elle-même les aida à m'ôter mes souliers, mes bas et mon habit; elle les chargea ensuite de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même cérémonie à mon lieutenant et au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Dans ce moment, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ayant ôté sa perruque pour se rafraîchir, le cri subit d'un Indien, à cette vue, attira l'attention de tous les autres; ce prodige fixa tous les regards et suspendit même les soins que les Indiennes prenaient de nous: toute l'assemblée demeura quelque tems immobile et frappée d'un étonnement, qui n'eût pas été plus fort s'ils eussent vu notre compagnon séparer un des membres de son corps. Cependant les Indiennes qui devaient nous frotter,

reprirent bientôt leurs fonctions qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous rhabillèrent, un peu maladroitement, comme on peut le croire. Notre généreuse bienfaitrice fit apporter ensuite quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle nous habilla à la mode du pays. Je me refusai d'abord à cette faveur; mais craignant de paraître mécontent d'une chose qu'elle pensait devoir m'être agréable, je cédaï à ses desirs. Quand nous partîmes, elle nous fit présent d'une truie pleine, et nous accompagna jusqu'au bateau. Elle voulait qu'on me portât encore, mais comme j'aimai mieux marcher, elle me prit par le bras, et toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité, que dans mon état de santé j'aurais soulevé un enfant.

Je lui envoyai, le lendemain 13, six haches, six faucilles et plusieurs autres présens. Mon messager me dit à son retour qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés; les viandes étaient dans des noix de cocos, et les coquillages dans des espèces d'augets de bois, semblables à ceux dont se servent nos bouchers: elle les distribua de ses propres mains à tous ses hôtes assis et ran-

gés autour de la grande maison ; quand cela fut fait, elle s'assit sur une espèce d'estrade, et deux femmes placées à ses côtés lui présentèrent les mets avec leurs doigts ; elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion : il croit que c'était une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, et assaisonnée avec de l'eau salée. Au surplus il trouva le mets fort bon, et mes présens furent acceptés avec un grand plaisir.

Cette liaison avec la reine rendit les provisions de toute espèce plus communes au marché : mais, malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre et je défendis qu'aucune femme passât la rivière. Le canonnier aperçut au côté opposé une vieille femme pleurant amèrement. Quand elle vit qu'on l'avait remarquée, elle envoya un jeune homme, qui fit un long discours et déposa une branche de bananier aux pieds du canonnier. Il s'en retourna ensuite et revint avec la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportait deux cochons bien gros et bien gras. La femme parcourait des yeux tous nos gens l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes ; le jeune homme voyant que

le canonnier était touché de ce spectacle , fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme était cependant encore un mystère , mais enfin on comprit que son mari et trois de ses enfans avaient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle faisait elle-même , l'affecta si fort , qu'à la fin elle tomba , ne pouvant plus parler. Les deux hommes qui la soutenaient , étaient presque dans le même état ; nous conjecturâmes que c'étaient deux autres de ses enfans ou de ses proches parens. Le canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur ; quand elle fut un peu revenue à elle-même , elle lui fit présenter les deux cochons et lui donna sa main en signe d'amitié , mais elle ne voulut rien recevoir de lui , quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

J'envoyai , le 15 , reconnaître le pays et voir ce qu'on pourrait en tirer. Le lieutenant fit environ six milles le long de la côte , il trouva le pays très-agréable et très-peuplé ; il n'obtint que peu de denrées , quelques cocos et des bananes. Il observa que tous les outils étaient de pierre , de coquilles et d'os , d'où il conclut que ces Indiens n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes que des cochons et des chiens. Il ne vit aucun vaisseau de terre ;

toutes leurs nourritures étaient cuites au four ou rôties ; dépourvus de vases où l'eau pût être contenue et soumise à l'action du feu , ils n'avaient pas d'idée qu'elle pût être échauffée ni rendue solide. Nous en eûmes une preuve un jour que la reine était à déjeuner à bord du vaisseau : un des Indiens les plus considérables de sa suite qui nous parut un prêtre , ayant vu le chirurgien remplir la théière , en tournant le robinet de la bouilloire , s'avisa d'en faire autant et reçut l'eau sur la main ; se sentant brûlé , il poussa des cris et dansa autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement.

Le 16 , M. Furneaux , mon second lieutenant tomba très-malade ; ce qui était d'autant plus embarrassant que mon premier lieutenant n'était pas encore rétabli , et que j'étais moi-même encore d'une grande faiblesse. La reine était absente depuis plusieurs jours ; à son retour un grand nombre de gens que nous n'avions pas encore vus , apportèrent au marché des provisions de toute espèce. L'après-midi du 18 , elle vint à bord , et m'offrit deux gros cochons pour lesquels elle ne voulut faire aucun échange. Le soir , le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués , elle le prit par la main , fit un long

discours au peuple qui les environnait en foule et le mena à sa maison où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous.

Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'alors pu obtenir; il nous arriva quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit à pain, des bananes, des pommes et des cocos presque sans nombre.

On découvrit, le 20, que François Pincknec, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoute, qu'il avait jetés dans la mer après avoir dérobé les clous à fiches. Je le condamnai devant tout l'équipage à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du tillac; cependant presque tous étant coupables du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité, qu'inimidés par la crainte de la punition: il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui s'occupaient à faire de l'eau et du bois.

Le lendemain, la reine m'emmena à sa maison. Dès que je fus assis, elle attacha à mon chapeau une aigrette de plumes de différentes couleurs. Elle me para encore, ainsi que les officiers

qui m'accompagnaient, d'une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, et nous fit entendre que c'étaient les siens propres, qu'elle-même avait tressés; elle joignit à ce don quelques nattes très-bien travaillées, une truie et une grande quantité de fruits. En partant, je lui déclarai que je quitterais l'île dans sept jours; elle me demanda d'en demeurer encore vingt, me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte; que j'y passerais quelques jours, et que j'en rapporterais une grande provision de cochons et de volailles. Je lui répliquai toujours par signes que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans aucun délai: aussitôt elle se mit à pleurer, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la consoler.

Nos entrepôts étaient alors remplis de cochons et de volailles, mais ils ne voulaient manger que du fruit, ce qui nous força de les tuer beaucoup plus tôt que nous n'aurions fait; nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle et une truie, dont j'ai fait présent à M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté; la truie est morte depuis en cochonnant, mais le mâle est encore vivant.

Le 24, j'envoyai au vieillard, qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés, un pot

de fer, quelques haches, des serpes, des faucilles et une espèce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appelés *callivances*, environ seize sortes de semences potagères, une bêche, deux pots de fer, quelques cuillers; enfin une grande quantité de pièces de coutelleries, comme couteaux, ciseaux et autres choses. De son côté, elle donna au canonier, dix-huit cochons et quelques fruits. Nous avons planté plusieurs sortes de légumes et quelques pois en différens endroits, et nous avons eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook quitta l'île.

Le 25, au matin, j'envoyai M. Gore, un des contre-mâtres, avec plusieurs soldats de marine, quarante matelots et quatre officiers de poupe, visiter l'intérieur du pays, leur enjoignant de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, aussi loin qu'ils le pourraient, et d'allumer un feu pour signal, s'ils étaient attaqués. Ayant ensuite examiné une éclipse de soleil, j'allai chez la reine pour lui montrer le télescope, lui en faire comprendre l'usage et en

même tems pour l'emmener à bord , afin de protéger le détachement , pensant bien qu'il ne serait pas attaqué tant qu'elle serait sur le vaisseau. L'effet du télescope la fit tressaillir et reculer de surprise : elle le quittait , y retournait , cherchait près d'elle les objets qu'elle avait vus rapprochés et qu'elle ne pouvait distinguer dans le lointain ; en les voyant paraître et disparaître alternativement , sa contenance et ses gestes exprimaient un mélange d'étonnement et de plaisir , que j'entreprendrais vainement de décrire. J'avais fait servir à bord un excellent dîner ; mais elle ne voulut ni boire ni manger. Sa suite dina de fort bon appétit. En partant , elle demanda encore si je persistais dans ma résolution de m'éloigner au tems que j'avais fixé ; lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'était impossible de demeurer plus long-tems , elle fondit en larmes , ne pouvant proférer une parole , et me dit enfin qu'elle voulait revenir au vaisseau le lendemain , j'y consentis.

M. Gore, à son retour, me donna par écrit le détail de son expédition dans l'intérieur de l'île. Il ne lui était rien arrivé de remarquable ; seulement, tandis qu'il se reposait , ainsi que sa troupe, en déjeûnant sous un pommier , les cris subits d'une multitude d'Indiens qui étaient sur une colline voisine, les avaient fait courir précipitamment à

leurs armes ; mais le vieillard que M. Gore avait prié de lui servir de guide , s'était aussitôt avancé vers les habitans , qui ensuite ne s'étaient montrés que généreux et hospitaliers. Ils avaient même , en l'absence du vieillard qui s'était trouvé trop fatigué , suppléé à ses soins officieux ; ils donnèrent des rafraîchissemens à nos gens , les accompagnèrent , portant leur bagage , leur ouvrant un passage à travers les ronces et les épines et les aidant à franchir les endroits les plus difficiles. Notre troupe avait gravi une hauteur , du sommet de laquelle elle croyait pouvoir embrasser l'étendue de l'île entière ; mais des montagnes élevées bornaient l'horizon. La vue du côté du vaisseau était délicieuse : les penchans des collines sont couverts de beaux bois et de villages épars ; les vallées représentent des paysages encore plus riens ; il y a un plus grand nombre de maisons , et plus de verdure. La cime des plus hautes montagnes est garnie de bois. Il croît dans les plaines une sorte d'herbe et de plante qui ressemble au jonc. M. Gore vit un arbre exactement semblable à la fougère , excepté seulement qu'il avait 15 ou 16 pieds de haut. Il planta des noyaux de pêches , de cerises et de prunes , et sema la graine de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où il crut qu'elles croîtraient , ainsi que des ci-

trons, des orangers et des limons dans les terrains qu'il jugea le plus ressemblans à ceux des îles d'Amérique qui produisent ces fruits.

Le 26, au matin, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis, mais elle n'y resta que peu de tems, et revint l'après-midi, en grande parure et accompagnée d'une suite nombreuse, entre autres du vieillard. Elle me sollicita de nouveau pour m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île, elle me fit entendre que pendant ce tems elle me procurerait beaucoup de provisions de l'intérieur du pays. Je lui témoignai ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je l'assurai que je mettrais sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : cette résolution fit de nouveau couler ses larmes. Elle me demanda quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours; elle me dit de ne pas attendre si long-tems, et de revenir dans trente. Elle se calma enfin et resta à bord jusqu'à la nuit. Quand on vint l'avertir que le bateau était prêt, elle se jeta dans un fauteuil, et pleura encore pendant long-tems avec une extrême sensibilité. Le fils du vieillard, jeune homme de quatorze ans, devait s'embarquer avec nous. Il était alors absent. Son père me fit signe qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis, et qu'il reviendrait

à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu ; et j'ai tout lieu de croire que , lorsque le moment de mettre à la voile approcha , la nature l'emporta sur le desir de voyager.

Le 27 , à la pointe du jour , nos gens étant allés faire de l'eau , virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans , et doutant qu'il fût prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens , ils étaient prêts à s'en retourner mais la reine s'avança et fit retirer les Indiens. Elle voulait à toute force revenir au vaisseau. L'officier qui avait reçu ordre de n'amener personne , s'opposant à ses desirs , elle fit mettre en mer une double pirogue , que suivirent quinze ou seize autres et revint à bord. L'agitation où elle était l'empêchait de parler. Bientôt il s'éleva une brise ; nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument nous quitter , elle nous embrassa de la manière la plus tendre , en versant beaucoup de pleurs ; toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Elle alla dans l'avant de sa pirogue , et s'y assit en pleurant , sans qu'on pût la consoler. Je lui offris plusieurs présens qu'elle reçut en silence , et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures , nous avions dépassé le récif ; il s'éleva un vent frais : nos amis les Otahitiens , et surtout la reine , nous

dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, et d'un ton si touchant, que mes yeux se remplirent de larmes,

CHAPITRE III.

DÉTAILS sur les habitans d'Otahiti. Mœurs de ces Insulaires. — Traversée à l'île de Tinian. — Découverte de plusieurs îles. — Arrivée à Batavia. — Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance. — Retour en Angleterre.

J'APPELAI le mouillage que nous quittions, *Hâvre du Port Royal*. Nous avons séjourné à la hauteur d'Otahiti, du 24 juin au 27 juillet. Voici quelques détails sur ses habitans, sur leurs arts et leurs mœurs. Ces insulaires sont grands, bien faits, agiles, dispos, d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, et il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, ceux qui vont en mer l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns,

rouges ou blonds , ce qui est digne de remarque , parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie , d'Afrique et d'Amérique , sont noirs sans exception ; ils les nouent en une seule touffe , sur le milieu de la tête , ou en deux parties dont une de chaque côté ; d'autres pourtant les laissent flottans , et alors ils bouclent avec beaucoup de roideur ; les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement , et quoiqu'ils ne connussent pas l'usage des peignes , ceux à qui nous en avons donné , savaient très-bien s'en servir. Ils sont dans l'usage de s'oindre la tête avec une huile de cocos , dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine dont l'odeur approche de celle de la rose.

Toutes les femmes sont jolies , et quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces Insulaires ne paraissent pas regarder la chasteté comme une vertu. Les Otabitiennes vendaient librement et en public leurs faveurs à nos gens , et même leurs pères et leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes , afin de transiger sur cet article. Ils connaissent pourtant le prix de la beauté ; et la grandeur du clou qu'on demandait pour la jouissance d'une femme , était toujours proportionnée à ses charmes.

L'habillement des deux sexes est agréable et sied bien à l'un et à l'autre ; il est fait d'une es-

pièce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuste qui ressemble au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement; l'une, qui a un trou au milieu pour y passer la tête, prend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant et derrière; l'autre a quatre ou cinq verges de long et à-peu-près une de large; ils l'enveloppent autour de leur corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue, elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qui ayant été mises en macération, ont ensuite été étendues et battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles font partie de leurs ornemens et de leur parure; ce sont les femmes surtout qui portent les perles; j'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles sont d'une couleur assez brillante, mais elles sont tout écaillées par les trous qu'on y a faits.

C'est dans cette île un usage universel parmi les hommes et les femmes de se peindre les fesses et le derrière des cuisses, avec des lignes noires très-serrées, qui représentent différentes figures; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, et ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile et de suie, qui laisse une tache ineffaçable: les petits garçons et les jeunes filles

au-dessous de douze ans , ne portent point de ces marques. Nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier, et à tous de la même façon ; il nous parut qu'ils avaient un rang distingué et une autorité sur les autres Insulaires.

Un des principaux de la suite de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manières : nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de *Jonathan*. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'anglaise, qui lui allait très-bien. Il voulait se servir d'un couteau et d'une fourchette, mais entraîné par la force de l'habitude, lorsqu'il avait pris un morceau il portait la main à sa bouche et sa fourchette allait vers son oreille.

Les Otahitiens se nourrissent de cochon, de volaille, de chiens, de poissons; de fruits à pain, de bananes, d'ignames, de pommes, et d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats. La rivière produit de belles écrevisses; à peu de distance de la côte ils pêchent avec des lignes et des hameçons de nacre de perle, des perroquets de mer et d'autres espèces de poissons, dont ils sont tellement friands qu'il ne voulurent jamais nous

en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons qui ne sont pas plus gros que des sardines. Nous voulûmes inutilement nous servir de leurs filets et de leurs lignes, nous ne pûmes rien prendre.

Pour allumer du feu, ils frottent le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre morceau, à-peu-près comme nos charpentiers aiguissent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur et de deux ou trois verges de circonférence, et ils en pavent le fond avec un gros caillou uni; ils brûlent du bois sec, des feuilles, et des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons et retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, ils y portent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane; si c'est un petit cochon, ils l'appêtent ainsi, sans le dépecer, et ils le coupent en morceaux, s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, et ils mettent par-dessus une autre couche de fruits à pain et d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes, et beau-

coup de feuilles de cocos ; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Le trou est ouvert après un certain tems, proportionné au volume de ce qu'on fait cuire, et on en tire les alimens qui sont tendres, pleins de suc, et suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière. Le jus des fruits, et l'eau salée, forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, dont ils se servent avec beaucoup de dextérité.

Pendant la tenue du marché, notre canonier avait coutume de dîner à terre : il n'est pas possible de décrire l'étonnement qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, et qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui et tous ses amis y firent bouillir leurs alimens. La reine et plusieurs des chefs, qui avaient reçu de nous des marmites, s'en servaient constamment, et les Otahitiens allaient en foule voir cet instrument, comme le menu peuple va, dans nos foires d'Europe, contempler un spectacle de monstres et de marionnettes. Il nous parut que l'eau est leur seule boisson, et qu'ils ignorent heureusement l'art de faire

fermenter le suc des végétaux, pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île, des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, et cela ne leur arrive pas même habituellement; ils en rompent seulement un morceau, lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons eu que peu d'occasions de connaître en détail leur vie domestique et leurs amusemens. Nous présumâmes, par leurs armes et par les cicatrices que portaient plusieurs d'entre eux, qu'ils sont quelquefois en guerre: la grandeur de ces cicatrices nous fit juger qu'elles étaient les suites de blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues, et d'autres armes obtuses. Nous reconnûmes aussi par-là qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, et nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre se mit une écharde dans le pied. Comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otabitien, présent à cette scène, appela alors un de ses compatriotes, qui était de l'autre côté de la rivière; celui-ci ayant examiné le pied du

matelot, courut sur-le-champ au rivage, et en revint avec une coquille qu'il rompit avec ses dents : au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie, et en extirpa l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard, qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme, qu'il appliqua sur la blessure en l'enveloppant d'un morceau d'étoffe, et deux jours après le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier. Notre chirurgien s'en procura, et l'employa avec beaucoup de succès comme baume vulnéraire.

J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux Insulaires : outre leurs maisons, nous vîmes des hangars fermés, et sur les poteaux qui soutiennent ces édifices, plusieurs figures grossièrement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens et de cochons. Nous apercevant que les Naturels entraient de tems en tems dans ces édifices d'un pas lent et avec l'attitude de la douleur, nous conjecturâmes que c'était là qu'ils déposaient leurs morts. Le milieu de ces hangards était pavé avec de grandes pierres rondes; mais il nous parut qu'on n'y marchait pas souvent, car l'herbe y croissait de tout côté. Je me suis appliqué avec une attention particulière à découvrir si les Otahitiens avaient

un culte religieux , je n'ai pu en reconnaître la moindre trace.

Ces peuples ont trois espèces différentes de pirogues : quelques-unes sont composées d'un seul arbre, et portent de deux à six hommes ; ils s'en servent surtout pour la pêche , et nous en avons toujours vu un grand nombre en activité sur le récif. D'autres sont construites de planches jointes ensemble très-adroitement ; elles sont plus ou moins grandes, et portent de dix à quarante hommes : ordinairement, ils en attachent deux ensemble, et entre l'une et l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment et un balancier sur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, et probablement jusque dans d'autres îles, d'où ils rapportent des fruits de plane, des bananes, des ignames, qui semblent y être plus abondans qu'à Otabiti. Ils ont une troisième espèce de pirogues, qui paraît destinée principalement aux parties de plaisir et aux fêtes d'appareil ; ce sont de grands bâtimens sans voiles, qui ressemblent aux gondoles de Venise ; ils élèvent au milieu une espèce de toit, et ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier et le second jour de notre arrivée, mais

nous en voyions , trois ou quatre fois par semaine , une procession de huit ou dix , qui passaient à quelque distance de nous , avec leurs enseignes déployées et beaucoup de petites pirogues à leur suite , tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage. Après s'y être arrêtés l'espace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces processions ne se font jamais que par un beau tems , et tous les Otahitiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin que de coutume , quoique ceux qui montent les autres pirogues ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs et ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc ; les Otahitiens assis dessus et dessous le toit, étaient vêtus de blanc et de rouge, et les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue , étaient entièrement en rouge.

Voici comment ils s'y prennent pour construire leurs pirogues. Ils fendent un arbre, dans la direction de ses fibres , en planches aussi minces qu'il leur est possible ; cet arbre a été abattu avec une hache faite d'une espèce de pierre dure et verdâtre , à laquelle ils adaptent fort adroitement un manche. Ils coupent ensuite

le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Pour cette opération, ils brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, et ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de large et quinze à vingt de long; ils en aplanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois à la même planche; comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco remplie d'eau, et une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau, avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Pour joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin: dans la suite, ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage; ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres et qui supplée très-bien à l'usage de la poix.

Le bois dont ils font leurs grandes piro-

gues est une espèce de pommier très-droit, et qui s'élève à une hauteur considérable; nous en mesurâmes plusieurs qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc et vingt à quarante de contour à la hauteur des branches : notre charpentier prétendit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il était très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à pain, qui est encore plus léger et plus spongieux; le tronc a environ six pieds de circonférence, et l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont les massues, les bâtons noueux par un bout, les pierres, qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs et des flèches; la flèche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, et ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout notre séjour à Otahiti; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites que j'avais apportées de l'île de la reine Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc, qui mourut bientôt après notre départ de St.-Iago, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc

avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île et si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées; sans doute qu'en peu d'années, ils auraient peuplé Otahiti d'animaux de leur espèce.

Le climat de cette île paraît très-bon, ce pays est un des plus sains et des plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbes odoriférantes. L'air, en général, y est si pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours et le poisson vingt-quatre heures. Nous n'y vîmes ni grenouilles, ni crapauds, ni scorpions, ni mille-pieds, ni serpens d'aucune espèce; les fourmis, qui y sont en très-petit nombre, sont les seuls insectes incommodes que nous ayions trouvés.

La partie sud-est de l'île paraît mieux cultivée et plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des bateaux chargés de différens fruits, et les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité et à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les productions du canton voisin de notre mouillage.

Le flux et le reflux de la marée y sont peu considérables, son cours est irrégulier, parce

qu'il est maîtrisé par les vents. Le séjour d'O-tahiti fut très-salutaire à tout l'équipage, et au-delà de notre attente, car en quittant l'île, nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans et moi; nous entrions même en convalescence, quoique nous fussions encore très-faibles.

Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il est très-probable qu'elle n'était pas encore répandue dans cette île. Cependant le capitaine Cook, dans son voyage sur l'*Endeavour*, l'y trouva établie; le *Dauphin*, la *Boudeuse* et l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'est donc à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France, qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir évidemment disculper sur cet article, et ma patrie et moi. On sait que le chirurgien de tout vaisseau de sa majesté tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades, qu'il y spécifie leurs incommodités et l'époque où il a commencé et achevé de les soigner: toutes les fois que le chirurgien déclarait qu'un homme inscrit sur la liste des ma-

lades était guéri, j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disait qu'il avait encore quelques symptômes de maladie, je le laissais sur la liste; lorsqu'il avouait qu'il était entièrement rétabli, je lui faisais signer le livre en ma présence, afin de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens, revêtue du rapport du chirurgien écrit de ma propre main, et de mon certificat. On y voit qu'excepté un malade envoyé en Angleterre sur la flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne, est déclaré par sa signature et la mienne, et par le rapport du chirurgien, avoir été guéri, le 27 décembre 1766, près de six mois avant notre arrivée à Otahiti, où nous débarquâmes, le 19 juin 1767, et que le premier inscrit pour la même maladie, lorsque nous revînions, a été mis entre les mains du chirurgien, le 26 février 1768, six mois après que nous eûmes quitté l'île, d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de cette affreuse contagion pendant quatorze mois et un jour, et nous avons passé le milieu de cet espace de tems à Otahiti; j'ajouterai que le premier qui fut inscrit à notre retour sur la liste comme

attaqué du mal vénérien , l'avait contracté au cap de Bonne - Espérance où nous étions alors. Je reprends ma narration.

Après avoir fait voile de l'île de Georges III, nous rangeâmes la côte de l'île du duc d'Yorck qui en est éloignée d'environ deux milles. Nous vîmes partout des baies sûres et au milieu un bon port ; mais je ne crus pas que cette île valût la peine d'y toucher. Il y a de hautes montagnes au milieu et à l'extrémité occidentale ; la partie de l'est est plus basse ; la côte sur le rivage est couverte de cocotiers , d'arbres à pain , de pommiers et de planes.

Le lendemain matin 28, à la pointe du jour, nous vîmes terre , et nous courûmes dessus. Nous aperçûmes peu d'Insulaires ; de petites huttes forment leurs habitations , il nous sembla qu'ils vivaient d'une manière très-différente des Otahitiens. La longueur de cette île est d'environ six milles ; elle est située au 17^{d.} 28'. de latitude sud , et , suivant nos dernières observations, au 151^{d.} 4'. de longitude ouest ; je l'appelai *Ile de Charles Saunders*.

Le 29, nous vîmes terre du N. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. Nous voulions nous y arrêter , mais nous ne trouvâmes point de mouillage ; toute l'île était environnée de brisans. Nous aperçûmes de la fumée en deux endroits , mais pas un seul habi-

tant. Je l'appelai *Ile du lord Howe*. L'après-midi nous aperçûmes au nord - ouest, une terre qui bientôt nous parut environnée de brisans. Nous gouvernâmes au vent toute la nuit, et dès qu'il fut jour, nous forçâmes de voiles pour faire le tour de ces bas-fonds. A neuf heures nous les avions dépassés, nous les nommâmes *Iles Scilly*; c'est un groupe d'îles ou de bancs de sables extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres et pendant le jour, lorsque le tems est embrumé, un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Leur situation est à 16^d. 28'. de latitude S., et à 155^d. 30'. de longitude ouest.

Nous continuâmes de gouverner à l'ouest jusqu'au 13 août; à la pointe du jour, je découvris deux nouvelles terres, que je nommai, l'une *Ile Boscawen*, et l'autre *Ile Keppel*. Celle-ci nous paraissant plus propre à nous donner un mouillage, nous tirâmes vers elle. A six heures, nous n'en étions plus éloignés que d'un mille et demi, et, avec nos lunettes, nous découvrîmes plusieurs Insulaires sur le rivage; mais comme il y avait des brisans à une distance considérable de la côte, nous ne pûmes aborder, et nous passâmes toute la nuit à louvoyer.

Le 14, les bateaux que j'avais envoyés pour

sonder , et visiter la côte , rapportèrent qu'ils s'étaient approchés jusqu'à une encablure de l'île sans trouver de fond ; que voyant un récif, dont elle était bordée , ils l'avaient tourné et étaient entrés dans une large et profonde baie, également remplie de rochers ; en sondant hors de cette baie , ils avaient trouvé un mouillage , et vu un ruisseau de bonne eau ; cependant la côte étant couverte de rochers , ils avaient cru devoir chercher un meilleur endroit de débarquement, et ils en avaient trouvé un, à un demi-mille plus loin. Nos gens ajoutèrent que deux pirogues, montées par six hommes étaient allées vers eux ; ces Indiens annonçaient des dispositions pacifiques, et paraissaient être de la même race que les Otabitiens ; ils étaient vêtus d'une espèce de nattes, et avaient la première jointure des petits doigts coupée. Bientôt , environ cinquante autres Insulaires étaient venus de l'intérieur des terres , jusqu'à cent verges de distance des bateaux , mais ils n'avaient pas voulu avancer plus près ; trois seulement d'entre eux étaient sortis de leurs pirogues pour passer dans un de nos bateaux , mais se voyant éloignés d'un demi-mille de la côte, ils s'étaient jetés tous trois précipitamment dans la mer , et s'en étaient retournés à la nage.

 Ce rapport me fit considérer qu'il y aurait

beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit; je réfléchis en outre que c'était le tems le plus rigoureux de l'hiver dans l'hémisphère austral; que notre bâtiment faisait eau, et que nous ne savions pas même à quel point il pouvait se trouver endommagé. Craignant qu'il ne fût pas en état d'essuyer les tempêtes et le gros tems que nous éprouverions inmanquablement si nous faisons route autour du cap Horn, ou à travers le détroit de Magellan, je me déterminai à faire voile vers Tinian et Batavia, pour repasser en Europe par le cap de Bonne-Espérance. En conséquence nous continuâmes notre route à l'ouest-nord-ouest, jusqu'à dix heures du matin du 16. Nous vîmes alors terre au nord $\frac{1}{4}$ est, et nous gouvernâmes dessus. A midi nous en étions à trois lieues; le terrain dans l'intérieur de la côte paraissait élevé, mais au bord de l'eau il était bas et d'un aspect agréable; toute l'île semblait être environnée par des récifs qui s'étendaient à deux ou trois milles dans la mer. Dès que nos bateaux se furent approchés de la côte, plusieurs pirogues, qui avaient chacune six ou huit hommes à bord, allèrent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes et actifs; excepté une espèce de natte qui leur couvrait les reins, ils étaient entièrement nus. Ils étaient armés de grandes massues, semblables à

celle que sur nos tableaux on donne à Hercule; ils en vendirent deux à notre maître de vaisseau, pour un clou ou deux et quelques colifichets.

Pendant que nos gens cherchaient à entrer en conférence, ces Indiens formèrent le projet de se saisir du bateau, et un d'eux se mit soudain à l'entraîner vers le rocher. Nos gens tirèrent un coup de fusil à deux doigts du visage du plus empressé à cette manœuvre. Ce coup ne fit aucun mal; mais l'explosion les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Les eaux étaient devenues tout-à-coup si basses, que nos bateaux eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau; quand ils furent en pleine mer, ils trouvèrent des pointes de rochers qui s'élevaient au-dessus de sa surface; excepté dans un seul endroit, tout le récif était à sec, et battu par des lames très-fortes. Les Indiens tentèrent quelque tems de profiter de cette position embarrassante pour les nôtres. Quand nos bateaux furent mis à bord, nous courûmes environ quatre milles sous le vent, mais nous demeurâmes en panne jusqu'au lendemain matin; m'apercevant alors que le courant nous avait mis hors de la portée de l'île, et que nous ne pouvions plus l'apercevoir, je fis voile. Les officiers me firent l'honneur de donner mon nom à cette île. *L'île Wallis* est située au 13^d. 18'.

de latitude sud , et au 177^d. de longitude ouest.

Quoique nous n'ayions trouvé aucune espèce de métal dans ces îles , il est cependant remarquable que les habitans , lorsqu'ils pouvaient obtenir de nous quelques morceaux de fer , se mettaient aussitôt à l'aiguiser et à le rendre pointu ; tentative qu'il ne faisaient pas sur le cuivre.

Le 3 septembre , à cinq heures du matin , nous vîmes terre à l'est-nord-est , à environ cinq lieues. Une demi-heure après , nous la découvriâmes une seconde fois au nord-ouest , et à six heures nous aperçûmes au nord-est un pros indien semblable à ceux dont parle le lord Anson dans sa Relation. Remarquant qu'il venait vers nous , nous arborâmes pavillon espagnol ; mais quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment , il vira de bord , s'éloignant du côté du nord-nord-ouest , et en peu de tems , nous le perdîmes de vue.

Le 17 , nous vîmes deux espèces de mouettes , et nous jugeâmes que l'île de Tinian nous restait à l'ouest , à environ trente-une lieues , étant alors au 15^d de latitude nord , et 212^d 30' de latitude ouest. Le lendemain matin 18 , à six heures , nous découvriâmes l'île de Saypan , à l'ouest-quart nord , à environ dix lieues : nous vîmes celle de Tinian dans l'après-midi , et nous cou-

rûmes dessus. Le 19, à neuf heures du matin, nous mîmes à l'ancre à un mille de la côte. J'envoyai aussitôt les bateaux à terre pour y dresser des tentes, et nous rapporter des rafraîchissemens; ils revinrent sur le midi avec quelques noix de cocos, des limons et des oranges.

Le soir, j'envoyai le chirurgien et tous les malades à terre, avec des provisions de toute espèce pour deux mois, et pour quarante hommes. On y porta notre forge et une caisse d'outils pour le charpentier. Mon premier lieutenant et moi, étant fort incommodés, nous débarquâmes aussi, accompagnés d'un contre-maître et de douze autres hommes, qui devaient parcourir le pays, et aller à la chasse des animaux.

Nous nous procurâmes dans l'île, du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, des fruits à pain, des limons, des oranges, et tous les rafraîchissemens dont il est parlé dans le Voyage du lord Anson. Les malades commencèrent à se mieux porter dès le jour même qu'ils furent à terre. L'air dans cette île était pourtant très-différent de celui d'Otabiti, où la viande se conservait fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvait à peine se garder un jour à Tinian. Il y avait plusieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement; mais les Indiens avaient

coupé les tiges des arbres pour en recueillir le fruit ; nous fûmes obligés d'aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur du pays avant de rencontrer une seule noix de coco. Les chasseurs souffrirent des peines excessives pour nous procurer du gibier. Ayant appris que le bétail était en plus grande abondance à l'extrémité septentrionale de l'île, j'envoyai M. Gore et quatorze hommes s'y établir, et un bateau eut ordre d'aller tous les matins, à la pointe du jour, chercher ce qu'ils auraient tué pendant notre séjour à Tinian. J'envoyai tous les gens de l'équipage à terre les uns après les autres. Le 15 octobre, tous nos malades étant guéris, nos provisions d'eau et de bois complètes, et le vaisseau prêt à remettre en mer, nous embarquâmes tout ce que nous avions dans l'île ; il n'y avait personne de nos gens qui n'emportât au moins cinq cents limons, et on en avait placé plusieurs tonneaux sur le tillac, pour que chacun en exprimât le suc dans son eau, s'il le jugeait convenable.

Le 23, nous eûmes du tonnerre, des éclairs et de la pluie, avec des vents forts et une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente ; le gouvernail se relâcha de nouveau, et notre arrière fatigua extrêmement. Le lendemain 24, nous vîmes plusieurs petits oiseaux de

terre; et, comme les vents continuaient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reste du jour et pendant toute la nuit, et le 25, nous eûmes une tempête : la voile de misaine et celle d'artimon furent mises en pièces et perdues. Lorsque nous en eûmes envergué de nouvelles, nous virâmes de bord, et capayâmes sous la misaine risée et et sous la voile d'artimon balancée : nous étant aperçus que le bâtiment faisait plus d'eau qu'à l'ordinaire, nous abattîmes le perroquet sur le tillac, et nous rentrâmes notre ancre à touer. Bientôt après, un coup de mer entra dans le vaisseau par la proue, emporta les dunettes, les harpes, et tout ce qui était sur le château d'avant. Nous crûmes cependant devoir mettre autant de voiles que le vaisseau en pouvait porter, parce que, d'après le lord Anson, nous étions très-près des îles Bashées, et que, suivant le commodore Byron, il y avait terre sous le vent à environ trente lieues de nous. Ce tems orageux dura plusieurs jours. Le 3 novembre, nous vîmes au nord-est, à environ deux milles, une petite pointe basse sablonneuse, que j'appelai *Ile Sandy*. A cinq heures, nous en vîmes une autre petite au nord-quart-est, à environ cinq milles, que je nommai *Small-Key*. Une troisième,

plus grande , qui se trouvait derrière , reçut le nom de *Long-Island*.

Le 16 , à dix heures du matin , nous passâmes la ligne une seconde fois pour entrer dans l'hémisphère austral , au 255^d de longitude. Bientôt après nous découvriâmes deux îles , l'une nous restant au sud - quart - est , éloignée de cinq lieues , et l'autre au sud-quart-ouest , à la distance de sept. Nous reconnûmes le lendemain que c'étaient les îles de Pulo-Toté et de Pulo-Veste : nous fîmes voile jusqu'à une heure , et nous aperçûmes les sept îles. Le temps était devenu très-brumeux , avec des rafales violentes , beaucoup d'éclairs et de pluie : pendant qu'une de ces bouffées soufflait avec force , et que l'obscurité était si épaisse qu'elle nous empêchait de voir d'un endroit du vaisseau à l'autre , nous découvriâmes tout à coup , à la lueur d'un éclair , un grand bâtiment qui allait nous toucher. Le timonier mit à l'instant le gouvernail sous le vent , et le vaisseau , répondant à sa manœuvre , nous passâmes à côté l'un de l'autre sans nous heurter : ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous avions perdu le *Swallow* ; le vent était si fort que nous ne pouvions nous faire entendre , et nous ne sûmes pas à quelle nation ce navire appartenait.

Nous ne fîmes que très-peu de chemin jus-

qu'au 21 : sur les trois heures après-midi , nous découvrîmes la montagne Monopin au sud-quart-est , et peu après , nous aperçûmes la côte de Sumatra. Le 30 , nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia : nous y trouvâmes quatorze vaisseaux de la compagnie hollandaise des Indes orientales , un grand nombre de petits bâtimens , et le *Falmouth* , vaisseau du roi , qui était sur la vase dans un état de dépérissement.

J'envoyai un officier à terre pour avertir le gouverneur de notre arrivée , et lui demander permission d'acheter des rafraîchissemens. Je lui fis dire que je lui donnerais le salut , s'il voulait promettre de le rendre par un égal nombre de coups de canon : le gouverneur y consentit volontiers. Le mardi , 1.^{er} décembre , au lever du soleil je le saluai de treize coups , et le Fort m'en rendit quatorze : bientôt après , le munitionnaire envoya du bœuf frais et beaucoup de légumes , que je fis servir sur-le-champ à l'équipage. J'assemblai en même tems les gens du vaisseau ; je leur dis que je ne souffrirais pas qu'on apportât à bord aucune liqueur forte , et que je punirais sévèrement quiconque contreviendrait à cette ordonnance. Je tâchai de faire sentir la sagesse de ce réglemeut , assurant que dans ce pays l'intempérance leur donnerait infailliblement la mort. Pour prévenir plus

efficacement l'infraction de cette loi, je ne permis à personne d'aller à terre, excepté à ceux qui y avaient affaire, et j'eus soin qu'aucun de ceux-ci n'entrât dans la ville.

Le 2 décembre, j'envoyai notre contre-maître et notre charpentier, avec celui du *Falmouth*, pour examiner le reste de l'équipement de ce vaisseau, qui avait été débarqué à Onrust, et je leur ordonnai d'acheter ce qui pourrait nous être utile. Ils ne rapportèrent qu'une paire de cargues, toutes les autres manœuvres étaient absolument hors d'état de servir. Le petit nombre d'hommes qui appartenaient au vaisseau étaient aussi dans une situation déplorable; infirmes, malades, épuisés de fatigue, ils s'attendaient à être engloutis dans les flots dès que la mousson arriverait.

Je reçus une requête des officiers non brevetés du *Falmouth*: ils me représentaient qu'ils n'avaient plus rien à espérer: leur canonnier était mort depuis long-tems; les munitions d'artillerie étaient perdues, et surtout la poudre, que les Hollandais avaient ordonné de jeter dans la mer; le contre-maître, accablé de vexations et de chagrin, était devenu fou, et avait été renfermé dans un hôpital; tout l'équipement était gâté et pourri; le plancher du magasin était tombé dans une mousson pluvieuse, et les avait

laissés exposés aux injures de l'air pendant plusieurs mois ; ils n'avaient pu venir à bout de se procurer un autre endroit pour s'y réfugier ; le charpentier était mourant , et le cuisinier estropié par ses blessures. Ils me suppliaient donc de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre , ou au moins de les licencier. Ce fut avec beaucoup de regret et de compassion que je répondis à ces malheureux , qu'il m'était impossible de les soulager ; et que puisqu'on les avait chargés de la garde de l'équipement du navire , ils devaient attendre les ordres de l'Amirauté. Ils me répliquèrent que depuis qu'on les avait laissés dans ces parages , ils n'avaient pas reçu un seul ordre de la Grande - Bretagne ; ils me conjurèrent ardemment de faire connaître leur malheur , afin qu'ils pussent obtenir des secours. Ils ajoutèrent qu'on leur devait dix ans de paye ; qu'ils avaient vieilli en attendant leur argent ; qu'ils consentaient à perdre cette somme , et à exercer dans leur patrie les emplois les plus vils , plutôt que de continuer à souffrir les misères de leur situation actuelle. Cette situation était en effet bien pénible : quel que fût leur état , on ne leur permettait pas de passer une nuit à terre , et lorsqu'ils étaient malades , personne ne les visitait à bord. Ils étaient volés par les Malais , et sans cesse dans la crainte d'être massa-

crés par ces pirates. Je leur promis de faire tous mes efforts pour qu'ils obtinssent du soulagement, ils me quittèrent les larmes aux yeux.

Renonçant à me procurer une ancre et des cordages, que l'on voulait nous vendre à un prix exorbitant, je remis en mer, le 8, après un séjour d'une semaine à Batavia. Le 11, à midi, nous étions à la hauteur d'une petite île appelée le Cap, entre les côtes de Sumatra et de Java. Le lendemain 12, un bateau hollandais vint à bord, et nous vendit quelques tortues de mer qui furent servies à l'équipage. Vers le soir, étant à environ deux milles de la côte de Java, nous aperçûmes sur le rivage un très-grand nombre de lumières; nous supposâmes qu'on les avait allumées afin d'attirer le poisson, ainsi que cela se pratique en d'autres endroits.

Le lundi 14, nous mîmes à l'ancre à la hauteur de l'île du Prince, et nous allâmes y faire de l'eau et du bois. Le lendemain matin, les naturels du pays nous apportèrent des tortues de mer, de la volaille et un sanglier, que nous achetâmes à un prix raisonnable. Nous y restâmes jusqu'au 19, occupés à réparer le vaisseau. Pendant ce tems, plusieurs de nos gens commencèrent à se plaindre de maladies intermittentes, assez semblables à la fièvre. Nous appareillâmes, le lendemain à six heures, après

avoir complété notre provision de bois, et pris à bord soixante-seize pièces d'eau.

Pendant notre séjour sur cette côte, un des matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui était le long du vaisseau. Il se fracassa le corps, se rompit plusieurs os; en tombant, il froissa deux hommes, dont l'un resta sans parler jusqu'au 24, jour où il mourut, et l'autre eut un orteil brisé. Nous avions alors seize malades, et le premier janvier (1768), le nombre en augmenta jusqu'à quarante; nous avions enterré trois de nos gens, parmi lesquels était Georges Lewis, notre quartier-maître, marin laborieux et fort utile à l'équipage, parce qu'il parlait les langues espagnole et portugaise. Nous étions attaqués de maladies contagieuses. Pour écarter ce fléau qui se communiquait à tous ceux qui soignaient les malades, je construisis pour ceux-ci une grande chambre, en débarrassant l'entrepont de beaucoup de nos gens que j'envoyai sur le tillac; pour la tenir toujours propre, j'y fis dresser une tenture de toile peinte, ordonnant qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre et qu'on y fit des fumigations. Notre eau n'était pas corrompue, on la ventilait souvent; et avant de la donner à boire, on y plongeait une grande marmite de fer chauffée rouge, dont

nous nous servions pour fondre le goudron. Les malades avaient du vin, du salep ou du sagou tous les matins pour leur déjeuner. On leur donnait deux fois par semaine du bouillon de mouton et une ou deux volailles les autres jours. Ils avaient d'ailleurs du riz et du sucre en abondance, et une infusion de drèche assez fréquemment; aucun malade n'eut peut-être jamais tant de rafraîchissemens dans un vaisseau. Le chirurgien était infatigable, cependant les maladies empiraient. Pour mettre le comble à notre infortune, le bâtiment faisait plus de trois pieds d'eau par quart, et toutes les œuvres mortes étaient ouvertes et relâchées.

Le 10, les maladies commencèrent à diminuer, mais plus de la moitié des gens de l'équipage étaient si faibles, qu'ils pouvaient à peine se soutenir. Nous étions ce jour-là au 22^d. 41'. de latitude sud, et suivant notre estime à 300^d. 47'. de longitude ouest, nous vîmes autour du vaisseau plusieurs oiseaux du Tropique. Nous essayâmes, le 24, un coup de vent des plus violens qui mit en pièces le grand hunier et la voile d'étai du grand mât de hune. La mer brisait sur le vaisseau d'une manière si terrible, qu'elle rompit la penture du gouvernail au tribord et emporta plusieurs des bonte-hors. Chacun s'efforça, comme il put, de réparer ces

dommages. Enfin le 30, nous vîmes terre, et le 4 février, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne Espérance.

Nous y trouvâmes une escadre de seize vaisseaux de la compagnie hollandaise, un vaisseau de la compagnie française et l'*Amiral Watson*, paquebot de notre nation, commandé par le capitaine Griffin, et destiné pour le Bengale. Après les saluts d'usage, je reçus du gouverneur, l'assurance qu'il nous fournirait des rafraîchissemens et autres secours; comme on voulut nous louer trop cher un quartier pour nos malades, à la condition même que, si quelqu'un de nous prenait la petite verole, qui était alors répandue dans presque toutes les maisons, nous augmenterions cette somme proportionnellement à la malignité qu'aurait cette maladie, je demandai qu'il me fût permis d'élever une tente dans une plaine spacieuse, appelée Pointe-Verte, à environ deux milles de la ville, et d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour, sous l'inspection d'un officier qui les empêcherait de s'en écarter, ce qui me fut accordé. Tout le tems fut employé à radouber le vaisseau. Nous achetâmes, à un prix modéré, l'ancre et les câbles que les marchands de Batavia n'avaient pas voulu nous vendre, et en outre, de grosses toiles et d'autres provisions.

Nous fîmes de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux capitaines et aux officiers des vaisseaux de l'Inde, qu'on pouvait au besoin se procurer en mer une eau saine et potable. A cinq heures du matin, nous mîmes cinquante-six galons d'eau salée dans une cucurbite; à sept heures elle commença à bouillir, et dans l'espace de cinq heures et un quart, nous en tirâmes trente-six galons d'une eau douce, qui n'avait ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible, comme nous l'avions éprouvé souvent; il en resta treize galons et demi au fond de l'alambic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres pesant de bois, et soixante-neuf de charbon. Je crus qu'il était très-important de faire connaître cette expérience, qui, dans un long voyage, et surtout par des climats chauds, peut être utile à la santé et même sauver la vie d'un grand nombre d'hommes.

Le 25, nos provisions étant faites, et le vaisseau bientôt prêt à remettre en mer, j'ordonnai à chacun de revenir à bord, et je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étaient en si bon état, que, dans tout l'équipage, il n'y avait que trois hommes incapables de faire leur service; et heureusement, depuis notre départ de Batavia, il n'en était mort que trois. Nous embarquâmes du biscuit, une quantité considérable de

paille et trente-quatre moutons. Nous mîmes à la voile, le 3 mars. Je reconnus bientôt par quelques observations astronomiques qu'ayant parcouru 360^{d} à l'ouest du méridien de Londres, nous avions perdu un jour, et je fus obligé de passer du 12 au 14 mars. Le 16, à six heures du soir, nous découvrîmes l'île Sainte-Hélène, à environ quatorze lieues. Nous y mouillâmes le lendemain; nous trouvâmes dans le port, le *Northumberland* et l'*Osterly*. Le gouverneur et les principaux habitans de l'île me firent l'honneur de venir me recevoir sur le rivage; ils me conduisirent au Fort, et me dirent qu'ils espéraient que j'y ferais ma résidence, pendant mon séjour dans ces parages.

Ayant remis en mer le lendemain, nous aperçûmes, le 25, l'île de l'Ascension et le, 28, nous passâmes l'équateur, pour rentrer dans l'hémisphère septentrional. Nous continuâmes notre route tout le mois d'avril, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Le 11 mai, je rencontrai, par le $48^{\text{d}} 44'$ de latitude nord, et le $7^{\text{d}} 16'$ de longitude ouest, le sloop le *Sauvage*, capitaine Hammond, qui donnait la chasse à un vaisseau, que je poursuivis aussi et que bientôt nous fîmes amener. Nous le trouvâmes chargé de thé, d'eau-de-vie et d'autres marchandises qu'il portait de Roscoff en France. On l'avait

vu gouverner au sud-ouest, et il prétendait cependant qu'il faisait voile pour Bergen en Norwège. Ce vaisseau, qu'on nommait *Jenny*, était commandé par Robert Christian, et appartenait à la ville de Liverpool. Son eau-de-vie était renfermée dans de petits barils, et son thé dans des sacs. Comme toutes les apparences lui étaient défavorables, je le retins et l'emmenai en Angleterre.

Le 13, nous vîmes les îles Scilly. Le 19, je débarquai à Hastings, dans le comté de Sussex, et le lendemain matin, 20 mai 1768, à quatre heures, le *Dauphin* mouilla aux Dunes, six cent trente-sept jours après notre départ de la rade de Plymouth.

FIN DU VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.

VOYAGES

DU

CAPITAINE COOK.

INTRODUCTION

AU PREMIER VOYAGE.

J'AI expliqué, dans ma précédente Introduction, quels motifs m'ont engagé à écrire ces différentes Relations au nom des capitaines des vaisseaux, et sur quels matériaux j'ai composé mon ouvrage. Je vais parler plus particulièrement des secours qui m'ont été fournis pour le voyage de l'*Endéavour*.

C'est à Joseph Banks, écuyer, propriétaire d'un bien considérable dans le comté de Lincoln, que l'on doit les plus belles observations. Ce savant préféra, dans un âge peu avancé, pour acquérir de nouvelles connaissances dans l'histoire naturelle, le péril des voyages, aux jouissances que l'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune. L'amour de l'étude lui fit affronter volontairement des fatigues et des dangers auxquels on ne s'expose guère que pour satisfaire les insatiables desirs de l'ambition et de l'avarice.

En sortant de l'université d'Oxford, en 1763, il avait traversé la mer Atlan-

tique , et visité les côtes de Terre-Neuve et de Labrador. Loin de redouter de nouvelles fatigues , M. Banks , à son retour , voyant qu'on équipait l'*Endéavour* , pour un voyage dans les mers du Sud , afin d'y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil , et entreprendre ensuite de nouvelles découvertes , résolut de s'embarquer pour cette expédition. Il se proposait d'accroître , dans sa patrie , le progrès des lumières , et de laisser parmi les nations grossières et sauvages , qu'il pourrait découvrir , quelques connaissances des arts , des instrumens , ou au moins les productions de l'Europe , qui peuvent adoucir la vie. C'est dans cette vue que pour compagnon de voyage il fit l'acquisition précieuse du docteur Solander , savant suédois , élève de Linnée. Il emmena aussi deux peintres pour dessiner les paysages , les figures et les objets d'histoire naturelle. Comme toutes les dépenses étaient à ses frais , il se fit suivre d'un secrétaire et de quatre domestiques dont deux étaient nègres.

Les papiers du capitaine Cook contenaient tous les détails nautiques avec une précision digne d'un habile navigateur , mais cet officier n'avait pu s'occuper de recueillir , avec la même étendue

que M. Banks, la description des pays et de leurs productions, ainsi que les mœurs, les coutumes, la religion, la police et le langage des peuples. Le public sera redevable de toutes ces connaissances à M. Banks. A l'exception des cartes et des vues de côtes, toutes les gravures ont été copiées sur ses précieux dessins, et quelques-unes même sur des modèles qu'il a fait faire exprès pour les artistes. Les matériaux qu'il a fournis sont si intéressans et si nombreux, que plusieurs personnes avaient prétendu qu'on ne devait pas écrire la relation du voyage au nom du commandant; mais M. Banks a généreusement levé toute difficulté, en nous invitant lui-même à confondre ses observations dans la narration générale. Nous croyons devoir au moins en instruire le Lecteur. C'est un bonheur pour le genre humain lorsque la même personne possède à la fois la fortune, les connaissances, et l'intention de les consacrer à l'utilité publique; je ne puis m'empêcher de féliciter mon pays sur les avantages que M. Banks lui fait espérer.

PREMIER VOYAGE

DE JAMES COOK,

COMMANDANT du vaisseau l'*Endéavour*. —
Années 1768, 1769, 1770 et 1771.

CHAPITRE PREMIER.

PASSAGE de Plymouth à Madère, et de Madère à Rio-Janeiro.

JE reçus, le 27 mai 1768, ma commission datée du 25, et m'étant aussitôt rendu au bassin de Deptfort où était alors l'*Endéavour*, j'arborai la flamme et je pris le commandement de ce vaisseau. Il fut bientôt en état d'être mis en mer. Les vivres et les munitions ayant été embarquées, je descendis la rivière, le 30 juillet; le 13 août, je mouillai dans la rade de Plymouth, où en attendant un vent favorable, on lut à l'équipage les articles du code militaire et l'acte du Parlement, et on lui paya d'avance deux mois de solde en lui déclarant qu'il ne devait s'attendre

à aucune augmentation de paye pendant le cours du voyage.

Le 26 août, le vent devenant bon, nous mîmes à la voile; le 31, nous vîmes différens oiseaux que les navigateurs anglais appellent *porcellets* de la mer Carey, et qu'ils regardent comme les précurseurs d'une tempête. Le jour suivant un vent très-fort nous emporta un petit bateau appartenant au bosseman, et noya trois ou quatre douzaines de nos volailles que nous regrettâmes plus que le bateau.

Le 5 septembre, MM. Banks et Solander eurent occasion d'observer plusieurs animaux marins, entre autres un animal d'une figure angulaire, d'environ un pouce de grosseur et de trois de long; un trou le traversait de part en part, et il avait à une de ses extrémités une tache noire qu'ils jugèrent pouvoir être son estomac. Quatre de ces animaux se tenaient ensemble quand ils furent pris, de sorte que nous crûmes d'abord que ce n'en était qu'un, mais dès qu'on les eut jetés dans un verre plein d'eau, ils se séparèrent et se mirent à nager avec beaucoup de vivacité. MM. Banks et Solander en firent un genre nouveau qu'ils nommèrent *dagysa*, à raison de sa ressemblance de couleur avec une pierre précieuse de ce nom. Un autre animal d'une espèce nouvelle, ayant dans l'eau des cou-

leurs encore plus vives, et qui ressemblait à une opale, fut appelé pour cette raison, *carcinium opalinum*; un de ces animaux vécut plusieurs heures dans un verre d'eau de mer, déployant à chacun de ses mouvemens une variété infinie de couleurs. Nous prîmes aussi dans les agrès du vaisseau, à la distance d'environ dix lieues du cap Finistère, divers oiseaux qui n'ont pas été décrits par Linnée: on présuma qu'ils venaient de la terre d'Espagne, et nos naturalistes donnèrent à l'espèce le nom de *montacilla velificans*; il n'y avait en effet que des oiseaux navigateurs qui pussent se hasarder à venir ainsi à bord d'un vaisseau qui allait faire le tour du monde. Il est surprenant qu'aucun naturaliste n'ait encore fait mention du dagysa, dont la mer abonde à moins de vingt lieues de la côte d'Espagne; malheureusement pour les connaissances humaines, il ne se trouve que très rarement parmi les navigateurs des hommes qui veillent ou qui sachent observer les objets intéressans et curieux, dont la mer est un dépôt si riche et si varié.

Le 12, nous découvrîmes les îles de Porto-Santo et de Madère; le jour suivant, nous mouillâmes dans la rade de Funchal, où il nous arriva un funeste accident. M. Weir, notre contre-maître, en voulant relever l'ancre, fut en-

traîné à la mer, par le câble: toute la célérité qu'on mit à le secourir, fut inutile; le corps, en remontant sur l'eau, était sans vie.

Le 15, nous débarquâmes à Funchal. Nous nous rendîmes sur-le-champ chez M. Cheap, consul anglais, qui nous reçut de la manière la plus obligeante et avec magnificence. Il nous força d'habiter sa maison pendant tout notre séjour dans l'île. Il obtint pour MM. Banks et Solander la permission de chercher toutes les curiosités qu'ils croiraient mériter leur attention, et il employa même plusieurs personnes à leur faciliter des découvertes. Malheureusement nous étions dans le temps le moins favorable aux recherches d'histoire naturelle, quelques fleurs furent tout ce que nos observateurs purent se procurer; ils les durent à la générosité de M. Herberden, premier médecin de l'île, qui joignit à ces présens des échantillons de beaucoup de morceaux de son cabinet et une copie de ses observations sur l'espèce de bois d'ébénisterie appelé par nos marchands et nos ouvriers, mahogani de Madère.

Il y a de fortes raisons de croire que cette île est sortie anciennement du sein de la mer par l'explosion d'un volcan. Toutes les pierres, jusques dans leurs plus petits fragmens, paraissent avoir été brûlées, et l'espèce de sable qui

couvre le sol n'est lui-même qu'une cendre. Nous n'avons vu qu'une petite partie du pays, mais ses habitans nous ont dit que le reste de l'île est exactement de la même nature. Son seul objet de commerce est le vin, on le fait d'une manière bien simple. Le raisin est jeté dans des vaisseaux de bois de forme carrée, dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du vignoble auquel ils appartiennent. Les valets entrent nus dans la cuve, et, avec leurs pieds et leurs coudes, ils pressent le raisin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainsi foulées, sont ensuite mises en un tas et placées sous une pièce de bois carrée, qu'on presse avec un levier engagé par un bout, à l'extrémité duquel on suspend une pierre. Les vins sont faits dans les vignes, d'où on les transporte à la ville dans des outres, ou peaux de boucs que des hommes portent sur leurs têtes.

Les habitans de Madere ont fait peu de progrès dans les arts : c'est avec beaucoup de difficulté qu'on leur a persuadé de greffer leurs plants ; quelques-uns même ont refusé jusqu'à présent d'adopter cette méthode. Toute une vendange est souvent gâtée par le trop grand nombre de sauvageons qu'ils ne veulent pas en séparer, parce qu'ils augmentent la quantité de vin. Cet exemple de la force de l'habitude est d'autant plus extraordinaire, qu'ils ont adopté la greffe pour des

arbres fruitiers d'une bien moindre importance.

On ne voit, dans le pays, aucunes voitures à roues, privation qu'il faut peut-être moins attribuer au défaut d'invention des habitans qu'à leur manque d'industrie pour former des chemins praticables. Les routes sont en effet si mauvaises, qu'il serait impossible à aucune voiture d'y passer : on ne se sert que de chevaux et de mules. La seule imitation grossière d'une voiture, que nous ayons vue dans cette île, est une planche épaisse, un peu creusée dans le milieu, à une des extrémités de laquelle une espèce de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce misérable traîneau ne ressemble pas plus à un chariot anglais, qu'un canot de Sauvage à la chaloupe d'un grand vaisseau.

On trouve dans les jardins de la ville beaucoup de plantes des deux Indes, entre autres le bananier, le goyavier, le pommier à pain, l'ananas, le mangoustier, qui fleurissent et donnent leur fruit sans exiger beaucoup de soin. Le bled y est de la meilleure et de la plus belle qualité. L'île en pourrait produire abondamment; cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc et le bœuf y sont excellens.

La ville de Funchal tire son nom de *Funcho*, nom portugais de la plante appelée fenouil, qui

croît en abondance sur les rochers voisins. Selon l'observation du docteur Heberden, sa latitude est de $52^{\text{d}} 33'$ nord, et sa longitude de $16^{\text{d}} 49'$ ouest. Elle est située au fond d'une baie, et plus vaste que l'étendue de l'île ne semble le comporter; elle est mal bâtie, les maisons des principaux habitans sont très-grandes, celles du peuple fort petites; les rues sont étroites et les plus mal pavées que j'aie vues. Parmi les ornemens dont les églises sont chargées, on trouve plusieurs tableaux et les statues des saints les plus fêtés. Ces tableaux sont généralement très-mal peints, et les saints ornés de dentelles. Quelques couvens ont des édifices d'un meilleur goût : celui des Franciscains particulièrement est d'une noble simplicité. L'infirmerie attira notre attention, comme un modèle qui devrait être suivi en d'autres pays: elle est formée d'une longue salle, d'un côté de laquelle sont les fenêtres et un autel; des alcôves proprement tapissées partagent le côté opposé; chacune de ces alcôves contient un lit, et communique, par une porte, à une longue galerie qui leur est commune à toutes; de sorte que le malade peut être servi sans aucun embarras pour ses voisins,

Nous vîmes aussi, dans le même couvent, une curiosité d'un autre genre, c'est une petite chapelle revêtue du haut en bas, tant sur les

murs que sur les plafonds, de têtes et d'ossements humains; les os sont en croix, et on a placé une tête à chacun des quatre angles. Parmi ces têtes, il en est une très-remarquable. Les mâchoires supérieure et inférieure sont unies par une ossification. Sans doute que l'individu à qui appartenait cette tête, vécut quelque tems sans pouvoir ouvrir la bouche, et qu'on lui donnait de la nourriture par une ouverture faite sur le côté, car on aperçoit qu'une partie est endommagée.

Ces religieux nous reçurent avec beaucoup de civilité, et nous invitèrent à venir manger le lendemain une dinde rôtie, quoique ce fût pour eux un jour de jeûne. Nous visitâmes aussi un couvent de religieuses de Sainte-Claire, qui témoignèrent un grand plaisir à nous voir; elles avaient entendu dire qu'il y avait parmi nous de grands philosophes; et, peu instruites de la nature des connaissances philosophiques, elles nous demandèrent quand il y aurait du tonnerre, si l'on pourrait trouver dans l'enclos de leur couvent quelque source d'eau vive dont elles avaient grand besoin. Le peu d'honneur que nous faisions nos réponses, ne refroidit pourtant pas leur accueil extrêmement civil, et elles parlèrent sans discontinuer tout le tems que dura notre visite.

Les montagnes de ce pays sont très-élevées;

la plus haute, le pic Ruivo, s'élève à cinq mille soixante-huit pieds, c'est-à-dire, près d'un mille anglais perpendiculairement au-dessus de la plaine qui lui sert de base, et qui est plus haute qu'aucune terre de la Grande-Bretagne. Des vignes couvrent les côtes de ces montagnes jusqu'à une certaine distance, au-dessus de laquelle, se trouvent des bois de pins et de châtaigniers d'une étendue immense, et enfin des forêts d'arbres de différentes espèces inconnues en Europe, comme le *mirmulano* et le *paobranco*, dont les feuilles, surtout celles du dernier, sont si belles, qu'elles ajouteraient beaucoup à l'ornement de nos jardins.

On compte dans cette île environ 80,000 habitans. Les droits de douanes rendent au roi de Portugal 20,000 livres sterlings par an, toutes dépenses payées. Ce revenu pourrait être aisément doublé par la vente des seules productions de l'île, sans parler même des vins, si l'on mettait à profit la bonté du climat et l'étonnante fertilité du sol.

Le 19, nous mîmes à la voile; le 25, nous vîmes le pic de Ténériffe, dont l'aspect, au coucher du soleil, est d'un effet surprenant. La montagne paraissait enflammée et d'une couleur de feu que la peinture ne saurait rendre. Pendant notre traversée de ce cap à l'île de Bona-

Vista, que nous reconnûmes le 24, nous vîmes un grand nombre de poissons volans, qui, des fenêtres de la chambre, nous paraissaient d'une beauté admirable : leurs côtés avaient la couleur et le brillant de l'argent bruni ; mais ils perdaient à être vus de dessus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obscure. Le 7 octobre, M. Banks sortit dans le bateau et prit plusieurs poissons, entre autres, une espèce de mollusque qui a la forme d'une petite vessie d'environ sept pouces de long, du fond de laquelle sort un certain nombre de filets, rouges et bleus dont quelques-uns ont jusqu'à trois ou quatre pieds de long et qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement. Au sommet de la vessie est une membrane veinée de différentes couleurs dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent.

Il prit aussi plusieurs de ces poissons à coquilles qu'on trouve flottans sur l'eau, particulièrement *l'helix janthina* et la *violacea*. Dès que l'on touche à la coquille, l'animal jette à peu près la quantité d'une cuiller à café d'une liqueur d'un beau rouge pourpre. Le 29, au soir, nous observâmes sur la mer ce phénomène lumineux dont les navigateurs ont parlé si souvent, et auquel on a assigné tant de causes différentes ; les uns supposent qu'il est l'effet du

mouvement que les poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie ; d'autres assurent qu'il est produit par la putréfaction des animaux marins ; d'autres enfin le rapportent à l'électricité. Les jets de lumière ressemblent exactement à ceux des éclairs ; ils sont si fréquens, que quelquefois on en voit huit à dix presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène était dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, lorsqu'ayant jeté un filet, nous eûmes pris une espèce de *medusa*, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal rougi au feu, et qui rendait une lumière blanchâtre : nous prîmes aussi des crabes très-petits, de trois espèces différentes, qui tous donnaient de la lumière comme les vers luisans, quoiqu'ils fussent moins gros des neuf dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de reconnaître qu'ils étaient absolument inconnus aux naturalistes.

Comme plusieurs de nos provisions commençaient à nous manquer, je me déterminai à gouverner vers Rio-Janeiro, plutôt que vers tout autre port du Brésil ou des îles Falkland, sûr d'y trouver tout ce dont nous avons besoin, et ne doutant pas que nous n'y fussions bien reçus. Le 8 novembre, à la pointe du jour, la côte du Brésil s'offrit à nos regards. Après avoir lou-

voyé jusqu'au 12, nous vîmes, à plusieurs reprises, une montagne remarquable près de Santo-Spirito. Nous aperçûmes ensuite le cap Saint-Thomas, et bientôt après une île qui est près du cap Frio. Le lendemain, à neuf heures, nous fîmes voile vers le port de Rio-Janeiro. J'envoyai à la ville M. Hicks, mon premier lieutenant, sur la pinasse, afin d'avertir le gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau et des rafraîchissemens, et lui demander en même tems un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. J'appris bientôt que mon lieutenant était détenu; on me dit que c'était la coutume invariable de la place, de retenir le premier officier qui débarquait d'un bâtiment lors de son arrivée, jusqu'à ce que le bateau du vice-roi eût visité l'équipage, et qu'on ne permettait pas que personne sortit du vaisseau ou y entrât sans être accompagné d'un soldat. Étant débarqué, j'obtins du vice-roi la permission d'acheter des provisions et des rafraîchissemens pour le vaisseau, à condition toutefois que j'aurais un de ses gens pour me servir de facteur. Je lui fis quelques objections sur cet article; il persista, disant que c'était l'usage. Je me récriai aussi sur le soldat qui devait nous accompagner toutes les fois que nous sortirions de notre bâtiment et que nous voudrions y entrer; il me répliqua que

tels étaient les ordres exprès de sa cour, et qu'il ne pouvait s'en départir en aucun cas. Il ne voulut pas que nos officiers débarquassent pendant notre séjour, ni que M. Banks allât dans la campagne pour y recueillir des plantes. Par les précautions extrêmes qu'il employait à notre égard, et la sévérité des défenses qu'il nous avait imposées, je jugeai qu'il soupçonnait que nous étions venus pour commercer, et je tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que, par ordre du roi d'Angleterre, nous faisons voile vers le sud, pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil, phénomène astronomique très-important à la navigation; il crut qu'il était question du passage de l'étoile du nord à travers le pôle austral; ce sont là du moins les propres expressions de son interprète, suédois qui parlait très-bien anglais.

Dès que j'eus pris congé de son Excellence, je trouvai un officier qui avait ordre de m'accompagner partout. C'était, disait-on, pour me faire honneur. Je refusai avec instance un tel excès de politesse; mais le bon vice-roi ne voulut pas m'en dispenser. MM. Banks et Solander, extrêmement mortifiés des ordres du vice-roi, entreprirent inutilement de lui faire une visite, ils furent arrêtés par le bateau de garde qui était revenu avec notre pinasse et qui tourna sans

cesse autour de notre bâtiment. Pensant toujours que la vigilance du vice-roi provenait d'un mal-entendu, je composai un mémoire, et M. Banks en dressa un autre que nous lui envoyâmes : sa réponse ne nous satisfit point. Je crus devoir le mettre dans le cas d'appuyer ses défenses par la force. En envoyant notre dernière réplique, le 20 au soir, j'ordonnai à mon lieutenant M. Hicks, de ne pas souffrir qu'on mît une sentinelle dans son bâtiment; mais comme mes ordres furent exécutés, son Excellence refusa de recevoir le mémoire, et commanda à M. Hicks de revenir au vaisseau. En retournant, mon lieutenant vit que pendant son absence on avait mis une sentinelle, et ne voulut point entrer qu'elle ne fût sortie; l'officier du bateau de garde alors employa la force: il saisit tous nos gens, les fit conduire en prison, et nous renvoya ensuite M. Hicks, avec une escorte sur un de ses propres bateaux. J'écrivis aussitôt au vice-roi, en redemandant mes gens et ma chaloupe; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avait présenté M. Hicks, et qu'il n'avait pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-officier, afin d'é luder la difficulté sur la sentinelle, que je n'avais jamais refusée que lorsqu'il y avait un officier breveté à bord de nos bâtimens. Son Excellence à qui j'avais pourtant

montré ma commission , témoignait dans sa réponse quelques doutes que *l'Endéavour* fût au service de sa Majesté Britannique , et donnait à entendre qu'il soupçonnait mes gens de faire la contrebande. Cette accusation était certainement de toute fausseté , et je lui répondis que s'il surprenait un délinquant , il le fit sur-le-champ et sans scrupule mettre en prison.

Un moine de la ville ayant demandé notre chirurgien , le docteur Solander y entra facilement , le 25 , en cette qualité , et reçut des habitans plusieurs marques de politesse. Le 26 , avant la pointe du jour , M. Banks trouva aussi moyen d'éluder la vigilance des sentinelles du bateau de garde , et d'aller à terre : il n'entra pourtant pas dans la ville , parce que les principaux objets de sa curiosité se trouvaient dans les champs. Les habitans se comportèrent à son égard avec beaucoup d'honnêteté ; plusieurs le reçurent dans leurs maisons ; il acheta un cochon et quelques autres choses pour le vaisseau : mais , le 27 , ayant appris que le bruit courait dans la ville , qu'on cherchait quelques personnes qui avaient débarqué sans la permission du vice-roi , nous conjecturâmes que cela regardait MM. Banks et Solander , et ils se décidèrent à ne plus aller à terre.

Le 2 décembre, un paquebot espagnol, commandé par Dom Antonio de Monte-Negro-y-Velasco, arriva près de nous avec des lettres de Buenos-Ayres pour l'Espagne. Le capitaine se chargea pour le secrétaire de l'Amirauté, d'un paquet contenant des copies de tout ce qui s'étoit passé entre le vice-roi de Rio-Janeiro et moi; j'en laissai en même tems des doubles à son Excellence, afin qu'il les envoyât à Lisbonne. Le 5, nous levâmes l'ancre et nous remorquâmes le vaisseau hors de la baie. Le vice-roi avoit été averti de notre départ, et m'avoit même écrit à ce sujet une lettre extrêmement civile; cependant lorsque nous fûmes à la portée de Santa-Cruz, la principale forteresse, on tira deux coups de canon sur nous: le commandant n'avoit point reçu d'ordres pour nous laisser passer, et, sans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaisseau de naviguer au dessous du Fort. Le vice-roi, auquel je fus obligé d'envoyer porter des plaintes, s'excusa sur la négligence qui avoit été mise dans l'envoi des ordres. M. Banks n'ayant pu aller à terre à Rio-Janeiro, examina les îles voisines, dans l'une desquelles il rassembla plusieurs espèces de plantes et beaucoup d'insectes différens, à l'embouchure d'un hâvre appelé Raza.

Nous restâmes dans ce parage jusqu'au 7 jan-

vier. Pendant ce tems, nous parvînmes à nous procurer quelques renseignemens sur la ville et sur le pays voisin. Rio de Janeiro, ou *Rivière de Janvier*, est ainsi appelé de la rivière sur laquelle il est situé, et celle-ci prend probablement son nom du mois où elle fut découverte; cette rivière est plutôt un bras de mer, puisqu'elle ne paraît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La ville, qui est la capitale des états portugais en Amérique, s'élève dans une plaine, au bord du Rio-Janeiro, à l'ouest de la baie et au pied de plusieurs autres montagnes qui forment derrière elle un amphithéâtre. Elle est bien bâtie, et le plan n'en est pas mal dessiné; les maisons sont communément de pierre et à deux étages; chacune d'elles, suivant l'usage des Portugais, a un petit balcon. Son circuit est d'environ trois milles; elle m'a paru aussi étendue que Bristol, ou Liverpool. Les rues sont droites, assez larges et coupées à angles droits; la plupart sont sur la même ligne que la citadelle, appelée St.-Sébastien, et bâtie sur une montagne qui commande la ville.

Les églises sont fort belles, et l'appareil religieux à Rio-Janeiro est plus rempli d'ostentation que dans aucun pays catholique de l'Europe. Pendant notre station dans le port, on

rebâtissait une des églises, et la paroisse dont elle dépendait, avait, pour subvenir aux dépenses, la permission de faire une fois par semaine et en procession la quête par toute la ville. Elle recueillait ainsi des sommes considérables. Tous les enfans d'un certain âge, ceux même des gens riches, étaient obligés d'assister à cette cérémonie qui se faisait pendant la nuit. Chacun d'eux, vêtu d'une casaque noire descendant à la ceinture, portait à sa main un bâton de six ou sept pieds, au bout duquel était attachée une lanterne. La lumière que jetaient plus de deux cents de ces falots était si forte, que les gens de notre équipage, qui la voyaient de dessus le vaisseau, crurent que la ville était en feu.

Devant presque toutes les maisons, est un saint dans une petite niche garnie d'un vitrage et continuellement éclairée la nuit par une lampe. Les habitans chantent avec tant d'ardeur devant ce saint, que nous les entendions distinctement du vaisseau, quoique nous fussions à plus d'un demi-mille de distance.

Le gouvernement est mixte dans la forme, mais très-absolu dans le fait; il est composé du vice-roi, du gouverneur de la ville et d'un conseil, formé d'un certain nombre de membres. On ne peut exécuter un acte judiciaire, sans le

consentement de ce conseil, dans lequel le vice-roi a voix prépondérante. Cependant le vice-roi et le gouverneur mettent souvent un homme en prison suivant leur bon plaisir, et l'envoient même à Lisbonne, sans que ses amis ou sa famille soient informés des délits dont on l'accuse et sachent quelquefois ce qu'il est devenu.

Pour empêcher les habitans de Rio-Janeiro de voyager dans la campagne, et de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or et des diamans, le vice-roi est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la ville, et personne ne peut les passer. Ces richesses sont en si grande abondance, que sans cette précaution, le gouvernement ne pourrait pas s'en assurer la propriété. Des gardes veillent autour des limites et emprisonnent aussitôt ceux qui les ont franchies, quand même le délinquant aurait ignoré qu'il enfreignait les ordonnances. C'est, m'a-t-on assuré, pour le même motif secret, que les officiers sont obligés de se rendre trois fois par jour auprès du vice-roi, pour prendre ses ordres. Il leur répond toujours : *il n'y a rien de nouveau*, mais ce devoir indispensable à remplir les fait demeurer constamment à la ville.

La population de Rio-Janeiro, est composée de Portugais, de Nègres et de naturels du pays. La ville, qui n'est qu'une petite partie de

la capitainerie ou province, contient, à ce qu'on dit, trente-sept mille Blancs et six-cent vingt-neuf mille Noirs, dont plusieurs sont libres, c'est-à-dire six cent soixante-six-mille hommes. D'après ce calcul, il y aurait dix-sept Nègres pour un Blanc. Les Américains qui travaillent pour le roi dans le voisinage, ne peuvent être regardés comme habitans de la capitale; ils résident dans l'intérieur des terres, et viennent tour-à-tour faire le travail qu'on leur impose, et pour lequel ils ne reçoivent qu'un modique salaire: Ils sont d'une couleur de cuivre pâle, et ont de grands cheveux noirs.

L'état militaire est composé de douze régimens de milice provinciale et de douze de troupes régulières; six de ces derniers sont Portugais et les six autres sont Créoles. Les habitans se comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité et de soumission; on dit que si quelqu'un manquait d'ôter son chapeau lorsqu'il rencontre un officier, il serait assommé sur-le-champ. Un tel excès d'arrogance et de dureté rend le peuple extrêmement poli envers les étrangers qui ont un air distingué.

On convient généralement que les femmes des colonies espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale, accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays

civilisés de la terre. Quelques - uns ont même si mauvaise opiuiion des femmes de Rio-Janeiro , qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une seule d'honnête. C'est à-peu-près l'idée qu'en prirent M. Solander et quelques autres Anglais, dans une petite promenade qu'ils firent dans la ville , à la nuit tombante. Elles se mettaient aux fenêtres, et comme elles sont dans l'usage de jeter des fleurs aux hommes qu'elles distinguent , ils en reçurent une telle quantité que leurs chapeaux en étaient remplis. Il faut pourtant avoir égard aux coutumes locales : ce qui est regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'est quelquefois dans un autre qu'un simple acte de politesse.

Je n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à Rio-Janeiro ; mais je dirai que les églises offrent un asile aux criminels. Notre cuisinier regardant un jour deux hommes qui semblaient parler ensemble amicalement, vit l'un d'eux tirer tout à coup un canif, et assassiner l'autre. J'ignore quelle suite eut cet événement.

Le pays , aux environs de la ville , est très-beau ; mais il manque de culture. Les Portugais n'y ont que de petits jardins où se trouvent beaucoup de nos légumes d'Europe. Le sol pro-

duit aussi beaucoup de fruits, du tabac et du sucre, mais point de bled; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal, et qui se vend un schelling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans la traversée. M. Banks pense que toutes les productions de nos îles de l'Amérique croîtraient dans cette partie du Brésil : cependant les habitans tirent leur café et leur chocolat de Lisbonne. Nous n'avons pu savoir où sont situées les mines; et quand nous en eussions appris le chemin, la curiosité la plus forte excite rarement à l'entreprendre : on pend sur-le-champ, au premier arbre, quiconque est trouvé aux environs, s'il ne prouve pas d'une manière incontestable qu'il y avait affaire. On importe annuellement 40,000 Nègres, au compte du roi, pour ce travail pénible et périlleux. Des témoins dignes de foi nous ont assuré que deux ans avant notre arrivée (en 1766), il en mourut un si grand nombre, que la ville de Rio-Janeiro fut obligée d'en fournir 20,000 de plus. Ces mines donnent des diamans, plusieurs espèces de topazes, et des améthystes. Il est défendu aux sujets du roi, sous des peines très-sévères, de faire le commerce de ces pierreries. Autrefois les joailliers les achetaient et les travaillaient pour leur propre compte; mais quel

que tems avant notre débarquement , cela leur fut défendu , et maintenant ce sont des esclaves qui taillent ces pierres.

La monnaie courante à Rio - Janeiro est celle du Portugal. On frappe aussi dans la ville des pièces d'or et d'argent. Le port est situé à dix-huit lieues du cap Frio ; on le distingue par une montagne en pain de sucre , située à l'extrémité occidentale de la baie ; il est commode et sûr , et très-propre à la pêche. Aucune côte ne nous offre jamais une plus grande variété de poissons. Hors de la baie , la mer abonde en dauphins et en grands maquereaux de différentes sortes , qui mordent très-prompement à l'hameçon ; les habitans sont dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à l'un des bouts de leurs bateaux.

Le climat est chaud , mais très-sain. Pendant le tems que nous y fûmes , le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de quatre-vingt-trois-degrés , quoique nous eussions un vent fort et des pluies fréquentes. Rio - Janeiro est un très - bon lieu de relâche , pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraîchissemens : hormis le pain et la farine de froment , on peut s'y procurer aisément des provisions. Pour suppléer au pain , il y a des ignames et de la cassave en abondance. On y achète à bon compte du bœuf frais ou salé qui est fort maigre. Il est rare de s'y procurer du

mouton ; les cochons et la volaille y sont chers , mais on y trouve , à un prix raisonnable , du rum , des sucres et des mélasses excellens. Le tabac y est à bas prix , mais de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux , et un ponton pour les mettre à la bande ; comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds , c'est le seul moyen de visiter la quille.

CHAPITRE II.

PASSAGE de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de Lemaire. — Habitans de la Terre de Feu. — Voyage à une montagne. — Passage du détroit de Lemaire. — Route du cap Horn aux Iles de la mer du Sud.

Nous observâmes , le 9 décembre , sur la surface de la mer , une grande quantité de bandes jaunâtres , dont plusieurs avaient un mille de long et trois ou quatre cents verges de large. Nous puisâmes de cette eau colorée , et nous trouvâmes qu'elle était remplie d'une multitude innombrable d'atomes jaunâtres terminés en pointe. Les plus gros avaient tout au plus un quart de ligne de long ; vus au microscope , ils paraissaient être des faisceaux de petites fi-

bres entrelacées les unes dans les autres à peu près comme les nids des mouches aquatiques appelées *caddices*, du genre des *phryganea*. MM. Banks et Solander ne purent décider si c'étaient des substances animales ou végétales, ni quelles étaient leur origine et leur destination. On avait déjà remarqué le même phénomène, lorsque l'on reconnut, pour la première fois, le continent de l'Amérique.

Le 11, nous prîmes à l'hameçon un goulu de mer : c'était une femelle ; après l'avoir ouverte, on tira de son ventre six petits, dont cinq nagèrent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau, le sixième nous parut mort depuis quelque tems. Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 30 ; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu, et nous envergâmes de nouvelles voiles. Le 5 janvier (1769), comme nous cherchions à découvrir l'île Pépys, nous fûmes long-tems abusés par une terre de brume.

Les gens de l'équipage commençaient à se plaindre du froid ; chacun d'eux reçut ce qu'on nomme *jaquette magellanique*, et une paire de grandes chausses. La jaquette est faite d'une étoffe de laine épaisse, appelée *fearnought*. Nous voyions de tems à autre, un grand nombre de pingoins, d'albatros, de veaux marins,

de baleines et de marsouins. Le 11, après avoir passé les îles Falkland, nous découvriâmes, à la distance d'environ quatre lieues, la côte de la Terre de Feu, qui s'étendait de l'O. S. au S. E. $\frac{1}{4}$ S. En côtoyant vers le S. E., à la distance de deux ou trois lieues, nous aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits; c'était probablement un signal dont voulaient se servir les Naturels du pays, car elle disparut après que nous fûmes passés. Nous reconnûmes, le même jour, que le vaisseau s'était écarté du loch de près d'un degré de longitude à l'ouest; ce qui, à cette latitude, fait 55' de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'ouest, et qui peut avoir pour cause le courant occidental qui vient en tournant le cap Horn, au travers du détroit de Lemaire, et à l'entrée du détroit de Magellan.

Le 14, nous entrâmes dans le détroit de Lemaire; sur le midi, nous arrivâmes près de terre, entre le cap Saint-Diégo, et le cap Saint-Vincent. J'envoyai notre maître pour examiner une petite anse à l'ouest du cap Saint-Vincent. Le mouillage qu'il découvrit m'ayant paru peu sûr, je cherchai un autre port. MM. Banks et Solander rapportèrent plus de cent plantes différentes, inconnues aux botanistes d'Europe. Les personnes qui avaient débarqué ne trouvèrent aucun

des habitans ; mais ils virent deux de leurs huttes abandonnées, l'une dans un bois épais, et l'autre sur le bord de la côte.

Le 15, à trois heures du matin, je mis à l'ancre par douze brasses et demie, sur un fond de roche de corail, à un demi-mille de la côte, devant une petite anse que nous prîmes pour le port Maurice. Deux Naturels du pays vinrent sur le rivage attendre notre débarquement ; il y avait si peu d'abri en cet endroit que je ne voulus pas y descendre : nous mîmes à la voile à dix heures, et les Américains se retirèrent dans les bois. A deux heures après midi, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Bon-Succès, et après dîner j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, pour chercher une aiguade. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage, de l'autre côté de la baie, et, voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils se retirèrent. Dès que MM. Banks et Solander les eurent atteints, ils se levèrent, et chacun d'eux jeta entre lui et les étrangers, un petit bâton qu'il avait à la main : nous jugeâmes que c'était un signe de paix. Alors les Américains s'en retournèrent avec promptitude vers leurs compagnons, et MM. Banks et Solander, qui les avaient suivis sur leurs invitations, en reçurent de grossières démonstrations d'amitié. On leur donna quel-

ques rubans et des grains de verre , qui leur firent beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque , tous les Américains prirent part à la conversation , telle qu'elle pouvait être entre gens qui ne s'entendaient que par signes. Trois d'entre eux accompagnèrent MM. Banks et Solander jusqu'au vaisseau ; lorsqu'ils furent à bord , un d'eux , qui nous parut être un prêtre , fit les mêmes cérémonies dont parle M. de Bougainville , et qu'il regarde comme un exorcisme. A mesure qu'il parcourait le bâtiment , ou lorsqu'un objet qu'il n'avait pas encore vu , attirait son attention , il criait pendant quelques minutes de toutes ses forces , sans diriger sa voix ni vers nous , ni vers ses compagnons.

Ils mangèrent un peu de pain et de bœuf ; il nous parut que c'était , sans beaucoup de plaisir , quoiqu'ils emportassent ce que nous leur donnions et qu'ils ne mangeaient pas. Nous leur offrîmes vainement aussi de l'eau-de-vie et du vin ; à peine avaient-ils porté le verre à leur bouche et goûté la liqueur , qu'ils la rejetaient avec beaucoup de répugnance. La curiosité semble être du petit nombre des passions qui distinguent l'homme de la brute , mais ces Américains étaient peu curieux ; ils allaient d'un endroit du vaisseau à l'autre , et regardaient tous les différens objets

qui se présentaient à eux, sans témoigner ni étonnement ni plaisir; les cris de l'exorcisme n'exprimaient ni l'un ni l'autre. Après environ deux heures passées à bord, ils nous firent signe qu'ils voulaient s'en aller. On équipa sur-le-champ une chaloupe; M. Banks jugea à propos de les accompagner, il les débarqua sains et saufs, et les reconduisit vers leurs compagnons, qui témoignèrent la même indifférence que nous avions observée dans ceux qui étaient venus nous visiter. Les uns n'étaient point empressés à raconter ce qu'ils avaient vu, et comment ils avaient été traités; les autres, ne paraissaient pas plus jaloux de les entendre: une demi-heure après, M. Banks revint au vaisseau, et les Américains s'éloignèrent de la côte.

Le 16, de grand matin, MM. Banks et Solander, accompagnés du chirurgien, M. Monkhouse, de M. Green, l'astronome, de leurs domestiques et de deux matelots, pour les aider à porter leurs équipages, partirent du vaisseau, dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourraient, et de s'en revenir le soir. La montagne, vue à une certaine distance, semblait être formée d'un plaine, et plus haut, d'un rocher entièrement pelé. M. Banks voulait traverser le bois, dans l'espérance de recueillir des plantes nouvelles sur ces monta-

gnes, où aucun botaniste n'avait encore pénétré.

Ils entrèrent dans le bois et montèrent jusqu'à trois heures après midi, sans trouver aucun sentier, et sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils voulaient visiter. Bientôt après, ils parvinrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine; ils eurent le chagrin de reconnaître que c'était un terrain marécageux, couvert de petits buissons de bouleau d'environ trois pieds de haut et tellement entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient obligés de lever la jambe à chaque pas, et ils enfonçaient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine et la difficulté d'un pareil voyage, le tems, qui jusqu'alors avait été aussi beau que dans nos jours du mois de mai, devint nébuleux et froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue, ils ne perdirent pas courage, croyant avoir passé le plus mauvais chemin, et n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient aperçu. Ils étaient à peu près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, eut un accès d'épilepsie. Toute la troupe fut obligée de faire halte; ce jeune homme ne pou-

vant aller plus loin , on alluma du feu et les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade. MM. Banks , Solander , Gréen et Monkhouse continuèrent leur route , et parvinrent bientôt au sommet de la montagne. Comme botanistes , ils eurent de quoi satisfaire leur attente ; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe , que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid était devenu très-vif. La neige tombait en plus grande abondance , et le jour était si fort avancé , qu'il n'était plus possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'était un parti bien pénible et bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne et sous un tel climat. Ils y furent pourtant contraints. MM. Banks et Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes et à profiter d'une occasion qu'ils avaient achetée par tant de périls. Pendant ce tems ils renvoyèrent M. Green et M. Monkhouse vers M. Buchan. Ils assignèrent un rendez - vous général , où ils se rejoignirent tous bien portans ; M. Buchan lui-même avait recouvré ses forces au - delà de ce qu'on pouvait espérer : il était près de huit heures du soir , mais il faisait encore assez de jour , et on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks

prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile. Le docteur Solander, qui avait traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwège, savait bien qu'un froid excessif, surtout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur et un engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, et quelques soulagemens qu'ils espérassent trouver dans le repos. « Quiconque s'assiera, leur dit-il, s'endormira aussitôt, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. » Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étaient toujours sur le rocher et n'avaient pu encore atteindre le marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avait tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. Ce fut en vain que M. Banks lui fit des prières et des remontrances. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, et son ami eut beaucoup de peine à le tenir éveillé. Richmond, un des Nègres de M. Banks, qui avait aussi souffert du froid, com-

mença à rester derrière les autres. M. Banks envoya cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveraient convenable, et lui-même avec quatre autres, resta auprès du docteur et de Richmond, qu'on fit marcher, moitié de gré et moitié de force. Mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières et aux instances : tout fut inutile. Quand on disait à Richmond que s'il s'arrêtait il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne désirait rien autre chose que de se reposer et de mourir. Le docteur ne renonçait pas aussi formellement à la vie : il disait qu'il voulait bien continuer sa route, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir et périr étaient la même chose. M. Banks et les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher sur les broussailles, et l'un et l'autre tombèrent aussitôt dans un sommeil profond.

Peu après, quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille plus loin. M. Banks alors se hâta d'éveiller le docteur Solander, et il y réussit heureuse-

ment ; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses membres ; tous ses muscles étaient si contractés, que sa chaussure tombait de ses pieds : il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourrait lui donner ; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. M. Banks ayant tenté sans succès de le mettre en mouvement, laissa auprès de lui son autre Nègre et un matelot qui paraissaient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés. Il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés et réchauffés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il serait impossible de le réveiller ; environ une demi-heure après, il eut la douleur de voir ses deux hommes revenir seuls, disant qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laissé Richmond, qu'ils n'y avaient trouvé personne, et qu'ils avaient crié à plusieurs reprises sans qu'on leur eût répondu. Ce récit fut une source d'étonnement et de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne

pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum, qui faisait toute la provision de la compagnie, était demeurée dans le havre-sac d'un des absens; on conjectura que le Nègre et le matelot s'étaient servis de ce moyen pour réveiller Richmond et pour se restaurer eux-mêmes; et que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'attendre les secours et les guides qu'on leur avait promis. La neige ayant alors recommencé à tomber et duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans; mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris: M. Banks et quatre autres se détachèrent aussitôt, et trouvèrent un matelot n'ayant que la force nécessaire pour se soutenir en chancelant, et pour appeler du secours. M. Banks l'envoya sur-le-champ auprès du feu, et à l'aide des renseignemens qu'on en put tirer, on se mit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais ne pouvait mettre un pied devant l'autre; son compagnon, étendu à terre était aussi insensible qu'une pierre. On fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, et on essaya d'y transporter ces

deux hommes : tous les efforts furent inutiles ; la nuit était extrêmement noire, la neige très-haute, il était difficile de se frayer un chemin à travers les broussailles et sur un sol marécageux où l'on faisait des chutes à chaque pas. Le seul expédient qu'on imagina fut de faire du feu sur le lieu même ; mais la neige qui couvrait la terre, celle qui tombait du ciel et celle que les arbres rejetaient à gros flocons, mettaient dans l'impossibilité d'allumer du feu en ce lieu, ou d'en apporter de celui qu'on avait allumé dans le bois. On fut donc réduit à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, et les en avoir couverts à une hauteur assez considérable.

Quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été saisis du froid, après y être ainsi restés exposés une heure et demie, commencèrent à perdre le sentiment ; entr'autres, Briscoë et un des domestiques de M. Banks, qui se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu. Ils arrivèrent cependant enfin et passèrent la nuit dans une situation terrible par elle même, mais plus encore par le souvenir du passé et l'incertitude de l'avenir. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur et de santé, deux étaient re-

gardés comme morts , un autre était si mal qu'on doutait beaucoup qu'il existât le lendemain , et un quatrième , M. Buchan , était menacé de tomber dans un second accès , par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée pendant cette nuit cruelle. Ils étaient à une journée de marche du vaisseau , il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer et d'être surpris par la nuit suivante ; ne s'étant préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures , il ne leur restait que fort peu de provisions , et ils ne savaient comment ils pourraient soutenir le froid si la neige continuait. Alors au milieu de l'été pour cette partie du monde , ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwège et en Laponie dans la même saison de l'année.

Le lendemain à six heures du matin , ils conçurent quelques espérances , en distinguant le lieu du lever du soleil à travers les nuages qui commençaient à devenir un peu moins épais et à se dissiper. Leur premier soin fut d'aller voir si les infortunés qu'ils avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres vivaient encore. Trois personnes de la compagnie furent dépêchées à cet effet , et revinrent avec la triste nouvelle qu'ils n'étaient plus. Ils examinèrent alors avec attention l'état de leurs malades. Briscoë encore très-

mal, dit pourtant qu'il se croyait en état de partir; M. Buchan était beaucoup mieux qu'on n'avait osé l'espérer. Tous se mirent tristement en marche et après huit heures de fatigues, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, et beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient pris en partant du navire, ils s'aperçurent qu'au lieu de gravir la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se félicitèrent mutuellement de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, et dont je pris aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avais éprouvées en ne les voyant pas revenir le même jour.

Le 18 et le 19, la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois et de l'eau, mais le 20, le vent s'étant apaisé, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, et MM. Banks et Solander s'y rendirent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie où ils recueillirent beaucoup de plantes et de coquilles nouvelles. Ils allèrent ensuite visiter un village américain, situé à environ deux milles dans le pays. Deux Naturels vinrent à leur rencontre, avec une sorte de cé-



Les habitans de ce village formoient une petite tribu...

naque ou de veau marin , que les hommes laissent ouvert et que les femmes serrent avec une courroie autour de leurs reins ; un morceau de même peau leur enveloppe les pieds et se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville. Les femmes montrent un grand desir de paraître belles , et se peignent le visage ; les parties voisines des yeux sont ordinairement en blanc , le reste présente des lignes horizontales , rouges et noires ; mais tous les visages sont peints différemment. Il paraît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche et de soin dans certaines occasions : les deux Américains, qui faisaient à MM. Banks et Solander les honneurs du village , avaient le corps presque entièrement couvert de lignes noires croisées en tout sens , ce qui offrait un coup d'œil fort bizarre. Les hommes et les femmes ont aux poignets des bracelet de grains, qu'ils font avec de petites coquilles et des os ; les femmes en placent aussi au bas de leurs jambes , mais les hommes en revanche portent autour de la tête une espèce de réseau de fil brun. Ils paraissent attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge : un seul grain de verroterie les flattait plus qu'un couteau ou une hache. Leur langage est en grande partie guttural, mais il renferme des mots qui seraient regardés comme doux dans les langues les

plus perfectionnées de l'Europe : *halleca* est le nom qu'ils donnent aux grains de bracelets ; *oodà*, celui qu'ils donnent à l'eau.

Il ne nous parut pas que ces Américains eussent d'autre nourriture que les côquillages : ils n'ont aucun instrument pour prendre les veaux marins qui fréquentent la côte. Les coquillages sont ramassés par les femmes , dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend , avec un panier dans une main , un bâton pointu et barbelé dans l'autre , et un sac sur le dos ; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton , et les mettent dans le panier qu'elles vident ensuite dans le sac. Nous n'avons remarqué chez eux quelque apparence d'industrie que dans leurs armes. Leurs arcs sont bien façonnés , et leurs flèches ont une pointe de verre ou de caillou barbelée , taillée et fort bien ajustée. Nous leur avons vu des marchandises d'Europe , comme des anneaux , des boutons , des draps et des toiles , d'où nous inférons que ces peuples font des voyages au nord , puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au Sud jusqu'à cette partie de la Terre de Feu. Ils paraissaient fort bien connaître l'usage de nos armes à feu : un jour quelques-uns d'entre eux retournant du vaisseau à terre dans la cha-

loupe , firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivait.

M. de Bongainville, au mois de janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avait débarqué sur cette côte au 53^d. 40'. 41". de latitude. Le verre que nous vîmes chez ces Sauvages, pouvait bien être celui qu'il leur avait donné. Il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau, et qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins du chirurgien ne le purent sauver. L'aumônier français fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions; car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobee, et si subtilement, que les parens de l'enfant ne s'en aperçurent pas.

Il se pourrait aussi qu'ils eussent tenu ces verroteries de quelques peuples voisins. Nous avons plusieurs raisons de croire que cette tribu n'est qu'une peuplade errante. Le peu de solidité de ses huttes, son entier dénuement d'ustensiles et de meubles, l'insuffisance de son habillement, même contre le froid de l'été sous un tel climat, enfin son genre de nourriture, sujet à s'épuiser bientôt, semblent justifier notre opinion. Nous n'avons vu d'ailleurs à ces habitans, ni pirogues, ni canots, ni rien de sem-

blable ; et il est à remarquer qu'ils n'éprouvaient point de mal de mer , soit dans la chaloupe , soit à bord du vaisseau. Nous pensâmes qu'il y avait un détroit ou canal venant du détroit de Magellan , et pénétrant dans l'intérieur de cette île , par où ces gens pouvaient être venus , en laissant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

Ils ne paraissent soumis à aucune forme de gouvernement , ni à aucune subordination : personne n'est plus respecté qu'un autre ; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion ; quant aux cris dont nous avons parlé , nous les rapportons à quelque cérémonie superstitieuse , par l'unique raison que nous ne pouvons leur supposer un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks et Solander au village , et un des Américains qui vint à bord du vaisseau , étant les seuls à qui nous avons entendu pousser des cris , nous conjecturâmes que c'étaient des prêtres. Du reste , ces hommes les plus misérables des créatures humaines , nous parurent contents , et ne désirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur était agréable , à l'exception des grains de verre et de quelques frivoles ornemens.

Nous n'avons vu sur cette terre d'autres quadrupèdes que des veaux marins, des lions marins et des chiens. Ces derniers animaux aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique : preuve nouvelle que ce peuple a quelque communication médiante ou immédiate avec les Européens. Presque tous les écrivains qui ont parlé de la Terre de Feu, la décrivent comme étant entièrement dépourvue de bois et couverte de neige. Peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver, et l'aspect qu'elle présente alors, a-t-il fait croire qu'elle manque de bois. Le lord Anson y aborda au commencement de mars, qui répond à notre mois de septembre; et nous y étions au commencement de janvier, qui répond à notre mois de juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre.

Le 22 janvier, nos provisions étant achevées, nous sortîmes de la baie et nous continuâmes notre route dans le détroit, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 24. Ce jour-là, quelques-uns des hommes, qui faisaient la garde pendant la nuit, nous rapportèrent qu'ils avaient vu passer un morceau de bois près du vaisseau, et que la mer qui était agitée, s'était calmée tout-à-coup, devenant unie comme l'étang d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y avait une

terre au-dessus du vent, et je présimai que nous n'étions pas éloignés des îles qui furent découvertes par Quiros, en 1606. Notre latitude était de 22^d. 11'. sud, et la longitude de 127^d. 55'. ouest.

Le 25 février, sur le midi, un des soldats de marine, jeune homme d'environ vingt ans, fut mis en sentinelle à la porte de ma chambre. Un de mes domestiques faisait dans le même endroit des bourses de tabac avec une peau de veau marin; il en avait promis à quelques-uns de ses camarades, et avait refusé la même faveur au jeune homme. Celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvait. Il arriva que mon domestique, appelé précipitamment, chargea la sentinelle de veiller sur sa peau, sans songer à ce qui venait de se passer entre eux. Le jeune soldat en prit un morceau; mon domestique s'en étant aperçu à son retour, se fâcha et se le fit rendre en disant que pour une telle bagatelle, il ne porterait pas de plainte. Un des soldats avait entendu la dispute, il la rapporta à ses camarades: ceux-ci croyant voir l'honneur de leur corps compromis, firent au coupable des reproches amers et exagérèrent sa faute en l'accablant d'injures; le sergent surtout lui dit que si l'homme qui avait été volé ne portait ses plaintes, il les porterait lui-même; et il lui or-

donna de le suivre sur le tillac. Le pauvre jeune homme accablé de désespoir et de honte, obéit sans répliquer; mais comme c'était sur la brune, il s'échappa du sergent, et s'en alla d'un autre côté. Lorsqu'ensuite on fit des recherches, on découvrit qu'il s'était jeté à la mer. On m'instruisit alors du vol et de ses suites. Cette perte nous fut sensible; ce jeune homme était doux et laborieux, la cause de son suicide indique une ame élevée: le déshonneur n'est insupportable qu'aux caractères de cette trempe.

Le 4 mars, sur les dix heures du matin, Briscoë, domestique de M. Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au sud; c'était une île de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupait la majeure partie. A l'extrémité occidentale, on voit un grand arbre, ou un groupe d'arbres qu'on prendrait pour une tour. Je ne crois pas qu'il y ait de mouillage dans les environs. Nous aperçûmes plusieurs des Naturels pays sur la côte, et nous en comptâmes vingt-quatre: ils nous parurent être grands et avoir la tête extraordinairement grosse; peut-être était-elle enveloppée avec une étoffe, ce que nous ne pûmes pas distinguer: ces habitans sont de couleur de cuivre, et ont de longs cheveux noirs. Nous en vîmes onze se promener le long de la côte vis-à-vis du vaisseau; ils portaient dans

leurs mains des bâtons ou piques qui avaient deux fois la hauteur de leur corps ; il nous sembla qu'ils étaient nus. Dès que le vaisseau eut passé l'île , ils se retirèrent et se couvrirent de quelque chose qui les rendait d'une couleur éclatante. Leurs habitations étaient situées sous des groupes de palmiers , qui ressemblent de loin à des monticules : pour nous , qui , excepté les montagnes affreuses de la Terre de Feu, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel et la mer , ces petits bois nous parurent un paradis terrestre. Cette île est située au $18^{\text{d}} 47'$ de latitude sud , et au $139^{\text{d}} 28'$ de longitude ouest ; nous lui donnâmes le nom d'*Ile du Lagon*.

Sur les trois heures de l'après-midi , nous découvriâmes terre une seconde fois vers le nord-ouest ; nous y arrivâmes au soleil couchant. C'était une petite île basse , couverte de bois , de forme ronde , et dont la circonférence n'avait pas plus d'un mille d'étendue ; je l'appelai *Cap Trumb*. Le 5 , nous découvriâmes une autre île beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant ; elle a dix ou douze lieues de circonférence ; plusieurs de nous passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressemble exactement à un arc ; le contour de l'arc et la corde étaient formés par la terre , et

l'eau remplissait l'espace compris entre les deux ; la corde était une grève plate , où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation ; nous n'y vîmes qu'un amas de plantes marines , déposées en différentes couches , suivant que les marées plus ou moins hautes , les y avaient placées. L'île nous parût avoir trois ou quatre lieues de long , et deux cents verges au plus de largeur ; mais elle était sûrement beaucoup plus large , parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective , ce qui en raccourcit l'étendue. Par la fumée qui s'élevait de différens endroits , nous reconnûmes que l'île était habitée ; nous lui donnâmes le nom de *Bow-Island* ou *Ile de l'Arc*. Après que nous l'eûmes dépassée , M. Gore , mon second lieutenant , dit qu'il avait aperçu de dessus le tillac plusieurs Naturels sous des arbres , et qu'il avait distingué leurs maisons et quelques pirogues qu'ils avaient retirées sur le rivage ; il est le seul de l'équipage , qui ait fait cette remarque.

Le lendemain , 6 , sur le midi , nous vîmes , à l'ouest , un groupe d'îles qui s'étendaient du N. O. $\frac{1}{4}$ N. au S. E. $\frac{1}{4}$ S. , dans un espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces îles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large ; elles sont environnées par des îles plus petites , auxquelles

elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau. Nous rangeâmes la côte sud-ouest, mais la sonde ne nous rapportant pas de fond par mille brasses, je ne crus pas qu'il fût prudent d'approcher davantage. Plusieurs habitans s'assemblèrent sur la côte, quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs et s'y arrêtèrent; ils paraissaient cependant déterminés à les passer, lorsque deux messagers arrivant en grande hâte, tantôt marchant à gué et tantôt nageant autour du récif, les engagèrent apparemment à ne pas aller plus loin; car nous ne vîmes plus de dispositions pour s'avancer. Lorsque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte, nous en aperçûmes quelques-uns qui nous suivaient dans une pirogue équipée d'une voile; nous ne crûmes pas devoir les attendre, et quoiqu'ils eussent passé le récif, ils s'en retournèrent bientôt. Ces Indiens nous parurent à peu près de notre taille et bien faits. Ils sont nus et d'un teint brun; leurs cheveux noirs étaient renfermés dans un réseau autour de la tête, et formaient par derrière une espèce de touffe. La plupart avaient en main un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel était un petit nœud taillé à peu près comme la pointe d'une lance, et une espèce de pagaie ou rame d'environ quatre pieds de long. Nous ne pûmes com-

prendre si les signaux qu'on nous faisait sur la côte, étaient des menaces ou des invitations de débarquer. Comme nous n'avions besoin de rien de ce que nous pouvions trouver dans cette île, nous pensâmes que pour satisfaire une simple curiosité, il eût été imprudent et cruel de hasarder une querelle dans laquelle les Naturels du pays eussent été les victimes de notre supériorité. D'ailleurs nous approchions de l'île où nous devions faire nos observations astronomiques, et nous étions persuadés que les habitans nous introduiraient sans opposition dans les îles voisines où nous recevrons le même accueil, si nous desirions en profiter.

Le 7, à la pointe du jour, nous découvrîmes au nord une autre île, où voltigeait une telle quantité d'oiseaux, que nous l'appelâmes, *Ile des Oiseaux* ou *Bird-Island*. Le 8, nous aperçûmes au nord une terre, qu'à raison de son apparence, nous nommâmes *Chain-Island*, ou *Ile de la Chaîne*. Le 10, nous vîmes, à environ cinq lieues au N. O. $\frac{1}{4}$ O., l'île que les Naturels appellent *Maitea*, et à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'île d'Osnabruk; elle est élevée et ronde, et n'a pas plus d'une lieue de circonférence. Elle est couverte d'arbres en quelques endroits, et en d'autres, ce n'est qu'un rocher

entièrement nu. Du point où nous étions, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute, mais quand on la voit, restant au nord, son sommet a la forme d'un toit.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE à Otahiti. — Règles établies pour trafiquer avec les Naturels du pays. — Construction d'un observatoire et d'un fort. — Visite de plusieurs chefs. — Musique d'Otahiti. — Excursion à l'ouest. — Divers incidens. — Entrevue avec Obérea, que l'on nommait la reine de l'île lors du voyage du *Dauphin*.

LE 10 avril, quelques-uns de nos gens, qui cherchaient à découvrir l'île pour laquelle nous étions destinés, nous rapportèrent qu'ils voyaient terre dans cette partie de l'horizon où nous comptions la trouver. Ils ne s'étaient pas trompés, c'était l'île que le capitaine Wallis avait nommée Ile de Georges III. C'est une terre élevée et en forme de montagne. Le calme et le défaut de vent différèrent notre approche; de sorte que, le 12 au matin, nous n'en étions guère plus près que la nuit précédente. Plusieurs pirogues firent voile vers notre vaisseau, mais il y en eut peu qui voulurent s'approcher, et nous

ne pûmes persuader aux hommes qui les montaient de venir à notre bord. Dans chaque pirogue il y avait de jeunes plants et des branches d'un arbre que les Indiens appellent *E'midho*; nous apprîmes, dans la suite, qu'ils les apportaient comme un témoignage de paix et d'amitié; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas alors. Ayant enfin conjecturé qu'ils desiraient que ces symboles fussent placés dans quelques parties remarquables du bâtiment, nous les attachâmes parmi les agrès, et ces Indiens nous en témoignèrent la plus grande satisfaction.

Nous naviguâmes à petites voiles pendant toute la nuit; vers les sept heures du matin nous mîmes à l'ancre, par treize brasses, dans la baie de Port-Royal, appelée par les Naturels *Matavai*. Nous fûmes bientôt environnés de pirogues, qui nous apportaient des cocos, un fruit ressemblant à la pomme, du fruit à pain, et quelques petits poissons. Le fruit à pain croît sur un arbre qui est à peu près de la grandeur d'un chêne moyen; il est environ de la grosseur et de la forme de la tête d'un enfant; sa surface est composée de réseaux qui ne sont pas fort différens de ceux de la truffe;

il est couvert d'une peau légère, et a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau et le trognon; elle est aussi blanche que la neige, et a un peu plus de consistance que le pain frais; on la partage en trois ou quatre parts, et on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'insipide, a une douceur assez approchante de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaux de Jérusalem.

Parmi les Indiens d'Otabiti qui vinrent près du vaisseau, se trouvait un vieillard, nommé *Owhaw*, qui fut reconnu par M. Gore et par plusieurs autres qui avaient suivi le capitaine Wallis. Apprenant qu'il lui avait été très-utile, je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ses compatriotes, et tâchai de lui être agréable, afin d'obtenir aussi ses bons offices. Notre séjour dans l'île devant être assez long, il fallait que les marchandises que nous avions apportées pour commercer avec les Naturels du pays, ne diminuassent pas de valeur, ce qui fût sans doute arrivé si chacun eût été le maître de donner lui-même à son gré un échange de ce qu'il voudrait acheter. Je fis, en conséquence, un règlement qui établissait des préposés pour commercer, et défendait à toute autre personne de faire aucun trafic sans une permission ex-

presse. On ne pouvait surtout échanger aucune espèce de fer, ou instrument fait de ce métal, ni aucune sorte d'étoffe, ou autre article utile et nécessaire, à moins que ce ne fût contre des comestibles.

Dès que nous fûmes à l'ancre, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, notre ami *Owhaw*, et un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçaient au moins par leurs regards, que nous étions les bien venus; ils étaient pourtant fort intimidés, car le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas, qu'il était presque rampant sur ses mains et ses genoux. Il est remarquable que cet Indien, et tous ceux qui étaient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de paix qu'on sait avoir été en usage parmi les anciennes et puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des démonstrations de joie et d'amitié; et observant que chacun d'eux tenait une branche à la main, nous en prîmes chacun une, que nous tînmes de la même manière.

Ils nous conduisirent à un demi-mille de là, vers l'endroit où le *Dauphin* avait fait son eau; là, ils s'arrêtèrent, et lorsqu'ils eurent dépouil-

lé le terrain de toutes les plantes qui s'y trouvaient, les principaux d'entre eux y jetant les branches vertes qu'ils tenaient, nous invitèrent, par signes, à les imiter : nous nous montrâmes empressés à les satisfaire. Afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les soldats de marine, qui, s'avancant en ordre, placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens, et nous suivîmes tous leur exemple. Alors nous fûmes invités, par signes, à occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité que la supériorité de nos forces avait d'abord inspirée aux Indiens. Ils quittèrent avec nous l'aiguade et nous firent traverser les bois. Chemin faisant, nous distribuâmes de la verroterie et d'autres petits présens qui leur firent le plus grand plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages chargés de noix de cocos et de fruits à pain. Les habitations de ce peuple, situées sous ces arbres, n'ont, pour la plupart, qu'un toit sans enceinte ni murailles : cet aspect réalise ce que la mythologie nous raconte de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que dans notre course nous n'avions aperçu que deux cochons et pas une volaille. Ceux de nos gens qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous

n'avions pas encore vu les Indiens de la première classe. Soupçonnant que les chefs étaient éloignés, ils cherchèrent ce qu'on appelait, dans le premier voyage, le palais de la reine, mais ils n'en trouvèrent aucun vestige. Nous nous promîmes de ne rien négliger, le lendemain matin, pour découvrir la *noblesse* dans ses retraites.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, nous vîmes du côté de l'ouest s'approcher de nous quelques pirogues remplies d'Indiens, dont plusieurs, par leur maintien et leur habillement, paraissaient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord et se choisirent parmi nous chacun un ami; l'un, qui s'appelait *Matahah*, prit M. Banks pour le sien; l'autre me fit cet honneur. La cérémonie consista, de leur part, à se dépouiller d'une grande partie de leur habillement et à nous en revêtir. Nous présentâmes à chacun, en retour, une hache et quelques verroteries. Bientôt après ils nous montrèrent le sud-ouest, nous faisant signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuraient; comme je voulais trouver un havre plus commode et faire de nouvelles remarques sur le caractère de ce peuple, j'y consentis; ayant fait équiper deux bateaux, je m'embarquai avec MM. Banks et Solander, nos officiers et nos deux amis Indiens. Après un

trajet d'environ une lieue, nous descendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de Naturels qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus grande que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme de moyen âge, qui s'appelait, comme nous l'apprîmes ensuite, *Tootahah*; on étendit des nattes et l'on nous fit asseoir vis-à-vis de lui. Tootahah nous offrit aussitôt un coq, une poule et une pièce d'étoffe, parfumée à leur manière, de onze verges de long sur deux de large. M. Banks donna en retour un mouchoir de poche et une cravatte de soie garnie de dentelle, dont Tootahah se revêtit sur-le-champ avec un air de complaisance et de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire.

Après ces présens, de part et d'autre, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs vastes maisons, que nous parcourûmes en toute liberté; elles nous firent beaucoup de politesses, dont il était facile de profiter: elles ne paraissaient avoir aucune espèce de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offraient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes de tous côtés, et ne présentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues à terre, en s'y asseyant quelquefois, et en nous attirant vers

elles, ne nous laissèrent aucunement douter qu'elles s'embarrassaient beaucoup moins que nous d'être aperçues.

Nous prîmes enfin congé de notre nouvel ami, et nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. A un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, à la tête d'un grand nombre d'Insulaires. Il s'appela *Toubourai - Tamaidé*. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut, et que nous avions mieux apprises; après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, et lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, que nous présumâmes signifier, ami; nous acceptâmes ensuite de très-bon cœur un dîner qui consista en poisson, fruit à pain, cocos et fruits du plane, apprêtés à leur manière. Pendant ce repas, Tomio, femme de notre hôte, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'était pas dans la première jeunesse, et ne paraissait pas avoir jamais été remarquable par sa beauté: c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Pour comble de mortification, M. Banks ne réfléchissant pas à la dignité de sa compagnie, appela vers lui une jolie petite fille qu'il aperçut dans la foule, la fit asseoir de

de l'autre côté, et lui donna tous les petits présents, toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient la flatter. La princesse, quoique humiliée de cette préférence, ne cessa pourtant pas ses attentions envers M. Banks; elle lui donnait le lait de cocos, et toutes les friandises qui étaient à sa portée. Cette scène aurait pu devenir plus intéressante et plus curieuse, si elle n'eût pas été troublée par un incident sérieux. MM. Solander et Monkhouse, s'écrièrent qu'on les avait volés: Le premier avait perdu une petite lunette enfermée dans une boîte de chagrin, et le second sa tabatière. Cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef, et pour y mettre plus d'énergie, M. Banks se levant avec vivacité, frappa la terre avec la crosse de son fusil. Ce mouvement et ce bruit effrayèrent tellement l'assemblée, qu'excepté le chef, presque tous s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Toubourai-Tamaïdé portait sur son visage des marques de confusion et de douleur; il prit M. Banks par la main, et le conduisit à l'autre bout de l'habitation, où était une grande quantité d'étoffes; il les lui offrit pièce à pièce, en lui faisant signe que si cela pouvait expier la faute qui venait de se commettre, il était le maître d'en prendre une partie, et même le tout s'il le désirait. M. Banks

rejeta cette offre, et lui fit entendre qu'il ne voulait rien que ce qu'on lui avait dérobé. Toubourai - Tamaïdé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette scène de désordre et de terreur, s'était toujours tenue à ses côtés. Il revint peu à près portant à sa main la tabatière et l'étui de la lunette: il les rendit. La joie était peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples.

En ouvrant l'étui on s'aperçut qu'il était vide; la physionomie de Toubourai-Tamaïdé changea sur-le-champ; il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui sans prononcer une seule parole, et le conduisit le long de la côte en marchant fort vite. A environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, qu'il prit avec empressement, et il continua son chemin en la portant à sa main. MM. Solander et Monkhouse les avaient suivis; ils arrivèrent enfin à une maison, où ils furent reçus par une autre femme, à qui le chef donna la pièce d'étoffe, faisant signe à nos messieurs de lui donner aussi quelques verroteries; l'Otahitienne ayant reçu ces présens, sortit et revint une demi-heure après avec la lunette, témoignant en cette occasion la même joie que nous avions

remarquée auparavant sur la figure du chef. Ils nous rendirent tous nos présens avec l'inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avait faite.

Nous ne pouvons rendre compte des moyens qu'on employa pour recouvrer la lunette et la tabatière. Cette scène se passait au milieu d'un peuple, dont nous ne connaissions encore qu'imparfaitement la langue, la police et les mœurs. Mais nous pouvons assurer que les chefs firent paraître une intelligence et une combinaison de moyens, qui feraient honneur aux gouvernemens les plus réguliers et les plus policés. Le lendemain 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille, nous apportèrent à bord des cochons, du fruit à pain et d'autres rafraîchissemens; nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles et autres objets.

N'ayant pu trouver un havre plus convenable que celui où nous étions, je résolus d'aller à terre, et de choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, et me préparer à nos observations astronomiques. Je pris donc un détachement d'hommes, et je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks et Solander, et de l'astronome M. Green. Nous nous

fixâmes à la pointe nord-est de la baie , sur une partie de la côte , qui , à tous égards , était très-propre à remplir notre objet , et aux environs de laquelle il n'y avait aucune habitation. Lorsque nous eûmes marqué le terrain que nous voulions occuper , nous dressâmes une petite tente qui appartenait à M. Banks , et que nous avions apportée du vaisseau. Comme la curiosité attirait un grand nombre d'Indiens , je tâchai de leur faire entendre que nous avions besoin de ce terrain pour dormir pendant un certain nombre de nuits , et qu'ensuite nous partirions. Je ne sais s'ils me comprirent , mais tous se comportèrent avec une déférence et un respect qui nous causèrent à la fois du plaisir et de la surprise : ils s'assirent hors de l'enceinte et nous regardèrent paisiblement jusqu'à la fin des travaux , qui durèrent plus de deux heures.

N'ayant encore vu que deux cochons et point de volaille , nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée on avait retiré ces animaux dans l'intérieur des terres ; nous étions d'autant plus portés à le croire , qu'Owhaw n'avait cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois : c'est pour cela que , malgré son avis , nous résolûmes d'y pénétrer. Je confiai donc la garde de la tente à treize soldats de marine commandés par un officier subalterne , et nous partîmes , suivis

d'un grand nombre d'Otahitiens. En traversant une petite rivière, qui était sur notre passage, nous vîmes quelques canards; M. Banks tira sur ces oiseaux et en tua trois d'un coup: cet incident répandit la terreur parmi les Indiens, la plupart tombèrent à terre, comme si le plomb les eut atteints. Bientôt néanmoins ils revinrent de leur frayeur, et nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusils que la garde de la tente avait tirés; nous étions un peu écartés, mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés. D'un signal de la main il renvoya tous ceux qui nous suivaient. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre, pour ne pas retourner à grands pas.

Nous apprîmes, en arrivant, qu'un des Indiens qui était resté autour de la tente après que nous en fûmes sortis, avait guetté le moment d'y entrer à l'improviste, et surprenant la sentinelle, lui avait arraché son fusil; l'officier qui commandait le détachement, soit crainte de nouvelles violences, soit desir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'était pas accoutumé, ou enfin brutalité de caractère, ordonna à sa troupe de faire feu. Les soldats avaient tiré au milieu d'une foule de plus de cent personnes qui s'enfuyaient; s'apercevant qu'ils n'avaient pas

atteint le voleur, ils l'avaient poursuivi et tué enfin d'un nouveau coup de fusil; nous sûmes, par la suite, qu'aucun autre Otahitien n'avait été tué ni blessé.

Owhaw, qui ne nous avait point quittés, observant qu'il n'y avait plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avaient pris la fuite et les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fut possible, et de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faisaient point de mal, nous ne leur en ferions jamais. Ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance, ni ressentiment, et après avoir démonté notre tente nous retournâmes au vaisseau. Le détachement de garde s'aperçut bientôt que nous ne pouvions approuver sa conduite, chacun prétendit démontrer la nécessité d'une telle défense, et presque tous ne donnèrent que des raisons spécieuses. Nous n'avons jamais pu connaître au juste les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, et savoir si quelques-unes de nos conjectures étaient fondées.

Le lendemain matin, 16, nous vîmes peu d'Otahitiens sur la côte, et aucun n'approcha du vaisseau; ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avaient été sans succès. Nous remarquâmes surtout avec

regret qu'Owhaw lui-même nous avait abandonnés, quoiqu'il se fût montré si constant dans son attachement, et si empressé à rétablir la paix. Dans un état de choses si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte, je l'amarrai de manière qu'il commandait à toute la partie du nord-est de la baie, et en particulier à l'endroit que j'avais désigné pour la construction d'un fort. Sur le soir cependant j'allai à terre, accompagné seulement de l'équipage d'un bateau et de quelques officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous, mais ils n'étaient pas en aussi grand nombre qu'auparavant, ils n'étaient guère que trente ou quarante; ils nous vendirent des noix de cocos et d'autres fruits.

Le 17, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avait amené comme peintre de paysages et de figures. C'était un jeune homme sage, laborieux, spirituel, qui fut beaucoup regretté. Ce même jour, nous reçûmes une visite des deux chefs Toubouräï-Tamaïdé et Tootahah, qui venaient de l'ouest de l'île; ils apportaient avec eux, comme emblèmes de la paix, non pas de simples branches de bananiers, mais de jeunes arbres. Ils apportaient encore, comme dons propitiatoires, quelques fruits à pain et un cochon tout apprêté; ce dernier présent nous fut très-agréable. Nous

Tamaïdé, et qui paraissait lui servir de tems en tems de demeure. Là, le chef indien développa un paquet d'étoffes de pays, prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite, en revêtit M. Banks, et sans autre cérémonie, le reconduisit sur-le-champ à la tente. Ses gens lui apportèrent bientôt du porc et du fruit à pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servait de sauce; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, et y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi, sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable; ils semblaient le traiter comme leur fils, mais nous sûmes dans la suite qu'il ne leur appartenait pas.

M. Monkhouse, notre chirurgien, s'étant promené le soir dans l'île, rapporta qu'il avait vu le corps de l'homme qui avait été tué dans la tente; il nous dit qu'il était enveloppé dans une pièce d'étoffe, et placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux, sous un toit que les Otahitiens paraissent avoir dressé pour cette cérémonie; on avait déposé près du mort quelques instrumens de guerre et autres objets que M. Monkhouse aurait été curieux d'examiner, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avait empêché. Nous apprîmes depuis que c'était

ainsi que les Otahitiens disposaient de leurs morts.

Dès ce jour, il se tint, hors de l'enceinte de notre petit camp, une espèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, si l'on en excepte les cochons; Toubourai-Tamaïdé nous venait voir continuellement; il imitait nos manières, et avait appris à se servir très-adroitement, dans les repas, du couteau et de la fourchette.

Le récit de M. Monkhouse avait excité ma curiosité; j'allai avec quelques autres personnes voir le cadavre exposé. Le hangar sous lequel il était placé, était joint à la maison que le mort avait habitée. Ce hangar avait à-peu-près quinze pieds de long sur onze de large, avec une hauteur proportionnée: l'un des bouts était entièrement ouvert, et l'autre, ainsi que les côtés, était fermé en partie par un treillage d'osier. La bière était un châssis de bois, semblable à ceux dans lesquels on place les lits de vaisseaux, appelés *cadres*; le fond était de natte. Le tout était supporté par des poteaux, à cinq pieds de terre. Le corps était enveloppé dans une natte recouverte d'une étoffe blanche. On avait déposé sur un des côtés, une massue de bois, qui est une des armes de ce peuple, et près de la tête qui touchait au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se

servent quelquefois pour puiser de l'eau ; à l'autre bout du hangar, étaient plantées en terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco, quelques baguettes sèches, et des feuilles vertes liées ensemble. Près de là se trouvait un jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, et tout à côté une hache de pierre ; beaucoup de noix de palmier enfilées en un chapelet, étaient suspendues à l'extrémité ouverte de l'enceinte, et en dehors on avait planté la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds ; au sommet était une coque de noix de coco remplie d'eau douce : enfin on avait attaché à l'un des poteaux, un petit sac rempli de tranches de fruit à pain tout grillé ; elles n'y avaient pas été mises toutes à la fois, car les unes étaient fraîches et les autres gâtées.

Je m'aperçus que notre examen causait aux Insulaires présens un mélange d'inquiétude et de défiance. Leurs gestes témoignaient la peine qu'ils éprouvaient en nous voyant près du corps ; notre départ leur fit le plus grand plaisir.

Notre séjour à terre n'aurait point été désagréable, si nous n'eussions pas été continuellement tourmentés par les mouches. Ces insectes étaient surtout insupportables pour M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle de M. Banks : lorsqu'il voulait dessiner, ils couvraient tout

son papier, et même mangeaient la couleur à mesure qu'il l'étendait sur son dessin : nous eûmes recours aux filets à moustiques, mais cet inconvénient ne fut pas écarté entièrement.

Le 22, Tootahah nous donna un échantillon de la musique d'Otahiti; quatre Indiens jouaient d'une flûte qui n'ayant que deux trous, ne pouvait former que quatre notes en demitons; ils se servaient de ces instrumens à peu près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu d'employer la bouche, soufflait avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchait l'autre avec son ponce : quatre chanteurs joignaient leurs voix au son de ces instrumens, et gardaient fort bien la mesure, mais pendant tout le concert on joua toujours le même air.

Plusieurs habitans nous apportèrent des haches qu'ils avaient reçues du *Dauphin*, en nous priant de les aiguïser et de les raccommoder : il s'en trouva une qui nous parut de fabrique française et donna lieu à beaucoup de conjectures. Après bien des informations, nous apprîmes que, depuis le départ du *Dauphin*, un vaisseau avait abordé à Otahiti; nous crûmes que c'était un bâtiment espagnol, mais nous savons à présent que c'était la frégate la *Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

de lui avoir dérobé son couteau. L'Indien nia le fait avec beaucoup d'assurance ; M. Banks lui déclara d'un ton ferme qu'il voulait absolument qu'on le lui rendît. Aussitôt un des Otahitiens présens, montra un vieux linge dans lequel trois couteaux étaient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avait prêté à la femme, un couteau de table, qui m'appartenait, et un troisième qui avait également été dérobé. Le chef s'empressa de les rendre et se mit à chercher celui de M. Banks.

Pendant ce tems, un domestique de ce dernier, apprenant ce qui se passait, et n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avait mis la veille. Toubourai-Tamaïdé, sur cette preuve de son innocence, exprima, par ses regards et par ses gestes, les émotions violentes dont son cœur était agité ; des larmes coulèrent de ses yeux, et il fit signe, avec le couteau, que si jamais il se rendait coupable de l'action qu'on lui imputait, il consentait à avoir la gorge coupée. M. Banks, presque aussi affligé que le chef, de ses injustes soupçons, avoua ses torts et voulut les expier. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, était d'un caractère à ne pas conserver de ressentiment : il oublia l'injure qu'on lui avait faite, et se réconcilia parfaite-

ment, lorsqu'on l'eut traité avec familiarité, et qu'on lui eut fait quelques petits présens.

Ces peuples, par les simples sentimens de la conscience naturelle, ont une connaissance de l'équité et de l'injustice, et se condamnent involontairement eux-mêmes, lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit. Malgré les exemples que nous avons rapportés, il ne faut pas croire que le vol suppose dans le caractère d'un Otahitien, la même dépravation qu'on reconnaîtrait dans un Européen enclin au même vice. Un Indien qui voit sous sa main quelques couteaux, de la rassade, des clous et des morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or, et de bijoux.

Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers, et j'eus le chagrin de voir que cet appareil effrayait les Otahitiens. Quelques pêcheurs, qui vivaient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'île. Owhaw nous dit, par signes, que dans trois jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

Le 27, Toubouraï-Tamaïdé dina au fort, avec les trois femmes Térapo, Tirao et Omié, qui l'accompagnaient ordinairement, et un de ses amis qui mangeait avec une voracité dont je

n'avais jamais vu d'exemple; ils s'en allèrent sur le soir. Le chef revint un quart d'heure après, dans une grande agitation : il prit avec empressement M. Banks par la main, et lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit; ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau, qui tenait en main une faucille; Toubourai-Tamaïdé s'arrêta alors, et, dans un transport de rage, il fit entendre que le boucher avait menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit que s'il pouvait expliquer clairement la nature du délit, l'homme serait puni. Calmé par cette réponse, l'Indien fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant eu envie d'une hache de pierre qui était dans sa maison, l'avait demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché, pour ce prix, l'Anglais avait jeté le clou à terre et pris l'instrument, en la menaçant de lui fendre la tête si elle faisait résistance. L'Indien produisit la hache et le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, et le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'était pas possible de douter de la vérité du fait.

Instruit de cette aventure, je pris le moment où le chef, ses femmes et d'autres Indiens étaient à bord du vaisseau, pour faire comparaître le

boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par là de semblables violences, et d'acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabillait le coupable et qu'on l'attachait aux agrès; ils gardaient le silence, et attendaient avec inquiétude ce qu'on voulait lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'émotion, et nous supplièrent de lui épargner le reste du châtiment. J'avais plusieurs raisons de n'y pas consentir; et lorsqu'ils virent que leur intercession était inutile, leur commisération se répandit en larmes.

Les Otahitiens sont toujours, il est vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens violens de leur ame, et, comme eux, ils paraissent les oublier dès qu'ils ont versé des larmes. Entr'autres exemples, celui que nous allons citer est remarquable. Le 28, avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort; M. Banks ayant remarqué Tirapo parmi les femmes, il alla vers elle et la fit entrer; il vit qu'elle avait les larmes aux yeux, et dès qu'elle fut dans le fort ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda instamment

la cause ; mais au lieu de lui répondre , elle tira de dessous son vêtement une dent de goulu de mer , dont elle se frappa cinq ou six fois la tête ; un ruisseau de sang suivit bientôt ses blessures : Tirapo parla , pendant quelques minutes , très-haut , d'un ton fort triste , et sans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks , qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience et d'intérêt. Pendant cette scène , M. Banks fut surpris d'apercevoir que les autres Indiens parlaient et riaient entre eux , ne faisant aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire. Dès que les plaies eurent cessé de saigner , elle leva les yeux , sourit , et rassemblant quelques pièces d'étoffes , dont elle s'était servie pour étancher son sang , elle en fit un paquet , les emporta hors de la tente et les jeta dans la mer , ayant soin de les disperser , comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît , et faire oublier par là le souvenir de ce qui venait de se passer ; elle se plongea ensuite dans la rivière , se lava tout le corps , et revint dans nos tentes avec autant de gaîté , et le visage aussi joyeux que s'il ne lui fût rien arrivé.

Pendant toute la matinée , des pirogues abordèrent près de nous au fort ; les tentes étaient remplies d'Otahitiens , qui venaient des diffit

rentes parties de l'île. Je fus occupé à bord du vaisseau. M. Molineux, notre maître, qui avait été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre. Dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, ses regards se portèrent sur une femme tassise très-modestement parmi les autres, et il dit que c'était la personne qu'on supposait être la reine de l'île, lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avait vus alors. Tous nos gens ne pensaient plus au reste de la compagnie, ils étaient entièrement occupés à examiner cette femme qui avait joué un rôle si distingué dans la description que nous ont donnée d'Otahiti les navigateurs qui, les premiers, ont découvert cette île. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelait *Obérea*; elle nous parut avoir environ quarante ans; elle était d'une taille élevée et robuste, elle avait la peau blanche, et les yeux pleins de sensibilité et d'intelligence; ses traits annonçaient qu'elle avait été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restait que les traces de sa beauté. Elle consentit à venir au vaisseau, et se fit accompagner de deux hommes et de plusieurs femmes qui paraissaient être de sa famille. Je la reçus avec des marques de distinction, et n'épargnai pas les présens. Je lui donnai, entr'autres

choses, une poupée dont cette auguste personne parut surtout fort contente. Après qu'Obéréa eut passé quelque tems dans le vaisseau, je la reconduisis à terre; à son tour elle m'offrit un cochon et plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle et moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui semblait alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avais pour Obéréa; il devint même si jaloux, à la vue de sa poupée, qu'afin de l'appaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors ce jouet à une hache; par un sentiment de jalousie enfantine, il voulait qu'on lui fit un don exactement semblable à celui qu'avait reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant mieux fondée, que réellement ils n'attachaient aucun prix aux poupées.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Obéréa; on lui dit qu'elle dormait encore, et qu'elle était couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller. En regardant à travers la chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt cinq ans, qui s'appelait Obadée. Il se retira en hâte et tout

confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisaient personne , et que chacun savait qu'Obéréa avait choisi Obadée pour lui accorder ses faveurs. Obéréa était trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît long-tems dans son *antichambre*, elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; pour lui donner des marques d'une faveur spéciale , elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines , et vint ensuite avec lui dans nos tentes.

Le soir, M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubourai-Tamaïdé, comme cela lui était déjà souvent arrivé. Il fut très-surpris de le trouver lui et sa famille dans la tristesse ; quelques-uns de ses parens versaient des larmes. M. Banks revint sans avoir pu en découvrir le motif. Lorsqu'il eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappelèrent qu'Owhaw avait prédit que dans quatre jours nous tirerions nos grosses pièces d'artillerie ; c'était alors la fin du troisième jour , toutes ces particularités les alarmèrent. Les sentinelles furent doublées, et nos officiers passèrent la nuit sous les armes.

A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, et trouva tout si paisible qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés, que les

Otahitiens méditaient une attaque. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer : nos petites fortifications étaient achevées, les côtés du sud et du nord étaient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds et demi, et au-delà d'un fossé qui avait dix pieds de large et six de profondeur. Le côté de l'ouest, faisant face à la baie, était également défendu par un parapet de terre de quatre pieds et demi, et revêtu de palissades; il n'y avait point de fossé, parce que la marée montante venait jusqu'au pied du rempart. On avait placé au côté de l'est, situé sur le bord de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau; comme cet endroit était le plus faible, on y monta les deux pièces de quatre, les six pierriers furent pointés de manière qu'ils commandaient aux deux seules avenues qui se trouvaient à la sortie du bois. Notre garnison se composait de quarante-cinq hommes armés, y compris les officiers et les observateurs qui résidaient à terre. Les sentinelles furent relevées exactement; le service ne se fait pas mieux dans une ville de guerre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL sur l'intérêt des Voyages
qui composent cette Collection , *Page v.*

PETIT VOCABULAIRE des termes de Marine ,
Page xxix.

VOYAGE DU COMMODORE BYRON.

INTRODUCTION de l'Éditeur anglais , *1.*

CHAPITRE PREMIER. Départ des Dunes. — Arrivée à Rio-Janciro. — Passage au Port-Désiré. Sa description. — Recherche de l'île Pépys. — Patagons. — Entrevue avec ces peuples extraordinaires, *Page 17.*

CHAPITRE II. Route au port Famine, par le détroit de Magellan. — Îles Falkland. — Retour au Port-Désiré. — Nouvelle entrée dans le détroit. — Navigation au cap Monday. — Retour, et passage aux îles de Disappointment, *Page 37.*

CHAPITRE III. Îles du roi Georges, et découverte de plusieurs autres. — Arrivée à Tinian. Description de cette île. Ses habitans. Ses productions. — Route à Batavia. Séjour dans ce port. — Passage au cap de Bonne-Espérance. — Retour en Angleterre, *Page 58.*

VOYAGE DE PHILIPPE CARTERET.

CHAPITRE PREMIER. Départ de Plymouth. — Relâche à Madère. — Passage du détroit de Magellan. — Mouillage à Masafuero. — Passage de cette île à celle de la reine Charlotte, *Page 85.*

CHAPITRE II. Découverte et description des îles de la reine Charlotte. — Leurs habitans. — Ile d'Égmont. — Découverte du détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Irlande. — Côte de Mindanao et îles qui l'avoisinent. — Arrivée à l'île Célèbes, *Page 109.*

CHAPITRE III. Comment nous fûmes reçus à Macassar et à Bonthaim. — Traversée à Batavia. — Relâche et quelques détails. — Retour en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, *Page 136.*

VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.

CHAPITRE PREMIER. Passage à la côte des Patagons. — Détails sur ces peuples. — Navigation par le détroit de Magellan. — Description des côtes, *Page 167.*

CHAPITRE II. Navigation dans la mer du Sud. — Découverte de l'île Otahiti, nommée île de Georges III. — Ce qui nous y arriva. — Commerce régulier avec les habitans. — Reine d'Otahiti. — Visites au vaisseau. — Départ. *Page 200.*

CHAPITRE III. Détails sur les habitans d'Otahiti. — Mœurs de ces Insulaires. — Traversée à l'île de Tinian. — Découverte de plusieurs îles. — Arrivée à Batavia. — Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance. — Retour en Angleterre, *Page 240.*

PREMIER VOYAGE DE COOK.

INTRODUCTION au premier Voyage, 276.

CHAPITRE PREMIER. Passage de Plymouth à Madère, et de Madère à Rio-Janeiro, Page 279.

CHAPITRE II. Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de Lemaire. — Habitans de la Terre de Feu. — Voyage à une montagne. — Passage du détroit de Lemaire. — Route du cap Horn aux Iles de la mer du Sud, Page 302.

CHAPITRE III. Arrivée à Otahiti. — Règles établies pour trafiquer avec les Naturels du pays. — Construction d'un observatoire et d'un fort. — Visite de plusieurs chefs. — Musique d'Otahiti. — Excursion à l'ouest. — Divers Incidens — Entrevue avec Obéréa, femme que l'on nommait la reine de l'Île lors du voyage du *Dauphin*, Page 329.

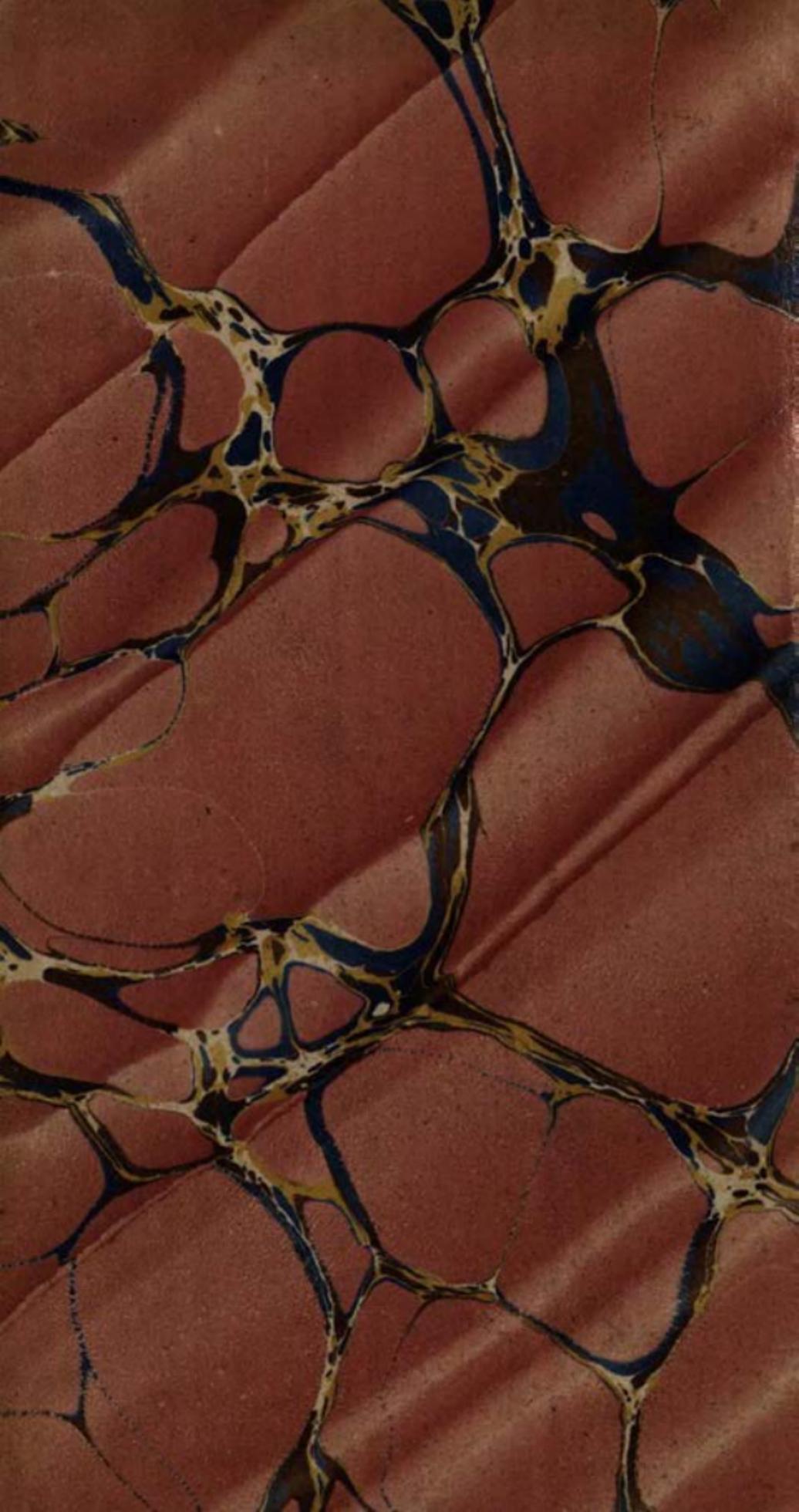
FIN DE LA TABLE.

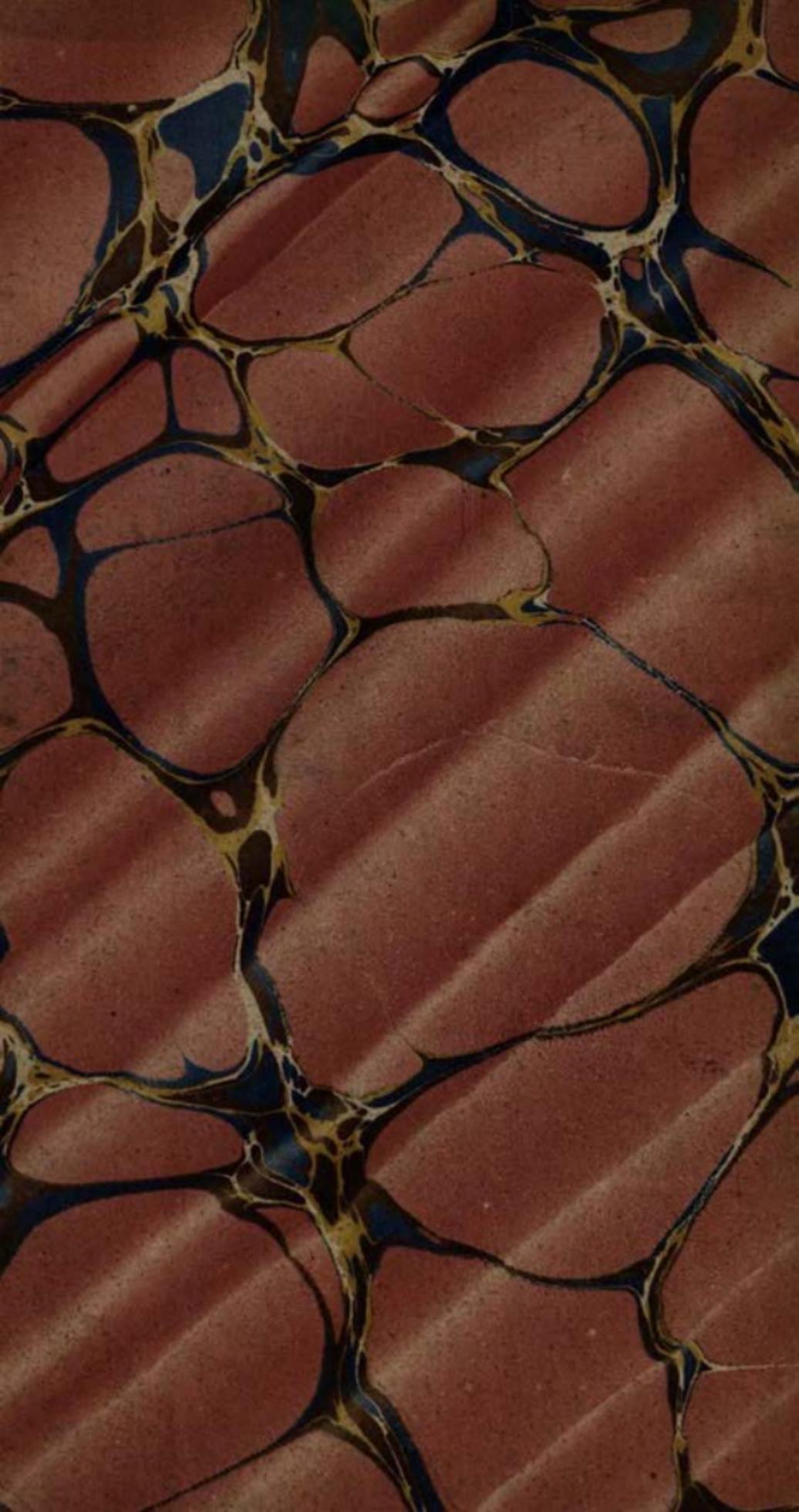


THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE
CITY OF
NEW YORK
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATION
1215 6TH AVENUE
NEW YORK 17, N.Y.









[1]

10660

